



**HAL**  
open science

## Création de routes migratoires vers la frontière Sud de l'Europe. Melilla : du contrôle des flux à la résistance

Alba Otero García

### ► To cite this version:

Alba Otero García. Création de routes migratoires vers la frontière Sud de l'Europe. Melilla : du contrôle des flux à la résistance. Géographie. 2016. dumas-01398055

**HAL Id: dumas-01398055**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01398055>**

Submitted on 16 Nov 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

**« Création de routes migratoires vers la frontière Sud de l'Europe.  
Melilla : du contrôle des flux à la résistance »**

*Mémoire de recherche  
M2 Migrations Internationales  
Université de Poitiers*

Présenté par :

**Alba OTERO GARCÍA**

Sous la direction de :

**Olivier CLOCHARD et Cyril ROUSSEL**

*« Ils continueront à venir et continueront à mourir,  
parce que l'Histoire a montré  
qu'il n'y a pas de mur capable de retenir les rêves »*

– Rosa Montero, journaliste et écrivaine –

## REMERCIEMENTS

Ce mémoire appartient à un ensemble de personnes qui, d'une manière ou d'autre, ont été présentes pendant sa création, en l'aidant vivement à grandir. Les remercier est, donc, pour moi tout un honneur.

Je tiens premièrement à remercier mes deux tuteurs, Olivier Clochard et Cyril Roussel. Leurs conseils, leurs connaissances et, spécialement, la confiance qu'ils ont eue en moi, ont énormément guidé et nourri de réflexion ce travail.

Á miña nai, ó meu pai e a Antía pola súa positividade e confianza cotiás. A toda a miña familia, por esa forza e xenerosidade que son quen de contaxiarme tan ben sempre.

A Antía Caramés, por non dubidar nunca en botarme unha man; a Mari Armesto, pola súa escoita e por prestarme a ser guía forzada.

Shoukran jazilan li Gracia Stephan, Haitham Shalabi, Mohammed R. wa Abdellatif El Ouassidi. Votre aide avec l'arabe a donné une rigueur à ce travail impossible à obtenir sans vous.

Je remercie également Lucille Nouri, Jordan Pinel, Caterina Giacometti et Marlene Beisenbusch. Au cours de ces deux années, les moments de désespoir ont été, avec vous, moins durs ; et ceux de satisfaction, plus gratifiants.

Merci aussi à tous ces professeures et professeurs dont les interventions m'ont énormément aidé à réfléchir et, donc, à avancer.

Je dédie ce travail à mes enquêtés et à toutes ces personnes qui *résistent*, chaque jour, auprès des frontières.

Leurs histoires sont ce mémoire.

## SOMMAIRE

INTRODUCTION .....	6
1. Melilla, frontière et porte Sud d'Europe .....	9
1.1 Melilla, la construction d'une frontière .....	9
1.2 Routes migratoires vers la frontière Sud .....	12
2. Résister grâce aux liens et malgré le confinement .....	16
2.1 Émigrer : une question de résistance.....	16
2.2 La force des liens à travers l'Histoire .....	19
2.3 L'arrivée en Europe : confinés dans le limbe .....	21
3. Méthodologie : des difficultés à l'adaptation .....	25
3.1 Quelques considérations.....	25
3.2 Début de la démarche de recherche.....	26
3.3 Outils d'enquête.....	29
3.3.1 L'observation.....	29
3.3.2.L'entretien.....	31
3.3.3. Le parcours commenté.....	33
4. Les routes migratoires : facteurs, actes de résistance et confinement .....	33
4.1 À la recherche d'une vie meilleure : le départ .....	33
4.2 En route vers ailleurs.....	40
4.2.1 Partir ? Oui, mais où ? .....	40
4.2.2 Temporalités .....	48
4.2.3 Traverser les frontières : territoire propice aux mafias .....	50
4.3 Entrer en Europe .....	57
4.3.1 L'Europe des portes fermées : difficultés pour entrer .....	57
4.3.2 Quoi faire face au blocage ?.....	59
4.3.3 Résistance au blocage : quelles stratégies pour entrer en Europe ? .....	62
4.4 Melilla : le limbe entre le Sud et Europe.....	71
4.4.1 La ville de Melilla, un territoire de passage inconnu .....	71
4.4.2 Melilla, ville de passage vers où ? Entre temporalités et confinement .....	73

4.4.3 Après le confinement : quelle continuité de la route ? .....	78
Conclusion .....	81
Références bibliographiques.....	85
Reportage photographique.....	90
Annexes .....	97

## INTRODUCTION

En mars 2012, j'ai commencé à participer au séminaire « Journalisme social et coopération internationale » organisé depuis cinq ans par l'AGARESO (Association galicienne de reporters solidaires) et l'ACPP (Assemblée de coopération pour la paix) au sein de l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Pendant trois mois, mes collègues et moi avons eu l'occasion d'assister à des conférences de chercheurs et journalistes travaillant sur le traitement médiatique de thèmes comme l'immigration. L'objectif de ce séminaire était d'approfondir les bonnes pratiques du journalisme, connaître les bases de la coopération internationale et de la communication pour le développement, et d'analyser les discours alternatifs par rapport aux pays du Sud. De plus, nous avons dédié une des journées à la visite du centre pénitencier de « A Lama » (à Pontevedra, en Espagne). Cette expérience m'a beaucoup touchée puisque, pour la première fois, j'ai réfléchi sur l'enfermement de personnes comme méthode de punition et sur la privation de liberté, des éléments qui ressortiront des années après, dans ce mémoire.

Au mois de septembre 2012, avec quatre autres journalistes qui avaient participé au séminaire, nous avons réalisé une mission dans la zone du Rif marocain. Sur le chemin de la ville de Nador, nous avons décidé de traverser la frontière entre le Maroc et Melilla, et passer quelques heures dans cette enclave espagnole<sup>1</sup>.

Le territoire de la douane m'a tout de suite impressionné. Il constitue encore un de ces espaces de ségrégation où la couleur de la peau, les traits ou l'accent font la différence entre la classe de ceux qui appartiennent au Nord et ceux qui viennent du Sud. Une fois dans la ville, la variété culturelle, ainsi que les vestiges de la période franquiste n'ont beaucoup intrigué.

Au cours des années suivantes, le drame humain de l'immigration subsaharienne à cette frontière a été largement évoqué dans la presse, et en avril 2015 j'ai voulu revenir au sein de cette zone. Une fois à Melilla, je me suis alors adressée aux environs du centre de migrants de la ville, le CETI (Centro de Estancia Temporal de Inmigrantes), où j'ai pu rencontrer des personnes venues de l'Afrique de l'Ouest, ainsi que des Syriens qui fuyaient la guerre dans leur pays.

Leurs témoignages et leur passage temporaire par le centre m'ont semblé tellement passionnants que j'ai décidé d'approfondir ce sujet pour mon mémoire de recherche de M2.

Tout d'abord, je me suis questionnée sur la manière dont ces personnes migrantes en provenance de différents pays arrivent à cette frontière du sud de l'Europe, en m'intéressant notamment aux routes migratoires qu'elles empruntent. Plus concrètement, dans ce travail je voudrais apporter une réponse à la problématique suivante : **Quelles sont ces routes migratoires qui visent l'Europe, dans lesquelles**

---

<sup>1</sup> Étant consciente du délicat débat qui existe autour de la question de Melilla comme territoire colonial, réclamé à l'heure actuelle par le Royaume du Maroc -position qui défend, d'ailleurs, organismes comme la Ligue Arabe-, dans ce travail je donnerai à cette ville la considération d' « enclave espagnole ». Mon positionnement est dû au fait que, du point de vue économique et politique, la ville est, de facto, gérée par le gouvernement espagnol, mais aussi mon positionnement se base sur un effort pour montrer les conséquences qui au niveau migratoire dérivent du fait que cet enclave au Nord de l'Afrique soit espagnol.

**Melilla joue un rôle central en tant que point de transit et d'accès au territoire européen, et quels facteurs les structurent ?** Cette question montre implicitement qu'il y a des facteurs qui conditionnent ces routes. Avec cette hypothèse de départ, je tenterai d'expliquer la manière dont ces facteurs se manifestent dans différents tronçons de routes, des points de transit ainsi que d'arrêt ; et ils s'inscrivent à différents niveaux : macro, micro et aussi méso.

Ancrée sur ce premier niveau macro, nous verrons la manière dont ces politiques migratoires européennes et l'externalisation qui en découle (Clochard : 2010) sont mises en place pour essayer de freiner ces flux de migrants. Pourtant, lorsqu'on jette un coup d'œil à la réalité des frontières européennes, on constate l'arrivée constante de ces personnes en provenance de Syrie, du Maghreb ou de l'Afrique de l'Ouest qui fuient la guerre, la faim, la persécution ou le manque d'opportunités dans leurs pays d'origine.

Ce constat m'a emmené vers une de mes premières hypothèses basée sur la notion de *résistance* que d'autres auteurs avaient auparavant appliqué à d'autres contextes comme la lutte de classes menée par la paysannerie (Scott, 1985) ou la relation entre les « *liberal States* » et les migrants résidant à l'intérieur de leurs frontières (Ellermann, 2010).

Je chercherai alors, dans ce travail, à transposer le concept de résistance à une autre réalité et le mobiliser pour définir les actes menés par les migrants, qui ne sont pas encore à l'intérieur des frontières européennes, mais qui se dirigent vers elles et qui essaient d'y entrer, en faisant face à tout type d'obstacles imposés par les dispositifs liés aux politiques migratoires. Parmi ceux-ci se trouvent par exemple les difficultés relatives aux politiques des visas (Beaudu : 2007).

Au regard des enquêtes menées au sein de mon terrain, j'ai constaté que les *résistances* des personnes migrantes ne se traduisent pas toujours en actes individuels ou des actions mises en place de manière indépendante. De ce constat ressort l'hypothèse selon laquelle des acteurs comme la famille ou les ressources économiques, inscrits sur un niveau micro, sont des éléments indispensables aux personnes qui souhaitent migrer. Pour cela, j'analyserai le comportement des *liens faibles* et *forts* (Granovetter, 1973), déjà étudiés par ailleurs dans l'accès au monde du travail (Lin, 1995), pour comprendre la manière dont les migrants empruntent les routes qui passent par Melilla.

Bien que ces outils établis à un niveau micro facilitent la migration de ces personnes, on verra qu'ils ne suffisent pas toujours à ce que celles-ci puissent faire face à toute la complexité et les obstacles de leur route. Dans cette situation, je propose de comprendre la manière dont ces migrations et les actes de résistance qui y sont liés se produisent, l'étude du niveau méso est donc indispensable.

Ce travail montre que les réseaux, développés bien souvent par les mafias, jouent un rôle très important au sein de ces espaces de transit et permettent finalement le passage des tronçons les plus difficiles du trajet à l'image de Melilla, porte-sud de l'Europe.

En même temps, la route de ces migrants se compose aussi de moments de pause. Ces situations sont souvent le fruit de circonstances personnelles, mais aussi de facteurs macro-structurels qui ne permettent pas à ces personnes de se déplacer. Dans ce sens, la ville de Melilla constitue un de ces tronçons de la route.

Pour ces personnes, cette enclave n'est pas une destination, mais un lieu de passage vers l'Europe continentale. La ville s'apparente à un entonnoir, un carrefour migratoire (Bensaâd, 2003) et

cosmopolite (Agier, 2014) qui réunit tout un ensemble de routes diverses. En même temps, l'arrivée à Melilla est généralement synonyme d'un arrêt temporaire inévitable. Cette pause sur leur chemin peut paraître illimitée, la durée n'étant pas connue à l'avance par le migrant, dépend de divers critères, souvent arbitraires.

En cela, je trouve pertinent l'étude de Melilla comme espace de transit et d'arrêt, intégré à ces routes migratoires et faisant partie de ce « monde de camps » (Agier, 2014) où les migrants sont souvent confrontés à diverses formes de confinement. Celui se manifeste de manière physique mais aussi abstraite (Akoka et Clochard, 2015). Pendant cette période d'enfermement les migrants sont confrontés à des manques et des besoins, cela les pousse à développer, encore une fois, des stratégies de résistance. Ainsi, les *actes de résistance* reprennent de l'importance, étant dans certains cas très présents dans le quotidien des migrants. À ce niveau, je me demande : Comment exercer la résistance dans un contexte de confinement ? Et en quoi cette période de confinement et les résistances qui en découlent modifient-elles les routes migratoires ?

À ces questions, et aux autres évoquées dans les lignes précédentes, je tenterai de répondre au cours de ce mémoire, à travers le plan ci-dessous :

- ❖ Tout d'abord, je ferai une « radiographie » de l'enclave de Melilla, en abordant la question de la « frontière » du point de vue migratoire mais aussi en termes politiques et économiques (*point 1*), ce qui permettra de comprendre la complexité du contexte dans lequel je vais étudier les routes migratoires. Dans ce premier point, je consacrerai aussi une deuxième partie à ces routes qui traversent la ville, un panorama modifié récemment suite au conflit en Syrie. Ce premier point sur la situation à Melilla ouvrira les portes à la construction de la problématique de cette recherche.
- ❖ Ensuite, l'approfondissement de ma problématique s'appuiera sur différentes notions mobilisées comme la *résistance*, le fonctionnement des *liens faibles* et *forts* et le *confinement*, ce qui permettra d'expliquer en détail mes hypothèses (*point 2*).
- ❖ Une troisième partie (*point 3*) sera consacrée à la présentation détaillée de la méthodologie mise en place et aux facilités, ainsi qu'aux difficultés, que j'ai trouvées sur le terrain.
- ❖ Ensuite, je présenterai les résultats liés à cette recherche (*point 4*), présentés en quatre parties qui correspondent à différents moments qui composent les routes migratoires : le départ, le voyage, l'entrée à Melilla et le séjour dans la ville.
- ❖ Pour finir, je présenterai (*point 6*) les conclusions de ce travail et les pistes de recherche qui pourraient être entreprises après ce mémoire.

# 1. Melilla, frontière et porte Sud d'Europe

## 1.1 Melilla, la construction d'une frontière

Située au Nord-Est du Rif marocain et sur la Méditerranée, Melilla est une enclave espagnole d'à peine douze kilomètres carrés. Malgré sa petite superficie, la ville présente des particularités au niveau sociologique, culturel, économique et géopolitique, et est souvent considérée comme une « ville laboratoire » (López-Guzman, 2007 : 8).

Tout d'abord, sa localisation fait de cette enclave un territoire doublement frontalier : entre deux pays et aussi entre deux continents. Ainsi, Melilla et Ceuta forment les seules frontières terrestres euro-africaines qui intègrent, de cette manière, la « frontière méditerranéenne de l'Union européenne » (Bernardie-Tahir et Schmoll, 2015).



0-1Source: Googlemaps

Cette idée de frontière est aussi renforcée par son histoire. Le colonialisme espagnol et la dictature militaire franquiste sont encore très présents et contribuent à marquer cette limitation entre le Nord et le Sud. Ses rues sont souvent entourées de statues et slogans franquistes, des tanks et membres de l'Armée et de la *Legión* espagnoles. Cet aspect militaire contraste avec l'emprunte d'une forte présence « multiculturelle <sup>2</sup>» (López-Guzman, 2007 : 8), ce qui peut parfois sembler paradoxal. Melilla conserve encore des vestiges juifs, musulmans, hindouistes et chrétiens que nous voyons à travers l'architecture de ses quartiers et, à l'heure actuelle, 25 % de sa population est issue de la migration <sup>3</sup>.

Cependant, la délimitation physique entre Melilla et le Maroc n'a pas toujours existé, réaffirmant ainsi l'idée que les frontières sont des constructions sociales avant d'être géographiques (Lattimore in Bondanini, 2014: p.190). Pour le cas de cette enclave, c'est à partir de 1998, avec la construction de la *valla*<sup>4</sup> (« la clôture », en français) que le passage entre Melilla et la région de Nador, commence à être fortement contrôlé. Jusqu'alors, comme le rappellent encore des habitants originaires de la ville que j'ai

<sup>2</sup> « À Melilla coexistent hindous, gitans, hébreux, berbères et des personnes d'origines indoeuropéennes » (López-Guzmán, 2008 : 12).

<sup>3</sup> D'après les données de l'INE, des 83 679 habitants, 20 556 personnes sont nées dans un pays autre que l'Espagne.

<sup>4</sup> Le mur des fils barbelé qui actuellement définit les limites de la frontière.

pu rencontrer lors de mes enquêtes, seuls certains tronçons de la frontière étaient signalés par « *une petite clôture très facile à sauter* ».

Néanmoins, malgré le renforcement de ces contrôles, près de 30 000 personnes en provenance de Nador<sup>5</sup>, entrent chaque jour à Melilla, à travers les passages frontaliers autorisés<sup>6</sup> (Scarpa, 2008 : 36) (López-Guzmán, 2007 : 14). Pour cela, il suffit d'avoir un passeport marocain qui indique que la personne provient de Nador ou sa région. Les flux de ces personnes sont liés à des raisons de travail, les plus conséquents sont ceux qui sont consacrés à l'achat et la vente de produits. Cela est possible grâce à l'article 43 de la Loi organique 4/2000 qui régit l'entrée dans la ville des « travailleurs transfrontaliers <sup>7</sup> ».



En conséquence, tous les jours, des milliers de *porteadoras* – femmes pour la plupart – traversent plusieurs fois la frontière, en portant sur leur dos des kilos de produits. Leur rôle est d'être les intermédiaires entre les vendeurs de Melilla et ceux du Maroc.

La frontière vit, ainsi quotidiennement, un intense commerce informel, protégé par le fait que les marchandises en petites quantités sont exemptes de taxes douanières pour entrer au Maroc. La contrebande – « de subsistance » et « à grande échelle » (Scarpa, 2008 : 38) – devient de cette manière une pratique légale qui, comme j'ai pu le vérifier sur mon terrain, est vécue de façon très naturelle dans la ville.

Pour mieux saisir cette situation, je reproduis ci-dessous un extrait de mon cahier de terrain :

Des panneaux des femmes chargées avec des grands sacs indiquent la sortie aux « *porteadoras* »

*« Aujourd'hui j'ai passé la journée à Nador<sup>8</sup> (...). Lorsque je rentre à Melilla, je demande à deux des policiers espagnols qui se trouvent à la douane : « Jusqu'à quelle heure, les « porteadoras » ont le droit d'entrer à Melilla le matin ? ». Afin de me répondre, un des policier se tourne et demande à son collègue : « Jusqu'à quelle heure il y a la contrebande le matin ? » (Cahier de terrain, le 12 avril)*

<sup>5</sup> (Scarpa, 2008 : p.36) (López-Guzmán, 2007 : p.14)

<sup>6</sup> À Melilla il y a quatre passages frontaliers terrestres qui permettent l'entrée et la sortie des personnes : Barrio Chino, Beni Ensar, Farhana et Mari Guari. Ce dernier est destiné uniquement à l'entrée et la sortie des enfants marocains scolarisés dans la ville (cf. en annexe : 1)

<sup>7</sup> «Se halla en situación de trabajo transfronterizo el trabajador que haya sido autorizado para desarrollar actividades lucrativas, laborales o profesionales por cuenta propia o ajena en las zonas fronterizas del territorio español, residiendo en la zona fronteriza de un Estado limítrofe al que regrese diariamente» (Art.182 Real Decreto 557/2011, de 20 de abril, por el que se aprueba el Reglamento de la Ley Orgánica 4/2000, sobre derechos y libertades de los extranjeros en España y su integración social, tras su reforma por Ley Orgánica 2/2009)

<sup>8</sup> Ville marocaine frontalière avec Melilla

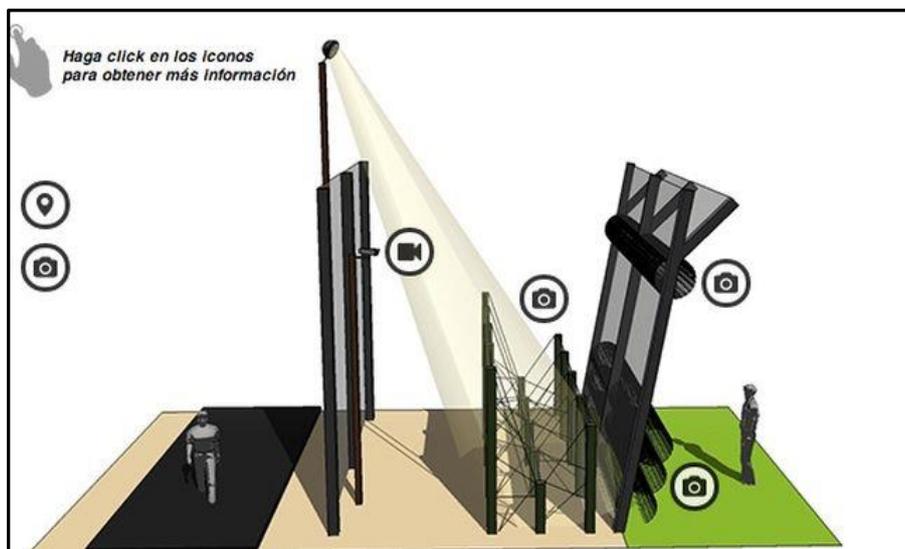
Cette remarque pourrait sembler un fait anecdotique, mais les conséquences qui dérivent de cette pratique sont particulièrement importants. En effet, aujourd’hui, ce phénomène est tellement pratiqué dans la zone que l’achat-vente de marchandises et le secteur public sont les moteurs principaux sur lesquels s’appuie l’économie de la ville (López-Guzmán, 2007 : 15).

En définitive, l’existence de cette frontière entre l’Espagne et le Maroc est avant tout, une « construction politique et économique » (Bernardie-Tahir et Schmoll, 2015) qui correspond à « un mode de gouvernement » (Bernardie-Tahir et Schmoll, 2015).

Dans le cas de Melilla, cette idée de la frontière comme construction politique a acquis un caractère très fort et symbolique au niveau migratoire à partir des années 1990, suite à la généralisation des visas vis-à-vis des ressortissants des pays extérieurs à l’UE. Cette nouvelle législation a renforcé les difficultés pour se rendre légalement au sein de l’espace Schengen et, en conséquence, depuis 1998, des milliers de personnes, notamment d’Afrique et d’Asie, ont commencé à franchir, chaque année, la frontière hispano-marocaine de manière illégale.

Suite à cette situation, l’État espagnol, avec l’aide de l’Union européenne, a voulu faire face à l’arrivée de ces flux humains et les réduire, en mettant en place une politique migratoire restrictive et de contrôle de ses frontières. L’objectif est notamment que les migrants subsahariens n’arrivent pas au sein du territoire européen. Pour cela, en 1998, l’Espagne a commencé à construire le mur, qui a été baptisé par le gouvernement et les médias comme « la valla »<sup>9</sup>. Dès lors, ce mur a connu différentes modifications – la dernière date de 2014 –, en lui ajoutant plusieurs dispositifs (double rangées de grillage, caméras, patrouilles de la *Guardia Civil*, etc.) jusqu’à ce qu’il ait son aspect actuel : sept mètres de haut et douze kilomètres de long :

« Valla » de Melilla en 2013



0-2Élaboration : Belén Picazo

<sup>9</sup> L’usage du terme « valla », qui est utilisé en Espagne pour nommer le mur de Melilla, s’oppose à celui de « muro » utilisé dans d’autres cas : le « Muro de Berlín » (Mur de Berlin) ou le « Muro de Hungría » (Mur de la Hongrie). La signification de « valla » renvoie à une construction en fil de fer, qui serait moins dangereuse qu’un « muro », normalement identifié comme une grande construction en béton. Le choix du mot « valla » pour le cas de Melilla n’est pas, à notre avis, anodin. Il s’expliquerait par le fait que « les barrières qui empêchent d’entrer dans d’autres pays sont appelées des « muros », contrairement à celles qui empêchent l’entrée dans le nôtre, que l’on les appelle « vallas », comme si l’obstacle était plus léger » (Torreblanca : 2015).

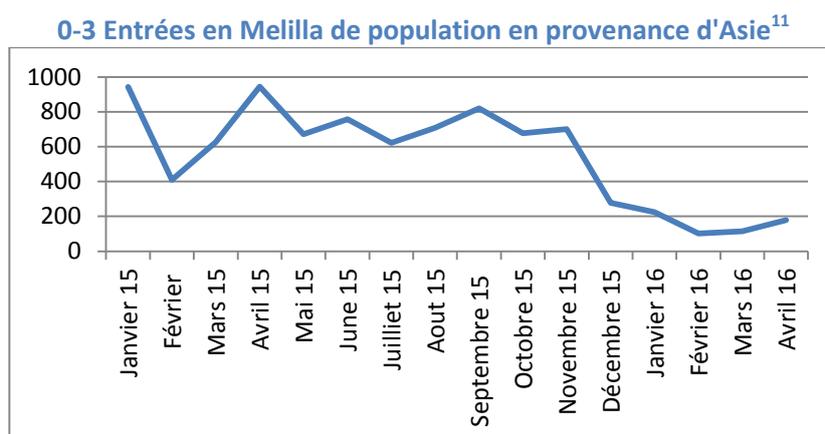
De plus, à l'heure actuelle, le gouvernement marocain travaille sur la construction d'un nouveau grillage barbelé du côté du pays alaouite « *La valla* » ne forme pas que la frontière physique entre l'Espagne et le Maroc, mais elle symbolise aussi fortement la séparation entre les pays du Nord et ceux du Sud.

Toutefois, les chiffres démontrent que si l'objectif de cette barrière était de freiner les flux migratoires, elle n'est pas effective, puisque ces personnes d'Afrique de l'Ouest continuent à entrer de diverses manières dans Melilla, pour ensuite atteindre l'Europe. La différence est qu'après la construction de « *la valla* », les exilés mettent encore plus en danger leurs vies. Vues les difficultés établies à la frontière – et qu'ils soient mineurs ou demandeurs d'asile –, les possibilités d'accès à la ville sont de plus en plus réduites et engendrent des stratégies plus risquées pour accéder à la ville.

Au total, 2 682 personnes d'origine subsaharienne sont entrées à Melilla en 2014, dont 197 en utilisant des embarcations, 245 cachés dans des voitures et 2 240 sont passés par-dessus le mur<sup>10</sup>. Dans le cas de ces derniers, environ 19 000 tentatives de sauts ont été comptabilisés pour l'année 2014. Toutes ces personnes étaient d'origine subsaharienne. Pourtant, dû au contexte international des dernières années, la situation migratoire à Melilla a légèrement changée, une évolution liée à l'arrivée de nouvelles populations migrantes en provenance d'autres zones que l'Afrique l'Ouest.

## 1.2 Routes migratoires vers la frontière Sud

Ainsi, suite au déclenchement en 2011 de la guerre en Syrie, Melilla est aussi devenue une ville de transit, pour de nombreux Syriens qui, souvent en famille, fuient le conflit. L'arrivée de cette population a été significative surtout à partir de 2013 (CODH, 2014 : 24) et, dès lors, les chiffres n'ont fait qu'augmenter jusqu'à la fin 2015. Depuis 2016, les statistiques indiquent une légère baisse pour le nombre d'entrées, comme le montre le graphique :



D'après les données recueillies auprès du Departamento de Extranjería de la Policía Nacional de Melilla. Elaboration personnelle.

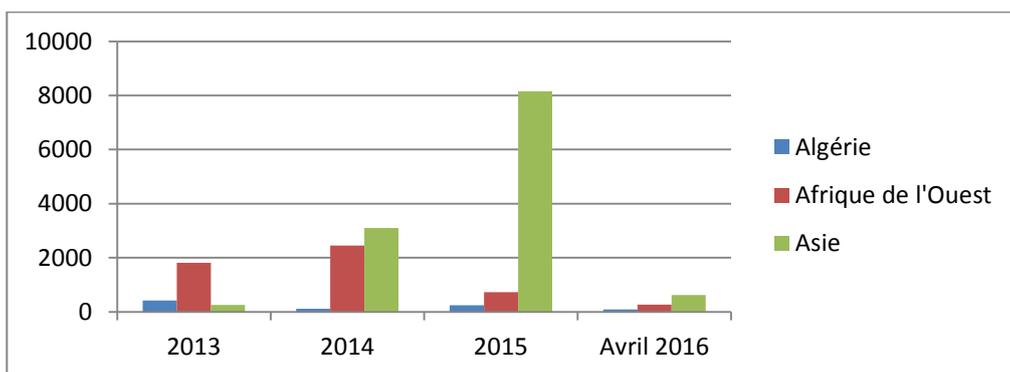
<sup>10</sup> D'après les données du rapport de Migreurop Décembre 2014

<sup>11</sup> Sans disposer des origines de ces migrants, je sais, d'après les dires des employés du Departamento de Extranjería de la Policía Nacional de Melilla que la quasi-totalité de cette population était d'origine syrienne.

Selon un rapport conjoint de Migreurop et diverses autres associations (Migreurop : 2015), 252 Syriens sont arrivés à Melilla en 2013 ; et en 2014, leur nombre est passé à 3 098. L'année 2015 va connaître un pic avec l'enregistrement de près de 8 000 nouveaux Syriens<sup>12</sup>.

Si l'on compare les chiffres de l'arrivée de population syrienne à ceux de la population immigrante totale arrivée, la nationalité syrienne est devenue majoritaire en 2014 et 2015 puis semble être devenue moins importante au début de 2016 – un fait que j'ai pu constater sur mon terrain.

#### 0-4 Entrées des migrants à Melilla dans les dernières années<sup>13</sup>



D'après les données recueillies auprès du Departamento de Extranjería de la Policía Nacional de Melilla. Elaboration personnelle.

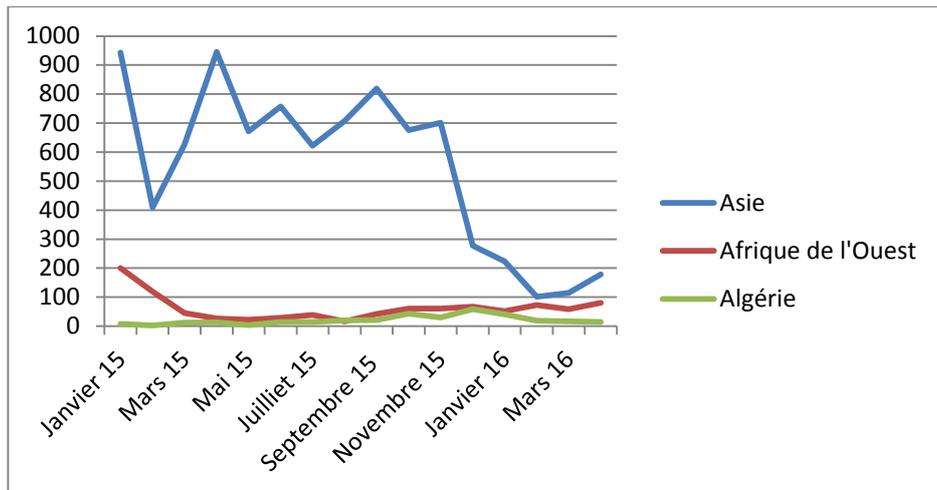
Comme on le voit également sur le graphique ci-dessous, pendant cette période, des migrants en provenance d'Algérie ont commencé à arriver à Melilla, et aussi des migrants d'origine marocaine<sup>14</sup>. Ceci n'était pas fréquent dans les années précédentes où la population était majoritairement d'Afrique de l'Ouest, voire, dans certains cas rares, de pays asiatiques comme le Bangladesh. En ce qui concerne la population algérienne et marocaine, il s'agit presque dans tous les cas de demandeurs d'asile.

<sup>12</sup> En juin 2015, le nombre d'entrée de Syriens était de 4 049.

<sup>13</sup> Comme dans le graphique précédent, ces données ont été facilitées par le Departamento de Extranjería de la Policía Nacional de Melilla et elles appartiennent à une base de données mise à jour chaque jour. Ces chiffres n'ont pas été récoltés par nationalités, mais par la zone d'origine des migrants. Pourtant, presque la totalité des entrées d'Asie se correspondent à des migrants d'origine Syrienne, et très rarement à d'autres nationalités. En ce qui concerne la population d'Afrique de l'Ouest, les personnes qui ont récolté les données manifestent d'une forte présence des migrants de Guinée Conakry, ce que j'ai pu également constaté sur mon terrain. Les entrées des migrants marocains, malgré leur existence, n'ont pas été comptabilisées dans cette base de données. Les données de 2016 comprennent jusqu'à au mois d'avril, la fin de notre terrain

<sup>14</sup> Les données fournies par le Departamento de Extranjería de la Policía Nacional de Melilla n'incluent pas le nombre de migrants d'origine marocaine qui sont présents au CETI, malgré le fait que leur nombre ait augmenté de manière importante depuis 2015.

### 0-5 Entrées à Melilla par lieu d'origine entre Janvier 2015 et Avril 2016 <sup>15</sup>



D'après les données recueillies auprès du Departamento de Extranjería de Melilla.  
Elaboration personnelle.

Ainsi, les chiffres montrent en partie qu'au cours de ces dernières années, Melilla est devenue de plus en plus un « carrefour migratoire » (Bensaâd, 2003) qui, à ce niveau, a des similitudes avec d'autres villes africaines, comme par exemple Agadez, au Niger. Si cette dernière « capte la majorité des flux en provenance du Sahel et de l'Afrique de l'Ouest » (Bensaâd, 2003 : 3), Melilla reçoit également des personnes qui proviennent de ces zones ainsi que du Maghreb et la Syrie. Les deux villes de Melilla et Agadez tiennent un rôle de « lieu de passage [d'un lieu] à un autre lieu ». Comme le montre Ali Bensaâd<sup>16</sup>, dans son étude sur la ville nigérienne, Agadez constitue « une porte d'entrée vers le Maghreb ou l'Europe » (Bensaâd, 2003 :5), Melilla serait – quant à elle – la porte d'entrée directe à l'Europe.

Melilla « carrefour migratoire » où se rejoignent diverses routes empruntées par des migrants issus de pays très différents, et plus ou moins éloignés géographiquement de la ville, a attiré mon attention. Ainsi, tout d'abord, je me suis interrogée sur la manière dont ces migrants Syriens, Algériens, Marocains et Subsahariens arrivent dans cette enclave : **Quelles sont ces routes qu'ils empruntent pour atteindre Melilla et, ensuite, l'Europe continentale ?**

La littérature scientifique s'est beaucoup intéressée à l'élaboration des routes empruntées par des migrants originaires d'Afrique subsaharienne vers l'Europe, en montrant notamment leur caractère plus ancien - depuis les années 1990- (Lahlou, 2006), (Bensaâd, 2009). La plupart des migrants subsahariens partent de leur pays d'origine, en ayant prévu d'emprunter une route plus ou moins planifiée. Néanmoins, dans la plupart des cas, le voyage est bien souvent soumis à des événements imprévisibles, de telle manière que ces personnes arrivent à la frontière en ayant épuisé toutes leurs

<sup>15</sup> Ces données ont été facilitées par le Departamento de Extranjería de la Policía Nacional de Melilla et elles appartiennent à une base de données mise à jour quotidiennement. Ces chiffres n'ont pas été récoltés par nationalités, mais par la zone d'origine des migrants. Pourtant, presque la totalité des entrées d'Asie correspondent à des migrants d'origine Syrienne, et très rarement à d'autres nationalités. En ce qui concerne à la population d'Afrique de l'Ouest, les personnes qui ont récoltés les données manifestant une forte présence des migrants de Guinée Conakry, ce que j'ai pu également constaté sur mon terrain. Les entrées des migrants marocains, malgré leur existence, n'ont pas été comptabilisées dans cette base de données.

<sup>16</sup> Bensaâd,A (2003) : « Agadez, carrefour migratoire sahélo-maghrébin ». *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 19 - n°1

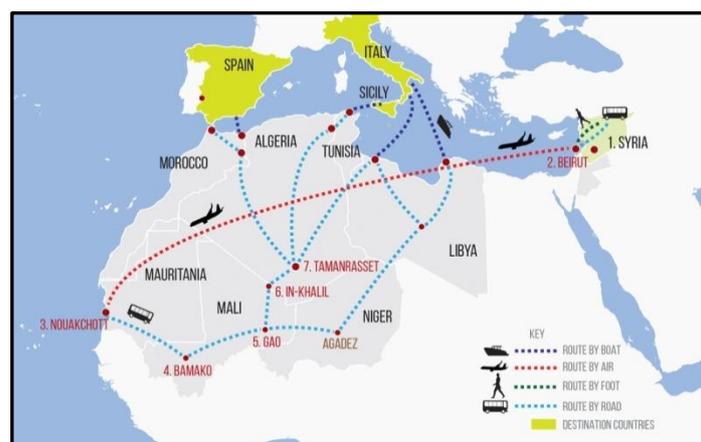
ressources économiques. Après avoir traversé des pays comme le Mali ou l'Algérie, ces migrants se regroupent dans des montagnes comme la région de Gourougou, à proximité de Melilla, où ils campent avant de tenter de franchir la frontière entre le Maroc et l'Espagne (Cear, 2014 : 18-19). Pour ces migrants, Melilla se situe sur le chemin entre leur pays d'origine et l'Europe, ce qui n'est pas le cas pour les Syriens, pour lesquels Melilla reste une enclave lointaine d'un point de vue géographique par rapport à d'autres territoires européens, comme la Grèce.

Lorsque j'ai voulu comprendre et analyser les routes empruntées par la population syrienne, j'ai été confrontée à l'absence de production scientifique sur cette question. Les informations dont je disposais avant de mon travail de terrain ont été tirées d'articles de presse<sup>17</sup> qui donnent uniquement de petits indices sur la création de ces nouvelles routes.

Ainsi, au début de la guerre en Syrie, la plupart des Syriens qui ont fui le conflit se sont dirigés vers le Liban. En 2015, leur nombre était de 1,2 millions de réfugiés enregistrés par l'UNHCR (Kullab : 2015) bien qu'à partir de 2014, le gouvernement libanais ait commencé à mettre en place un nombre important de mesures compliquant les conditions de vie des réfugiés telle l'interdiction de travailler ou de revenir au Liban pour celles et ceux installés depuis 2011 et revenus chez eux entre-temps (Kullab : 2015).

L'Algérie a été également un des pays où une partie de la population syrienne s'est réfugiée dans les premières années de la guerre. Par contre, la possibilité de venir dans ce pays a été remise en cause en mars 2015, quand le gouvernement algérien a imposé aux Syriens des restrictions en matière de visa, mesure qui n'existait pas auparavant. Selon les informations diffusées par certaines institutions – comme la Fondation Ceimigra- la demande de cette condition, répondrait à une demande du gouvernement espagnol, mesure qui renforce l'externalisation des contrôles aux frontières pratiquée par l'Union européenne (Ceimigra : 2015, 119).

Dès lors, des journalistes comme Katarina Höije (Höije : 2015) ont pu constater la présence des Syriens fuyant la guerre dans la zone du Sahel, dont la Mauritanie, qui est l'un des rares pays arabophones où les Syriens peuvent encore voyager sans visa.



Source: Irin News

<sup>17</sup> Höije (2015), IRIN (2015), Kullab (2015)

En ce qui concerne la population migrante marocaine et algérienne qui se rend à Melilla, la production scientifique était, à ma connaissance, inexistante lorsque j'ai commencé ce travail. Cela semble s'expliquer par le caractère très récent de ces flux, mobilités qui se sont développées et intensifiées dans les dernières années. Ainsi, leur trajet et les moyens sur lesquels il se construit seront aussi un autre point d'approfondissement de ce mémoire.

Compte tenu de cette réalité, et de mon intérêt sur l'apparition de ces routes migratoires qui passent par Melilla, dans la deuxième partie qui va suivre, je m'intéresserai aux éléments qui permettent l'émergence et la structuration de ces trajets : **Quelles routes empruntent les migrants arrivant à Melilla, et quels facteurs structurent ces parcours ?**

Cette question, qui sera d'ailleurs le point de départ de ce travail scientifique, met en évidence et de manière implicite une première hypothèse, selon laquelle **il y aurait des facteurs qui joueraient un rôle important dans la création de ces routes migratoires et qui, d'une certaine manière, les structureraient.** Parmi ces facteurs se trouveraient, par exemple, les différentes difficultés auxquels les migrants sont confrontés pour pouvoir se déplacer d'un territoire à un autre, telles les politiques des visas que j'ai évoqué dans les lignes précédentes. Cependant, celle-ci ne serait pas le seul obstacle.

## **2. Résister grâce aux liens et malgré le confinement**

### **2.1 Émigrer : une question de résistance**

Suite à l'afflux croissant de la population syrienne arrivant à Melilla depuis 2013, le ministre espagnol des Affaires intérieures, Jorge Fernández Díaz, a inauguré, le 17 Mars 2015, un bureau de l'asile afin que les migrants puissent demander l'asile à la frontière. Avant cette date, il n'y avait aucun lieu destiné à instruire les demandes d'asile à Melilla, bien que les premières arrivées de migrants dans la ville, et notamment d'Afrique de l'Ouest, aient commencé dans les années 2000.

Ce bureau de l'asile a été placé à la frontière, du côté espagnol. Cela signifie que pour faire une demande d'asile auprès des institutions espagnoles il faut, d'abord, quitter le territoire marocain, ce qui devient dans la pratique un problème, puisque la plupart de ces migrants n'ont pas de document de voyage (Amnistie, 2015 : 44). Des migrants marocains, algériens et syriens, sont alors contraints de trouver d'autres voies pour passer la douane marocaine et se présenter aux contrôleurs espagnols pour demander à bénéficier d'une protection.

Pour les migrants subsahariens qui arrivent à Melilla – parmi lesquels se trouvent des mineurs et des demandeurs d'asile – la situation est plus compliquée. La couleur de la peau devient un trait facilement identifiable qui permet aux autorités marocaines de refouler ces personnes qui s'approchent des points d'entrée du territoire espagnol autorisés. Ces pratiques conduisent les migrants subsahariens qui souhaitent traverser la frontière et aller au bureau de l'asile, à se cacher dans le coffre d'une voiture, tenter de passer par la mer ou sauter par-dessus le grillage. Lorsque le passage se produit par le grillage, on assiste souvent à des « devoluciones en caliente » (« refoulements à chaud »). Il s'agit

d'actions illégales<sup>18</sup> menées par la Guardia Civil et consenties par le gouvernement espagnol, un fait qui a été dénoncé par la société civile, la presse et des institutions européennes comme le Conseil de l'Europe<sup>19</sup>.

À ces obstacles mis en place aux portes de l'espace Schengen, il faudrait ajouter ceux que les migrants rencontrent depuis leurs pays de départ jusqu'à Melilla. **Parmi les différents facteurs qui structurent ces routes, certains d'entre eux, d'un niveau macro, s'imposeraient de manière restrictive en tentant de freiner les flux migratoires et de contrôler la capacité d'agir des personnes migrantes.**

Toutefois, malgré ces adversités, les chiffres exposés montrent que les flux restent importants, malgré des périodes de baisses en termes d'effectifs. Ce constat permet donc de former une autre hypothèse, selon laquelle **il existerait une opposition ou une action de la part des migrants face à ces obstacles.** L'émigration ne pourrait être alors conçue que comme un acte de survie, mais aussi comme un acte de rébellion dans lequel les migrants auraient un rôle actif face aux politiques mises en place. Ces réactions qui s'opposent aux décisions – européennes en l'occurrence – établies à un niveau macro et visant à freiner les déplacements de personnes vers le territoire européen, traduisent de multiples **actes de résistance.**

L'étude de la résistance ou des actes de résistance dans la société n'est pas un fait nouveau, puisqu'elle a été analysée par plusieurs auteurs et dans des contextes différents.

À ce niveau, James Scott, sociologue américain, aborde la question de la résistance de manière très claire et directe. Scott ne reste pas uniquement sur un cadre théorique, car ses travaux se sont aussi nourris d'un vaste travail empirique et ethnographique. Comme il le raconte dans son ouvrage « *Weapons of the weak : Everyday forms of peasant resistance* » (Scott, 1985), il est parti deux ans à Sedaka (nom fictif), un petit village malaisien composé de 70 maisons environ, dont les habitants vivaient de la culture du riz. Au cours de son terrain, il a observé l'introduction des doubles récoltes et l'arrivée de la mécanisation du travail agricole. Le sociologue affirme que, « comme dans beaucoup d'autres « *green revolutions* », « les riches sont devenus plus riches et les pauvres sont restés pauvres ou se sont appauvris » (Scott, 1985 : 17). Dans ce contexte, Scott décide alors d'analyser les relations de pouvoir entre les pauvres et les riches, la lutte de classe, la domination idéologique et aussi les résistances qu'exerceraient les classes les plus pauvres vis-à-vis des classes riches. Plus concrètement, Scott se concentre sur ce qu'il appelle les « *everyday forms of peasant resistance* » - « les formes quotidiennes de la résistance paysanne »- (Scott : 1985 : 29).

Suite à son travail de terrain, l'auteur donne, en tant que première approche, la définition suivante de la résistance : « La résistance de classe comprend tout acte(s) de membre(s) d'une classe subordonnée qui a l'intention, soit d'atténuer, soit de refuser, les demandes (par exemple, les loyers, les taxes le prestige) faites sur cette classe par les classes supérieures (par exemple, les propriétaires, les grands exploitants, l'État) ou de faire avancer ses propres exigences (par exemple, le travail, la terre, la charité, le respect), vis-à-vis de ces classes supérieures » (Scott : 1985 : 290)<sup>20</sup>.

---

18 Ces actions ne permettent pas l'identification du migrant qui se trouve déjà sur le territoire européen, bien qu'il puisse être un demandeur d'asile ou un mineur.

19 « Le Conseil d'Europe passe le savon à l'Espagne à cause des « refoulements à chaud : « ça doit s'arrêter » » (Eldiario.es, 13 Juin 2016)

20 «At a first approximation, I might claim that class resistance includes any act(s) by member(s) of a subordinate class that is or are *intended* either to mitigate or deny claims (for example, rents, taxes, prestige) made on that class by superordinate classes

Malgré que le cadre de mon mémoire ne s'inscrit pas sur une telle perspective de classe, je trouve intéressant dans la conception de résistance que Scott propose, de considérer comme actes de résistance, ceux qui sont issus d'une collectivité et ceux dérivés des actions individuelles. « Qui sommes-nous pour appeler un pauvre homme de Sedaka qui s' « approprie » un sac en jute de riz qui appartient à un riche : « un voleur », selon le tribunal, et pourquoi pas un résistant ? » (Scott : 1985 : 290). Ainsi, un migrant qui traverse une frontière, comme celle de Melilla, en sautant le grillage, serait en train de mener un acte de résistance, de manière individuelle, sans avoir besoin d'une collectivité pour que le même acte soit considéré comme une résistance. Dans un passage de son ouvrage où Scott analyse la notion de résistance, il prend l'exemple de la Révolution russe, pour lui, les différentes actions menées par les masses désorganisées de soldats paysans ont conduit à ce que la révolution puisse aboutir (Scott, 1985 : 293).

Par ailleurs, dans la définition de résistance donnée par Scott, il est inclut non uniquement ces « actes de résistance accomplis », mais aussi les tentatives de résistance ratées. Cette précision est à mon avis très pertinente dans le cas des tentatives de passage aux frontières des migrants, et particulièrement de celles et ceux qui se trouvent à Melilla. Selon cette idée, nous pourrions considérer qu'une personne essayant d'émigrer, malgré les obstacles imposés, serait en train de commettre un acte de résistance, même si elle ne réussit pas finalement à atteindre son but. Ainsi, une personne qui s'embarque dans une petite *patera*<sup>21</sup> pour atteindre le territoire espagnol et qui finalement est interceptée et refoulée par la police marocaine, peut être considéré comme un résistant.

Après Scott, Antje Ellermann (2010) a également travaillé l'idée de résistance. Cette chercheuse n'applique pas cette notion à un contexte de lutte de classes, mais plutôt à ce qu'elle appelle les « *liberal States* » (Ellermann, 2010 : 2). L'approche d'Ellermann est très intéressante, car, comme moi, elle étudie les formes de résistance inscrites dans des contextes d'immigration. En prenant comme terrain l'Allemagne, Ellermann analyse les actes de résistance qui sont mis en place par les migrants en situation irrégulière, et puis, comment ce « *liberal state* » réagit contre de tels actes. Antje Ellermann se demande s'il est « possible pour les personnes qui ne disposent pas du droit le plus élémentaire d'être présent physiquement dans un État, de résister au pouvoir de ce même État ? » (Ellermann, 2010 : 2). L'auteure assure que « même dans des espaces de plus grand « *powerlessness* », la résistance est possible » (Ellermann, 2010 : 3).

Bien qu'Ellermann analyse les actes de résistance menés par le migrant une fois qu'il se trouve dans le territoire national, et non avant d'y arriver comme c'est le cas dans mon étude, je trouve son approche très suggestive car elle cherche à approfondir la nature de ces actes, qui sont souvent basés sur le désespoir : « La résistance comme un acte de désespoir (...) constitue uniquement une voie d'action viable une fois que l'individu n'a plus rien à perdre » (Ellermann, 2010 : 4). Comme je l'exposerai dans les résultats de ce travail, ce sentiment de désespoir est très fréquent parmi les personnes qui sont confrontées à des difficultés pour traverser une frontière. Un extrait de mon cahier de terrain, écrit à Nador, décrit ma rencontre avec un Syrien qui tentait tous les jours d'accéder à Melilla avec sa famille pour pouvoir demander l'asile dans le territoire européen:

*« Ce soir je suis entrée dans l'hôtel Habibi, on m'a dit que des Syriens y étaient hébergés le temps qu'ils réussissent à entrer à Melilla. Je suis montée au premier étage où j'ai rencontré plusieurs*

---

(for example, landlords, large farmers, the state) or to advance its own claims (for example, work, land, charity, respect) vis-à-vis those super-ordinate classes" (Scott : 1985 : 290)

<sup>21</sup> Embarcations utilisées par les migrants afin d'atteindre l'Espagne

*Syriens. J'ai commencé à parler avec un homme et je vois qu'il partage une petite chambre avec plusieurs de ses enfants. Il m'explique que ça fait quelques semaines qu'il est à Nador, mais il ne réussit pas à traverser la frontière. Il fait partie d'une famille nombreuse et ils n'ont plus d'argent. « Je ne sais pas quoi faire, il ne me reste plus d'argent », me dit-il. Avant de partir, il s'approche de moi et me supplie : « Une de mes petites filles est blanche, comme toi, s'il te plaît, prend-la et passe la frontière comme si elle était ta fille. Tu es européenne, ils ne vont pas te demander ses papiers au contrôle frontalier ». Je l'écoute et, puis je dois refuser sa proposition. Lui, complètement désespéré, part de l'hôtel sans rien dire de plus » (Cahier de terrain, 7 Avril 2016)*

Ainsi il me semble rejoindre les idées de Scott et Ellermann lorsqu'ils affirment que les actes de résistance ne doivent pas être considérés comme des actes d'« empowerment », mais plutôt comme des actes de désespoir (Ellermann, 2010 : 30). Pour mettre en place ces actes, précise Ellermann, les migrants s'aident d'« un corps de connaissances partagé » dont les stratégies de résistance font partie (Ellermann, 2010 : 4)

Justement ce « corps de connaissances partagé » qu'Ellermann évoque est, à mon avis, très intéressant lorsqu'on étudie les modes de résistance qui se développent au sein des routes migratoires passant par Melilla. Comment les migrants acquièrent-ils ces connaissances qui les permettent de résister ? De quels autres éléments se servent-ils pour résister ? Y aurait-il des personnes ou des contacts qui les aideraient ? En définitive, grâce à quoi ou avec qui résistent-ils, émigrent-ils ?

Ces questions manifestent l'idée qu'il y a des facteurs qui essayent d'empêcher les migrants de migrer, et d'autres qui s'opposent à ces obstacles et facilitent la mobilité des personnes. Je complète alors mon hypothèse précédente et je postule **qu'il y aurait deux types de facteurs qui participent et conditionnent la création de ces routes : des facteurs exogènes, qui ne dépendraient pas de l'individu mais seraient imposés de l'extérieur (niveau macro), et des facteurs endogènes, qui dépendraient des circonstances personnelles de l'individu (niveau micro) et pourraient être des facilitateurs du voyage.**

## **2.2 La force des liens à travers l'Histoire**

Parmi les facteurs facilitateurs de l'émigration se trouvent des éléments comme le capital économique du migrant, mais aussi la famille ou les contacts (capital social) dont celui-ci dispose, contacts qui peuvent être très différents selon le type de *lien* entretenus.

Les liens établis par les personnes qui intègrent une société d'accueil ont été largement étudiés (Granovetter, 1973) (Lin, 1995). Ces auteurs font la différence entre ce qu'ils appellent les *liens forts* qui caractérisent le cercle social intime des individus aux attributs semblables, et les *liens faibles* qui désignent les relations peu fréquentes et périphériques entre différents individus (Lin, 1995 : 691).

Tous les deux appliquent ces concepts à des situations comme par exemple la recherche ou l'obtention d'un travail, où les *liens faibles* auraient un rôle clé. « Les liens faibles, habituellement considérés comme producteurs d'aliénation, sont vus ici comme indispensables pour les opportunités individuelles

et pour leur intégration dans les communautés ; les liens forts, qui reproduisent l'union locale, emmènent vers une fragmentation totale », conclut Granovetter (Granovetter, 1973 : 16-17).

La perspective de ces auteurs se centre sur l'étude des réseaux en lien avec la stratification de la société. Ainsi, leurs travaux analysent, à travers des ressources de divers réseaux, les manières dont les individus peuvent expérimenter une mobilité sociale et acquérir un nouveau statut social. De même, et plus récemment il y a eu d'autres auteurs qui ont voulu analyser le rôle des liens forts et faibles dans des contextes de migration, et plus concrètement dans la recherche d'un logement. Ainsi, dans son étude sur la population colombienne immigrée en Espagne, Celio Sierra-Paycha (Sierra-Paycha, à paraître), étudie l'importance qu'ont les liens faibles (famille élargie et entourage non-familial) dans les premières années de la migration. Celio Sierra-Paycha mentionne qu'au début de l'étape migratoire, « la présence de liens familiaux élargis, voire de liens non familiaux, dans les logements des migrants colombiens les plus récemment arrivés en Espagne, confirme l'importance du rôle des liens faibles dans l'organisation du projet migratoire pour les Colombiens migrant vers l'Espagne » (Sierra-Paycha, à paraître : 14). Celio Sierra-Paycha, observe également qu'après cette première étape migratoire il y aurait un changement d'habitudes résidentiels où les liens forts – famille nucléaire – auraient plus d'importance (Sierra-Paycha, à paraître : 14).

**Ainsi, en revenant sur le cas de ces exilés qui arrivent à Melilla, je postule l'hypothèse que la mobilisation des liens faibles ou forts pourrait jouer un rôle important dans leur projet migratoire : entrer dans un pays, se déplacer sur le territoire des États traversés et en sortir le cas échéant comme celle et ceux qui sont à Melilla et souhaitent aller sur la péninsule.**

Ce présupposé pourrait acquérir un poids particulièrement important auprès de la population syrienne, dû à l'histoire migratoire de son pays, la Syrie. Bien que dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle, la Syrie ait reçu « des grandes vagues de migration », ce pays est plus un pays « émetteur » qu'un pays d'accueil » (Kawakibi, 2013 : 1). Par contre, il s'agit d'une émigration assez hétérogène, puisque les flux migratoires ont été soumis à des « fluctuations » et sont caractérisés par les « particularités des groupes régionaux » (Roussel, 2003 : 2). D'un point de vue global, Salam Kawakibi distingue pourtant trois grandes vagues d'émigration :

1. Une première vague (1880-1914) vers les Amériques (500 000 Syriens), qui est devenue une émigration définitive ;
2. Une deuxième vague (1960-1970), vers les pays du Golfe, la Libye et à un moindre degré, l'Algérie ;
3. Finalement une troisième vague (à partir de 1989 avec les accords de Taëf) vers le Liban, la Jordanie et les États du Golfe, pays avec lesquels se sont mis en place des migrations circulaires.

À ces trois vagues, il faudrait ajouter une quatrième correspondant à l'exode actuel constitué de personnes fuyant la guerre qui a débuté en 2011.

Cette histoire migratoire devient très intéressante lorsqu'on étudie les réseaux construits *a posteriori* entre la Syrie et des communautés syriennes dans d'autres pays, puisque les liens établis semblent possibles grâce à ces différentes présences. Ainsi, dans une étude sur les réseaux migratoires familiaux de la communauté des Druzes – située au sud du pays –, Cyril Roussel constate le lien entre cette

histoire migratoire et l'existence actuelle de réseaux transnationaux. En Syrie, Cyril Roussel affirme que, « les rapports entre une communauté (religieuse, ethnique, villageoise...) et son espace sont souvent constitués de liens reposant sur une base sociale établie tout au long des expériences migratoires, des parcours et des mobilités, dessinant une géographie sociale propre au groupe » (Roussel, 2003 : 4). Cet espace circulatoire est « plus ou moins vaste en fonction de son histoire migratoire et de son savoir-circuler » (Roussel, 2003 : 4).

Ainsi ces réseaux établis entre la Syrie et la communauté syrienne à l'étranger, peuvent être particulièrement mobilisés lorsque les personnes se trouvent devant d'un contexte d'émigration, surtout s'il s'agit, comme c'est le cas actuellement, d'une émigration forcée.

De cette manière, l'hypothèse énoncée, qui envisage une mobilisation des liens faibles dans le processus migratoire, semble pertinente dans le cas de ces populations provenant d'un pays qui a connu une histoire migratoire intense : **Des amis, des membres de la famille élargie ou des personnes originaires du même village, de la même région, bien qu'ils aient quitté leur pays depuis longtemps et que les liens se soient en conséquence distendus, peuvent être à nouveau contactés. Ces « liens faibles » réactivés deviennent des « liens forts » qui permettent la création de nouvelles routes migratoires.** Ainsi, des lieux où, par exemple des Syriens ont émigré auparavant, pourraient attirer et fonctionner comme des « lieux d'accueil » pour les personnes fuyant la guerre. Ces liens les aideraient également à arriver à Melilla, puis en Europe.

### 2.3 L'arrivée en Europe : confinés dans le limbe

Après avoir emprunté ces routes dont l'itinéraire et la durée peuvent varier selon les cas, les migrants sont contraints de vivre des périodes de mobilité, où le déplacement possible grâce à leurs contacts, mais également des périodes d'immobilité. Dans ce contexte, Melilla, en tant que territoire, est doublement remarquable. D'un côté, cette enclave constitue un de ces points de passage quasi-inévitables pour celles et ceux transitant par le Maroc et souhaitant arriver « plus vite » en Europe. D'un autre côté, la ville se présente comme un lieu d'« arrêt obligé », indispensable pour pouvoir continuer. Cette pause obligée est conditionnée par ce que l'on pourrait appeler « une politique migratoire d'encampement », les camps étant une des composantes majeures de la société mondiale où habitent des millions de personnes dans le monde (Agier, 2014 : 11)

Ainsi, une fois que ces personnes arrivent à Melilla, la plupart<sup>22</sup> sont placées dans le centre d'immigrants de séjour temporaire de la ville (CETI). Ils doivent y rester le temps que l'administration étudie leur cas, une procédure à durée variable qui dépend de plusieurs facteurs : le statut que l'organisation gérant le CETI attribue aux migrants (demandeur d'asile, immigrant illégal...), le pays d'origine, les accords bilatéraux de rapatriement, etc. Ainsi, pendant mon terrain j'ai pu rencontrer des migrants qui après quelques semaines dans le centre de la ville ont eu leur « salida<sup>23</sup> », alors que d'autres personnes vivent dans le CETI depuis des années. Dans tous les cas, indépendamment de la

<sup>22</sup> Pendant mon travail de terrain j'ai également rencontré des migrants d'origine marocaine et algérienne vivant dans la rue et dans des maisonnettes qu'ils ont eux-mêmes construites. Certains avaient été expulsés du CETI suite à un ordre d'expulsion du territoire espagnol et d'autres, d'autres – notamment des Marocains – n'y avaient jamais été placés.

<sup>23</sup> « Tener salida », en français « obtenir sa sortie », est l'expression que les migrants du CETI utilisent pour dénommer le moment où l'administration a fini les démarches et les autorise à quitter la ville pour aller vers la Péninsule.

durée de cette procédure conduisant à obtenir ou non la « salida », les migrants enregistrés dans le CETI ont le droit de sortir du centre – en respectant, bien entendu, les horaires établis –, mais sans pouvoir se déplacer sur le reste du territoire espagnol.

Le CETI et, de manière plus générale, la ville de Melilla sont deux espaces concentriques qui, par leurs caractéristiques, font penser à ce « monde de camps » que Michel Agier évoque dans son ouvrage (Agier, 2014). De quelle manière ces deux espaces feraient partie de ce « dispositif global » des lieux de confinement qu'Agier mentionne? (Agier, 2014 : 12).

Premièrement, lorsque que je me suis intéressée au CETI de Melilla, j'ai remarqué tout de suite l'idée d'une « extraterritorialité » (Agier, 2014 : 20), donnée par le fait qu'il se trouve proche de la frontière, et complètement à l'écart de la vie du centre-ville.

Cette extraterritorialité est d'autant plus forte si l'on rappelle la localisation géographique de la ville, à l'écart de l'Espagne et de l'Europe continentale. Cette localisation géographique « en dehors d'un territoire » est un fait qui ressort souvent dans les discussions avec les gens de la ville. Ainsi, la déclaration d'un habitant de la ville pendant la célébration de l'« Espace de débat et participation citoyenne <sup>24</sup>», auquel j'ai participé pendant mon terrain, illustre bien cette réalité : « *(À Melilla) Je me sens dans un prison où tout le monde veut entrer* ».

Un autre participant qui partageait cette idée, a ajouté que le sentiment d'être dans une « prison » est lié en partie à la localisation de la ville : entourée par la mer au Nord, et au Sud par un pays dont la douane « fait perdre » entre 3 ou 4 heures à causes des queues.

Ces déclarations suggèrent alors l'existence d'un « confinement dans l'espace du territoire » (Akoka et Clochard, 2015 : 10), qui, au niveau symbolique, évoque des similarités avec d'autres espaces comme les îles. Melilla et le CETI deviennent dans ce contexte un « hors-lieu » (Agier, 2014 : 20) ou même un « non-lieu » (Augé in Bondanini, 2014 : 195).

Du point de vue juridique et politique, le CETI, et Melilla en général, constitue ce que Michel Agier appelle un « régime d'exception » (Agier 2014 : 20). Ainsi, en matière d'immigration – mais pas seulement – l'application de la loi espagnole à Melilla, n'est pas la même que dans le reste de l'État. Ainsi, une personne qui demande l'asile dans la Péninsule a le droit de circuler sur tout le territoire pendant que son dossier est instruit, tandis qu'un demandeur d'asile à Melilla n'a pas le droit de sortir de la ville. De même les migrants n'ont le droit de sortir et entrer dans le centre qu'après 23 heures. Cela renforce ainsi l'idée d'un confinement physique que l'on trouve aussi dans d'autres espaces étudiés comme la prison, les commissariats ou les zones d'attente (Akoka et Clochard : 2015 ; Iserte, 2008).

À ce confinement physique s'ajoute un « confinement abstrait » (Akoka et Clochard : 2015) ou social qui présente différentes manifestations. Celui-ci renvoie tout d'abord à l'idée d'Agier d'une « exclusion sociale » (Agier, 2014 : 20) par rapport au reste de la population de la ville, par exemple les migrants du CETI n'ont pas le droit à travailler.

Il y a aurait aussi un confinement dans le milieu du travail, la loi interdisant l'activité rémunérée, ainsi qu'un confinement temporaire d'une durée inconnue.

---

<sup>24</sup> Atelier réalisé le 10 Mars 2016 et organisé par l'Association « Andalucía Acoge », dont l'objectif était la création d'un espace de débat où les habitants de la ville ont exprimé leurs avis et sentiments sur la vie dans la ville.

Finalement, on perçoit un dernier type de confinement lié au genre qui se situe à une échelle micro et est lié à l'emplacement des migrants dans le centre. À « l'intérieur, le CETI est constitué de diverses constructions disposées de part et d'autre d'une voie centrale qui traverse l'ensemble du centre. Dans chaque pavillon, il y a des toilettes et des chambres composées de huit lits chacune. Les chambres des hommes et des femmes sont séparées, et les enfants sont avec les mères » (Bondanini, 2014 : 194). Cette séparation entre les hommes et les femmes a été mise en place pour des raisons de sécurité et de protection, au début de l'ouverture du centre (en 1999) quand il y avait peu de familles. Depuis 2015, la réalité est différente néanmoins les membres des familles qui arrivent, sont hébergés séparément. Le fait que les enfants puissent rester uniquement avec leur mère et non avec leur père, implique que seules les femmes sont considérées par les autorités comme capables d'assumer la responsabilité de la garde des enfants ; une responsabilité à laquelle les hommes n'ont, en conséquence, plus le droit et/ou l'obligation.

Ainsi la ville de Melilla et le CETI sont marqués par un emboîtement d'espaces de confinement, physiques et abstraits, qui enferment les individus dans un territoire, durant des périodes plus ou moins longues, etc. Michel Agier affirme que le camp « n'est jamais un choix mais au minimum le résultat d'une contrainte vitale (survivre, se soigner, se cacher...) ou bien le résultat d'une obligation administrative, d'une opération policière ou militaire » (Agier, 2014 : 25). On comprend bien alors que si Melilla – une des « portes de l'Europe » – est un endroit pouvant être envisagé par les migrants dans les premières étapes de leur parcours, elle n'est pas pour autant un endroit désiré.

Néanmoins, malgré les diverses contraintes qui viennent d'être mentionnées, et en me basant sur l'idée de résistance déjà évoquée, je forme l'hypothèse que **ces différentes formes de confinement n'empêchent pas les migrants de mettre en place des mécanismes et des stratégies qui leur permettent de s'en sortir**. Malgré les contraintes (intégrales, partielles, des lieux, de ses biens et de ses liens) dont les migrants souffrent, des habitudes et des éléments de leur « nouveau quotidien » les poussent vers une « vie réinventée ».

En développant cette dernière hypothèse, je présume que l'un des principaux objectifs des migrants est de sortir de Melilla et de continuer leur route vers le Nord, ainsi **l'attente dans la ville pourrait profiter aux migrants pour nouer des contacts faibles ou forts et avoir des informations qui leur permettraient de repenser leur route migratoire. Le confinement serait, dans ce cas, vue comme une ressource**.

En résumé, le tableau suivant synthétise le but et l'intérêt de ce mémoire de recherche. Il s'agit de répondre à une problématique centrale, ainsi qu'à différentes hypothèses formulées plus haut :

## PROBLÉMATIQUE : QUESTIONNEMENT DU MÉMOIRE

Quelles sont ces routes migratoires qui visent l'Europe, dans lesquelles Melilla jouerait un rôle central en tant que point de transit, d'arrêt et d'accès au territoire européen, et quels facteurs les structurent ?

### HYPOTHÈSE DE DÉPART

Il y a deux types de facteurs qui participent et conditionnent la création de ces routes : des facteurs exogènes, qui ne dépendraient pas de l'individu mais seraient imposés de l'extérieur (niveau macro), et des facteurs endogènes, qui dépendraient des circonstances personnelles de l'individu (niveau micro) et qui pourraient être des facilitateurs du voyage.

### HYPOTHÈSES DÉRIVÉES

***Résistance : Scott, 1985 ; Ellermann, 2010***

**y : 1)** Malgré l'existence de facteurs issus du niveau macro dont l'objectif est de limiter et d'empêcher la mobilité des migrants, ceux-ci mettent en place des actes de résistance face à ces obstacles de manière à ce qu'ils réussissent l'acte d'émigrer.

***Liens faibles et forts : Granovetter, 1985 ; Lin, 1995 ; Paycha, à paraître ; Roussel, 2003***

**y : 2)** Pour la mise en place d'une telle résistance, les migrants mobilisent des éléments issus des niveaux méso et micro comme par exemple les liens faibles, ce qui leur permet également de se déplacer sur le territoire, c'est-à-dire, l'acte d'émigrer.

***Emcapement et confinement : Agier, 2014 ; Akoka et Clochard, 2015***

**y : 3)** Les situations d'*emcampement*, comme c'est le passage obligé par Melilla, n'empêchent pas les migrants de mettre en place des stratégies de résistance qui leurs permettent de faire face au confinement (quel qu'il soit, physique, abstrait...)

**y : 4)** L'attente dans la ville de Melilla peut profiter aux migrants pour nouer des contacts et avoir des formations qui leur permettraient de décider et reformuler les routes à emprunter. Le confinement est, dans ce cas, vu comme une ressource.

### 3. Méthodologie : des difficultés à l'adaptation

Pour mener mes enquêtes au sein de Melilla et sa région, j'ai eu recours à un ensemble hétérogène d'outils méthodologiques. Mon objectif principal était d'obtenir des informations visant à comprendre la manière dont ces routes se créent, quelles en sont les difficultés ? Quels sont les moyens de résistance que les migrants développent ? Comment les migrants vivent-ils la période durant laquelle ils sont à Melilla ? Cette étape où ils sont confrontés à diverses formes de confinement, peut-elle avoir des incidences sur la continuation de leur route ?

Ensuite, j'exposerai les techniques d'enquête mobilisées et approfondirai la manière dont elles ont été mises en place. Mais, avant tout, j'émettrai quelques remarques sur ma démarche méthodologique.

#### 3.1 Quelques considérations

Premièrement, j'ai décidé de donner à mon mémoire le titre d'« **étude de cas** », puisqu'il a été conçu comme « un mode d'analyse plutôt qu'une technique », qui ne correspond pas aux « méthodes statistiques ou aux analyses globales » (Grawitz, 2006 : 51). Ce type d'analyse m'a permis d'approfondir « l'étude d'individus (monographies, histoires de vie, documents, personnels) » que j'ai pu rencontrer à Melilla. Mon objectif a été également de saisir des phénomènes collectifs par « le dedans » au lieu « du dehors » et d'atteindre ainsi des explications sociologiques (Grawitz, 2006 : 51).

Afin de mieux ajuster ma nomenclature, l'étude **monographique** que j'ai menée, se base sur la description et l'analyse de la ville de Melilla et d'un groupe de migrant (Grawitz, 2006 : 282). Je suis bien consciente qu'une des critiques de ce type d'étude est celle du « découpage de la réalité », c'est-à-dire, donner pour vérité générale des éléments observés dans un lieu bien précis. Néanmoins, ce que je cherche avec ce mémoire n'est pas d'établir des généralités extensibles à d'autres terrains de recherche similaires, mais de comprendre en profondeur la situation migratoire au sein de cet espace sur une période donnée. Cela n'empêche pas, évidemment, la possibilité de réaliser une étude comparative avec d'autres terrains.

Ensuite, j'ai voulu établir une méthodologie basée sur la **combinaison**, c'est-à-dire, basée sur l'alternance de différentes techniques d'enquête. La raison initiale de ce choix a été de réussir à avoir des approches différentes, des informations de diverses natures sur un même terrain, et de les confronter. Cela m'a permis d'avoir une vision plus complète, multidimensionnelle et enrichie de mon étude de cas. Le fait de mettre en place plusieurs outils répond aussi à une tentative pour diminuer l'effet des faiblesses (qui seront évoquées plus tard), présentes dans toutes enquêtes. De même, le fait de mettre en place cette variété de techniques m'a énormément aidé pendant mon terrain, où je me suis souvent confrontée à des situations complètement inattendues. Dans ces cas, l'adaptation de ma méthodologie à chaque situation et, même, la mobilisation de techniques que je n'avais pas envisagées au départ est devenue indispensable.

Finalement, l'orientation de mes questionnements s'inscrit dans une approche **descriptive** et **compréhensive**, soit une démarche plus **qualitative** que quantitative. Une récolte de données statistiques a néanmoins été mise en place auprès des institutions de la ville comme le *Departamento de Extranjería de la Policía Nacional*, pour pouvoir analyser certains phénomènes, comme le

recensement quotidien du nombre de personnes présentes au CETI, j'ai pu aussi obtenir les chiffres des arrivées mensuelles de la population migrante au sein de la ville durant les dernières années (2013-2016).

Ma priorité était de saisir une variété de phénomènes particuliers, en comprenant en profondeur leur raison d'être, plutôt que de les quantifier.

### 3.2 Début de la démarche de recherche

Pour mettre en place cette étude de cas, je suis partie dans la ville de Melilla durant une période de deux mois qui a commencé le 6 mars 2016. Pendant mon terrain de recherche, je me suis concentrée sur des espaces de cette ville où la présence des migrants est assez significative, comme le CETI. J'ai également enquêté dans des zones où les migrants transitent, notamment celles qui précèdent l'accès au territoire européen. Ainsi mon terrain s'est étendu à la ville marocaine de Nador et aux campements de la montagne de Bolingo. Dans ces derniers, j'y ai passé deux journées.



0-4 Source: Googlemaps. Élaboration personnelle

Tout d'abord j'ai commencé à travailler sur la zone où se situe le CETI, le centre qui accueille une partie des migrants qui arrivent dans la ville. Ainsi les premières semaines, j'y suis allée à différents moments de la journée, pour essayer de comprendre la vie quotidienne de ces personnes et ne pas manquer des moments clés, comme par exemple, leurs sorties vers le centre-ville. Cela m'a permis de découvrir certaines habitudes de la population migrante et progressivement entrer en contact avec plusieurs personnes, toujours de la manière la plus « naturelle » possible.

Le fait de fréquenter chaque jour cette zone m'a aussi permis de créer des liens avec les personnes migrantes du centre. Dans quelques cas, le fait d'avoir le même âge que certains d'entre eux, semble avoir favorisé la création de ces liens. Cette ambiance amicale voire familiale a eu pour conséquences : d'un côté, d'établir une relation proche avec certains migrants avant de les interviewer, ainsi nous – l'enquêté et moi – nous sentions très à l'aise et ses réponses étaient plus détaillées. De même, j'ai toujours prévenu mes enquêtés de mon rôle de chercheuse pour une question d'éthique, ce qui,

étonnement pour moi, n'a pas empêché parfois qu'ils décident de me donner des informations parfois très personnelles et délicates. Pour respecter leur anonymat, leur identité sera dans ce travail occultée et les noms que j'apporte seront toujours des noms fictifs. En même temps, ces personnes avec qui j'ai établi une relation au quotidien, m'ont par la suite facilité la mise en contact avec d'autres migrants du centre.

D'un autre côté, la proximité établie avec les personnes enquêtées m'a souvent conduit à me questionner sur la place que le chercheur doit avoir face à ses enquêtés. Les liens établies avec certains d'entre eux sont devenus assez forts, et parfois j'ai eu la sensation que les barrières entre celui qui est juste l'« objet d'étude » et celui qui devient un ami, s'estompaient.

Un autre aspect de mon terrain sur lequel j'ai dû réfléchir a été la manière d'accéder au CETI. Depuis le début de ce mémoire, j'ai considéré que l'accès au centre ne devait pas être une condition *sine qua non* pour la réalisation de mon étude. Le fait que les migrants puissent sortir durant la journée (jusqu'à 23 heures), m'a permis de les rencontrer en dehors du centre. Néanmoins j'ai estimé que l'accès à l'intérieur du centre pourrait m'apporter des informations sur le quotidien de ces personnes, enrichissant ainsi mon travail, d'où le fait que j'ai voulu y entrer.

Pour cela, j'ai conçu une liste de possibles voies d'entrée. La première consistait à envoyer une demande d'admission au *Ministerio de Empleo y Seguridad Social* (le ministère espagnol de l'Emploi). Je n'ai pas utilisé ce moyen car selon mes informateurs, les démarches de cette procédure auraient pu prendre beaucoup de temps, sans avoir la certitude que la réponse à notre demande serait positive. Par ailleurs, dans les mois qui ont précédé les élections nationales en Espagne de mars 2016, certains groupes politiques ont voulu entrer dans le centre - qui accueillait à cette période une population dont l'effectif surpassait trois fois la capacité réelle -, pour dénoncer les conditions d'accueil. Cependant, l'accès au centre leur a été interdit<sup>25</sup>. J'ai aussi constaté que l'accès au CETI est également interdit aux journalistes et à toute personne qui ne s'inscrit pas dans le cadre des activités d'une des ONG autorisée à y entrer. Ayant travaillé comme journaliste en Espagne, mes informateurs m'ont conseillé d'essayer une autre voie d'accès.

J'ai alors décidé de contacter des associations qui réalisent des activités auprès des migrants dans le CETI. Je me suis mise en contact avec l'ACCEM (Asociación Comisión Católica Española de Migraciones) qui met en place des ateliers visant à faciliter l'intégration. J'ai proposé à ces responsables de faire du bénévolat au sein de leur organisation, et créer des liens avec une potentielle population enquêtée.

Le premier contact établi avec les coordinateurs d'ACCEM a eu lieu à la fin d'octobre et la coordinatrice de l'ONG à Melilla s'est montrée ouverte à la possibilité de me faire participer à leurs activités. Dès lors, nous sommes restées en contact soit téléphonique, soit par mail. Au mois de décembre, ils m'ont demandé un rapport sur ma recherche et mes objectifs au sein de l'ONG. Ensuite, j'ai dû faire une proposition d'activités que je devais réaliser dans le centre, avec la population migrante. J'ai donc préparé un ensemble de cinq ateliers que je donnerais au sein du CETI (cf. annexe 2). Les coordinateurs d'ACCEM ont apprécié et accepté cette proposition et nous sommes restés en contact. Pourtant, une fois sur le terrain, ils m'ont communiqué que finalement, sa mise en place n'était plus possible. La direction du CETI considérait que le nombre de migrants ayant fortement

---

<sup>25</sup> [http://politica.elpais.com/politica/2015/10/05/actualidad/1444071010\\_301126.html](http://politica.elpais.com/politica/2015/10/05/actualidad/1444071010_301126.html)

diminué au cours des dernières semaines, il n'y avait donc pas assez de population pour mettre en place de nouveaux ateliers dans le centre.

Je me suis alors mise en contact avec d'autres organisations, comme la Croix Rouge et Melilla Acoge. Dans le cas de la Croix Rouge, ma proposition de faire du bénévolat avec eux a été refusée puisque je n'avais pas le profil d'une bénévole pouvant œuvrer dans le domaine de la santé.

Melilla Acoge a quant à elle accepté de m'intégrer dans les activités que l'association réalise avec migrants. Il m'ont tout d'abord prévenu que je ne pourrais pas entrer dans le centre, mais seulement participer aux activités qu'ils mettent en place en dehors du CETI. Pour cela, j'ai suivi une session de formation donnée par cette association pendant deux journées. Ensuite, j'ai pu participer à un atelier de jardinage, réalisé avec des migrants subsahariens du CETI. Cela m'a permis de faire leur connaissance, la plupart étant de Guinée Conakry. Devant eux je me suis toujours présentée comme une chercheuse effectuant un travail de master sur l'immigration à Melilla, mais qui ne travaillait pas pour cette association.

D'autre part, vu qu'à travers cette association je ne pouvais pas accéder à l'intérieur du CETI, j'ai tenté d'accéder à travers la dernière voie qu'il me restait : celle que j'avais rejetée au départ. J'ai fait alors une demande au ministère de l'Emploi, tout en ayant connaissance de la « méfiance » (Bénédicte et *alii* : 4) que ce type de procédure implique et les probabilités d'un refus. J'ai pourtant considéré qu'il fallait épuiser toutes les possibilités.

Ainsi, une semaine avant de quitter mon terrain, le directeur du centre m'a contacté par courrier électronique pour me communiquer que ma demande avait été acceptée. Celle-ci incluait une visite du centre et un entretien avec lui-même. Nous avons convenu d'une date pour ce rendez-vous et d'une autre pour la visite du centre, soit le lendemain de l'interview avec le directeur. Pendant cette visite j'ai été guidée par la psychologue de la Croix Rouge qui travaille dans le centre. Ce dernier a aussi répondu à mes questions sur son rôle au sein du CETI.

Mon terrain a aussi été marqué par des déplacements dans la ville de Nador, frontalière avec Melilla. Cela tient en partie au fait que des migrants y étaient présents et attendaient de l'autre côté du mur pour entrer à Melilla. Ces informations m'avaient été fournies par des rapports (Migreurop, 2015), mais aussi par les migrants rencontrés au CETI qui avaient des compatriotes à Nador.

Durant les quelques journées passées à Nador, j'ai fréquenté au total 12 hôtels afin de rencontrer ces personnes. Au cours de ma deuxième journée dans cette ville marocaine, j'ai pu rencontrer des migrants Syriens dans un des hôtels. Avec eux, si dans un premiers temps, je n'ai eu que des conversations informelles, j'ai eu par la suite la possibilité de les rencontrer à Melilla, une fois qu'ils avaient réussi à passer.

J'ai également consacré deux journées à visiter le campement de Bolingo, l'un des campements habité par des migrants subsahariens. Pour cela, j'ai eu la possibilité de rencontrer à Melilla, Monsieur K., qui faisait du bénévolat dans l'association de migrants « Baraka » de Nador et grâce à son aide, j'ai eu le contact de, Monsieur S., le « chef » de ce campement. Après avoir demandé à Monsieur S. la possibilité de lui rendre visite, j'y suis partie avec Monsieur K. Cette visite m'a permis de faire la connaissance de Monsieur S. et revenir une deuxième fois sans avoir besoin de mon contact initial,

Monsieur K. Pendant ces deux visites j'ai pu découvrir l'organisation du campement, avoir des conversations informelles et parfois des entretiens plus formels avec certains migrants.

Si mon terrain à Melilla, Nador et les camps de Bolingo s'est souvent nourri de conversations informelles improvisées dans des espaces publiques, j'ai eu recours à d'autres techniques d'enquêtes (observations, entretiens, etc.) que je vais maintenant présenter.

### **3.3 Outils d'enquête**

Comme je l'ai évoqué, une fois sur mon terrain, j'ai combiné un ensemble de techniques d'enquête pour atteindre mes objectifs de recherche : étudier les routes de ces exilés qui arrivent à Melilla et analyser leur passage dans la ville. Pourtant, je dois avant tout préciser que la mise en place de ces outils a été complètement dépendante des conditions trouvées sur le terrain que je n'ai pas pu toujours prévoir. Si l'observation et l'entretien ont été les deux techniques que j'ai principalement mobilisées, j'ai aussi mis en place des « parcours commentés » lorsque les personnes étaient consentantes.

Parallèlement à la mise en place de ces trois techniques, et de manière alternée, j'ai également essayé de mobiliser diverses recherches documentaires qui, à travers l'usage des sources scientifiques (Blanchet et Gotman, 2007 : 36), m'ont permis d'encadrer correctement mon terrain.

#### **3.3.1 L'observation**

Dans un premier temps, sur mon terrain j'ai dédié du temps à ce qu'Olabuénaga appelle « contempler systématiquement et attentivement comment la vie sociale se développe » à Melilla, telle qu'elle se déroule « par soi-même », sans « la manipuler, ni la modifier » (Olabuénaga, 1996 : 125), c'est-à-dire, l'observation, comme outil d'enquête. Ce qui m'a intéressé dans cette technique est qu'elle donne priorité au naturel, sans modification de la réalité par le chercheur.

Parfois, j'ai fait de l'observation sans que les sujets observés fussent conscients de ma présence, avec une intervention « minimale » et une distance « maximale » (Massonat 1989 : 59), ayant un rôle d'observateur *incognito* (Arborio et Fournier, 2005 : 35). À d'autres moments, je les ai observés après m'être présentée. Ce type d'observation a été particulièrement mis en place avec des migrants avec qui j'avais déjà établi un premier contact. Les frontières entre une observation « plutôt pure » et une autre « plus participante » ou « embarquée » se sont alors souvent estompées.

Afin que ces informations issues de mes observations soient organisées et puissent être comparées, j'ai suivi la grille d'observation ci-dessous :

**GRILLE D'OBSERVATION**

<p><i>Localisation spatio-temporelle</i></p>	<p>Date de l'observation : ...../...../.....          Heure du début : .....:.....          Durée : .....:.....</p>	<p>Page de la fiche d'observation :          Lieu de l'observation :</p>
<p align="center">Thèmes</p>	<p align="center"><b>Observations</b></p>	<p align="center"><b>Objectifs (app. descriptive)</b></p>
<p><b>Description de l'environnement</b></p>	<p>Lieu :          Moment de la journée :          Ambiance sonore et visuelle:          Objets/éléments pertinents :</p>	<p><i>Quels espaces de la ville fréquente la population migrante?</i></p>
<p><b>Sujets qui interagissent dans le cadre</b></p>	<p>Sexe :          Âge (enfant, adolescent, jeune, mûr, ancien) :          Locaux/migrants/touristes          Acheteur/vendeur          Personne seule/par deux/en groupe          Apparences remarquables et marqueurs:          Techniques/ Socio-économiques/ Religieux          Autres :</p>	<p><i>Quelle fréquence et pour quelle(s) raison(s) ?</i>   <i>De quelle manière le confinement a-t-il été vécu ?</i></p>
<p><b>Description des actions</b></p>	<p>Nature de l'interaction:          Relation entre connus /inconnus :          Langue/s mobilisée/s :          Durée de l'interaction :          Passage rapide          Passage avec station brève          Séjour prolongée          Description          Communication non verbale):          Regard :          Gestes :          Ton de voix :          Type de langage :          Type de conversation :          Proximité physique:</p>	

La structuration de cette grille correspond à une division du processus d'observation en trois thèmes : la description de l'environnement, l'analyse des sujets qui sont présents pendant l'observation et les actions que ces acteurs réalisent. Chaque thème est détaillé par différents aspects qui m'ont aidé à

structurer et récolter les données observées. Mon objectif principal a été d'étudier le quotidien de ces personnes (Quels espaces de la ville la population migrante fréquente-t-elle ? De quelles manières et pour quelles raisons ?) afin de le mettre en relation avec mon cadre théorique.

### 3.3.2. L'entretien

Avec l'observation, l'entretien a été le deuxième outil d'enquête le plus utilisé sur mon terrain. Ce choix répond au fait que « beaucoup de phénomènes ne sont pas observables directement, ils sont latents dans des niveaux trop profonds, et seulement un entretien en profondeur permet de s'approcher à leur connaissance » (Olabuénaga, 1996 : 128). Ainsi, avec les entretiens j'ai pu obtenir des informations, par exemple, sur les premières étapes de la route des migrants ou sur leurs ressentiments à Melilla.

Au sein de mon terrain, j'ai fait au total 33 entretiens que j'ai décidé de diviser en trois groupes (cf. annexe 3) selon le statut des personnes interviewées : entretiens avec des membres des forces de sécurité et d'institutions, entretiens avec des membres d'associations et ONG, et entretiens avec des migrants. Dans ce dernier groupe, j'ai inclus dix entretiens avec des Syriens, six avec des Subsahariens, trois avec des Algériens et cinq autres avec des Marocains.

Dans la plupart de cas, ces entretiens ont eu un caractère **semi-directif**, ce qui a donné une liberté de réponse à l'enquêté tout en m'autorisant à guider le fil de l'entretien vers mes objectifs. Dans le cas des entretiens du premier et deuxième groupe, les questions ont porté sur le travail au quotidien de ces enquêtés, lequel a un rapport direct avec l'immigration. Dans le cas des entretiens réalisés avec la police aux frontières -« Guardia Civil »-, l'interview a été réalisé sur le lieu de travail de l'enquêté, et il s'est terminée par une visite guidée des installations de la frontière de Beni Ensar et autour du périmètre de « *la valla* ». Pour cela, j'avais fait précédemment une demande formelle.

Dans le cas des entretiens avec les migrants, ils ont également eu un caractère **semi-directif**, basé sur un guide d'entretien provisoire. Ces interviews ont été adaptés à la réalité et la spécificité du migrant et ils ont été enregistrés avec mon téléphone portable (suite à l'acceptation de l'enquêté).

La langue mobilisée dans la réalisation de ces interviews a été différente selon les cas. Avec la plupart des migrants subsahariens, marocains ou algériens j'ai pu réaliser mes entretiens en anglais, français ou espagnol. Mais avec la population syrienne, j'ai eu besoin d'un interprète. Pour cela, j'ai eu l'aide de trois personnes au total, également migrantes, d'origines marocaines que j'ai rencontrées sur le terrain. Pourtant, vu que l'arabe du Maroc et celui de la Syrie présentent des différences assez significatives, après mon terrain j'ai décidé de contacter deux personnes du Moyen Orient – une libanaise et une autre palestinienne –, dont la langue arabe est très proche de celle parlée en Syrie. Ces personnes ont réalisé une traduction en français ou en anglais par écrit de mes entretiens. Ainsi, ces traductions m'ont permis de saisir des connotations de la langue et des expressions locales de mes enquêtés que je n'avais pas pu réaliser avant. En définitive, cela m'a permis d'avoir une analyse plus rigoureuse de mes interviews.

En ce qui concerne le contenu, les entretiens avec les migrants (cf. annexe 4), ont été structurés en trois thèmes principaux : le départ du pays, leur route et les conditions du voyage et l'arrivée et la vie à Melilla, comme je le montre dans le guide d'entretien ci-dessous :

Thèmes	Question initiale (I) et de relance (R)	Objectifs
Départ du pays	<p>Comment et quand avez-vous décidé de partir ? Qui vous a motivé ?</p> <p>) Dans quel pays ? Pourquoi ?</p> <p>) Avec qui ?</p> <p>) Quelle était la destination envisagée par vous ?</p>	<p>Connaître les conditions de leur départ et le choix des lieux de transit, ainsi que de destination.</p>
Route et conditions de la route	<p>Une fois que vous êtes partis de Syrie, quelle a été votre première destination ?</p> <p>) Pourquoi ?</p> <p>) Comment vous y êtes arrivés ?</p> <p>) Est-ce que vous connaissiez quelqu'un dans la ville ?</p> <p>) Est-ce que quelqu'un vous a aidé au cours de votre périple ?</p> <p>) Quel a été le moment le plus difficile ?</p> <p>) Combien de temps ça vous a pris ?</p>	<p>Connaître les lieux qui ont constitué leur route jusqu'à Melilla : les difficultés et épreuves qu'ils ont rencontrées sur le chemin.</p>
Arrivée et vie au quotidien à Melilla	<p>Quand avez-vous entendu parler de Melilla pour la première fois ?</p> <p>) Vous y pensiez déjà quand vous avez quitté la votre pays ?</p> <p>) Est-ce que vous connaissiez quelqu'un qui était ici ?</p> <p>) Comment vous vous sentez ici ?</p> <p>) Comment vous avez imaginé la ville ?</p> <p>) Qu'est-ce que vous faites un jour normal, depuis le matin ?</p> <p>) Où est-ce que vous voulez aller une fois vous quittez Melilla ?</p> <p>) Est-ce que vous avez jamais pensé à vivre à Melilla ?</p>	<p>Connaître quel est le rôle de Melilla dans le cadre de leur route migratoire et les connaissances qu'ils avaient sur la ville avant leur arrivée.</p>

Pour chacune de ces trois parties, j'ai inclus une question de départ, afin d'introduire les sujets à traiter et, ensuite, j'ai élaboré des questions de relance qui ont été utiles pour revenir à mon sujet si la conversation commençait à se décentrer.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà évoqué dans les lignes précédentes, j'ai aussi fait des entretiens informels ou conversations de terrain, avec des personnes ressources ou des informateurs. Ces entretiens m'ont donné une vision plus élargie de la situation migratoire et ont complété l'approche compréhensive. Ces entretiens ont été fixés sur le terrain sans avoir de structure préétablie.

### 3.3.3. Le parcours commenté

En combinaison avec mes entretiens et l'observation, j'ai aussi eu la possibilité de faire des parcours commentés à certaines occasions. Pour la bonne mise en place de cette technique, le temps et la confiance avec la personne enquêtée ont été indispensables. J'estime alors que deux mois est une période assez juste pour une bonne et correcte mise en place de cet outil. Malgré tout, j'ai tenté de réaliser certains parcours commentés en trois occasions : avec un couple de Syriens, avec un petit groupe de Marocains et avec des Subsahariens. Encore une fois, le rôle de chercheuse s'est parfois estompé au profit d'échanges plus amicaux, bien que les personnes fussent au courant de mon travail.

Pendant la réalisation de ces parcours, leurs commentaires détaillaient leur vie quotidienne dans la ville. Une vie marquée par les démarches administratives ou judiciaires, par le besoin de travailler pour avoir un peu d'argent ou par des moments de calme et loisir.

Pour mettre en place cet outil, j'ai choisi des migrants avec qui j'avais déjà eu, au moins, un premier contact. Ce premier contact m'avait au moins donné des informations sur leurs habitudes, ce qui m'a ensuite permis de leur proposer un accompagnement dans leur quotidien. Dans tous les parcours commentés réalisés, les actions effectuées par le migrant relèvent de son libre arbitre et non pas de moi. Ainsi, je récupère ci-dessous un extrait de mon cahier de terrain, qui illustre la manière dont ces parcours ont été proposés :

*« Ce matin j'ai rencontré Bassel et Nada dans le bus. Lorsque nous avons commencé à discuter, ils m'ont expliqué qu'ils allaient voir une association musulmane afin de régler leur mariage et pouvoir quitter bientôt Melilla. Je leur ai demandé si je pouvais les accompagner et ils ont directement accepté (...). Lorsque nous sommes arrivés, l'association était déjà fermée. Elle ne rouvrirait que l'après-midi. Alors ils m'ont proposé de revenir plus tard et, entretemps, de rester dans la ville pour ne pas rentrer au CETI. Ils ont décidé d'aller à la plage, après de se balader dans la ville... J'ai passé la journée avec eux. » (Cahier de terrain, 11 Mars 2016)*

Ainsi, bien que ce soit ces personnes qui décidaient du chemin, des actions, etc., mon rôle a été celui d'« accompagnant actif », en posant des questions pour pouvoir faire une interprétation correcte du parcours.

En définitive, ma tentative d'une ouverture d'esprit, ainsi que l'adaptation à mon terrain et à mes enquêtés, ont été très importantes pour obtenir les résultats que je vais présenter dans la prochaine partie.

## 4. Les routes migratoires : facteurs, actes de résistance et confinement

### 4.1 À la recherche d'une vie meilleure : le départ

Lorsqu'on se propose d'étudier les routes migratoires, nous pourrions avoir l'impression d'être devant une pelote de fils qui se dépelotonne en même temps que la vie du migrant se développe. Le

chercheur souhaite alors connaître chaque morceau de ce fil, du début à la fin. Pourtant, parfois, il est sage d'assumer l'impossibilité d'un tel désir. Dans certains cas, comme le mien, le chercheur rencontre le migrant au cœur du processus migratoire, au milieu de sa route, et son projet migratoire est en train de se mettre en place. La continuation de son chemin est ainsi un mystère, soumis à des facteurs de différents ordres et, pour cela, imprédictibles.

Ainsi, l'objectif que j'ai poursuivi avec ce mémoire a été de connaître un bout du fil : celui qui constitue le moment du départ, ainsi que les morceaux de route suivis jusqu'au moment de l'enquête. Ainsi, cette première partie relative à la présentation de mes résultats s'intéresse au moment où le migrant décide de quitter sa maison, pour emprunter une route qui, à un moment donné, passera par Melilla.

Dans le cas des migrants que j'ai rencontrés sur mon terrain, leur départ, et plus concrètement, la forme ou les conditions dans lesquelles il se produit, diffèrent les uns des autres. Pourtant, il y a toujours des éléments macro-structurels qu'ils partagent et/ou des circonstances individuelles qui se répètent. Ainsi, dans la décision de quitter leur pays, on perçoit qu'il y a deux facteurs qui jouent un rôle très important : **la situation socio-économique de leur pays subordonnée bien souvent à la politique nationale et internationale, issue d'un niveau macro, et aussi la situation personnelle de l'individu, c'est-à-dire, un niveau micro.**

Entre ces deux facteurs, la situation dans leur pays et le contexte politique ont un poids légèrement plus grand dans l'équation, une importance primaire. Pour cela, sans que ce soit mon objectif de classer mes enquêtés par nationalité ou d'analyser mes résultats selon le pays d'origine du migrant, j'ai constaté que leur réalité et les situations qu'ils vivent sont inévitablement marquées par des catégories normées, qui découlent du niveau macro. En conséquence, j'ai pu percevoir que les migrants d'un même pays présentent souvent des similitudes assez fortes dans leur comportement et leurs actions. Néanmoins cela n'empêche pas qu'il y ait des différences parmi les migrants qui possèdent une même nationalité ou proviennent d'une même zone.

Dans les lignes suivantes, qui composent l'ensemble de mes résultats, mon intention est d'exposer ces particularités spécifiques à chaque groupe, mais aussi ses divergences, et les similitudes avec d'autres populations migrantes.

Ainsi, pour la plupart des migrants enquêtés en provenance d'Afrique de l'Ouest, notamment de Guinée Conakry, les raisons du départ correspondent à la nécessité d'améliorer leur vie au niveau professionnel et/ou académique. Il s'agit principalement des hommes, mais aussi des femmes en moindre proportion, entre 18 et 30 ans, qui souvent ont fait des études à l'université dans leur pays d'origine. L'Europe se présente pour eux comme un lieu de rêve, où « les possibilités de réussir » sont plus importantes.

Cette idée du « rêve européen » (Wihtol de Wenden, 2005 : 4) n'a rien de nouveau lorsqu'on parle du contexte africain. Dans son étude « Les causes multiples de l'émigration africaine irrégulière » publié en 2006, Mehdi Lahlou faisait référence justement à l'image que ces migrants ont de l'Europe, ce que l'auteur évoquait avec l'expression : « Ce qu'il y a mieux qu'ici » (Lahlou, 2006). Selon mes entretiens effectués en 2016, cette idée continue à être très présente et elle exerce une influence très forte sur la décision de partir chez des migrants d'Afrique de l'Ouest. À ce niveau, il faut aussi souligner qu'une partie importante de mes enquêtés subsahariens avaient des membres de leur famille (oncles, épouses, etc.), des amis et/ou une simple connaissance, qui étaient déjà partis en Europe, situations

qui les encourageaient à les rejoindre. Si leurs connaissances essaient de déconstruire ces idées préconçues (l'Europe comme un eldorado, etc.), les migrants disent vouloir tenter quand même leur chance :

*« Moi j'ai mon oncle en Europe, il habite à Paris. Ça fait plus de 25 ans, 30 ans qu'il habite là-bas avec sa famille (...) J'ai parlé avec lui, oui, et il m'a dit de ne pas venir, que ce n'était pas bien la situation, mais... (...) Déjà moi j'avais commencé à avoir des illusions dans la tête »* (Diallo, 22 ans. Conakry. Journaliste)

Pourtant, l'Europe n'est pas le produit d'une expérience imaginée pour tous les Subsahariens qui arrivent à Melilla. Pour certains, la notion de cette « terre de rêve » est fruit d'un processus empirique, puisqu'ils ont déjà vécu dans ce territoire. Moustapha, un jeune camerounais, est un exemple de ces migrants. Après avoir vécu en Espagne, en situation irrégulière, il a été pris par la police qui l'a renvoyé par avion au Cameroun. Une semaine après, il a repris la route vers le Nord :

*« La première fois que j'ai été au Maroc c'était en 2009, au Gourougou<sup>26</sup> (...). En 2011 je suis arrivé ici (à Melilla), au CETI. Puis ils m'ont envoyé à Barcelone, dans un CIE<sup>27</sup>, pendant 40 jours. Puis je suis sorti (...) le 17 janvier 2012, et je suis parti à Getafe (Madrid). J'ai travaillé dans une fruiterie là-bas, trois ans au total. Mais une nuit la police m'a arrêté lors d'une dispute que j'ai eue dans la rue...Et encore une fois au Cameroun<sup>28</sup> (...) Je n'ai pas pensé à rester là-bas ni un seul minute. Au moment même que je suis arrivé là-bas je savais que je voulais repartir en Espagne »* (Moustapha, 30 ans. Douala. Boucher)

Dans d'autres cas, certains migrants ont tout d'abord **tenté leur chance dans les pays du Sud**. Cela confirme le fait que les migrants préfèrent d'abord migrer dans les pays limitrophes ou dans d'autres pays du Sud (Sud-Sud) avant de tenter une migration Sud-Nord<sup>29</sup>. C'est par exemple le cas d'Ibrahim, un jeune guinéen de 24 ans :

*« La première fois que j'ai quitté la Guinée, j'avais 16 ans. Je suis parti à Dakar (...) Après, j'ai décidé de partir au Cap Vert et puis au Brésil, mais je suis finalement rentré de nouveau à Dakar (...) Une fois de retour en Sénégal, c'est quand j'ai décidé de partir au Maroc et, ensuite, en Europe »* (Ibrahim, 24 ans. Conakry. Coiffeur)

En général, dans le cas de la population subsaharienne, la mise en place d'un projet migratoire ne correspond pas à une décision soudaine, puisque partir implique forcément d'avoir **des moyens économiques** pour payer le voyage :

*« J'avais un peu d'argent, que j'avais gagné au Gabon – où il avait émigré antérieurement – je travaillais avec des cartes de recharges, je les vendais. Ça marchait, alors j'ai économisé... J'ai eu 1 300, 1 400 euros. Et ma mère m'avait aussi donné 200 euros de plus »* (Aboubacar. 26 ans. Conakry. Étudiant en Histoire de l'Art)

<sup>26</sup> Montagne marocaine, proche de la ville de Nador, où se trouvent des campements des migrants de l'Afrique de l'Ouest qui veulent arriver à Melilla.

<sup>27</sup> Centre de rétention de migrants. À différence du CETI de Melilla, les migrants qui se trouvent dans CIE n'ont pas le droit à en sortir.

<sup>28</sup> Ce rapatriement au Cameroun s'est produit sous un ordre d'expulsion du territoire espagnol pour cinq ans et elle est couverte par l'article 3 du *Convenio entre el Reino de España y la República de Camerún sobre cooperación en materia de lucha contra la delincuencia* entrée en vigueur le 26 janvier 2011.

<sup>29</sup> D'après le cours *Introduction aux Migrations Internationales*, donné par Thomas Lacroix dans le cadre du master Migrations Internationales II

*« J'ai quitté le Mali en 2015. Il y a eu beaucoup des choses qui m'ont poussé à partir. D'abord, le côté musical. En 2009 c'était mon premier concert, le jour de la fête du Tabaski<sup>30</sup>. Le premier concert de ma vie, je jouais le kaliba<sup>31</sup>... et il y avait un groupe de France qui nous a invités – à aller en France –, La Voix du Mali. Après, un jour, quand j'ai eu l'argent grâce à mes concerts, j'ai dit : bon, je pars » (Amadou, 24 ans. Côte d'Ivoire. Musicien)*

Pour ces personnes qui envisagent d'aller en Europe, la demande d'un visa Schengen est pour eux une procédure trop compliquée, longue et pour laquelle il faut disposer de ressources économiques. Cela les pousse à envisager la route par la voie terrestre, en partant tout d'abord dans les pays limitrophes. Ce départ s'effectue juste avec leur pièce d'identité, le seul document que les pays voisins, notamment le Mali, demandent.

Dans le cas des personnes que j'ai enquêtées, on trouve le cas de certaines qui avaient commencé les démarches pour faire une demande de visa. Pourtant, cette procédure a été finalement annulée à cause des complications bureaucratiques et économiques :

*« J'ai d'abord demandé un visa. Comme j'avais fait l'Institut Supérieur de Journalisme, j'avais au moins trois ans d'études, alors je suis entré sur Campus France pour voir. Ils m'ont demandé 7 000 euros mais je n'avais pas assez de moyens pour cela, mon père était décédé et ma maman n'avait rien. À chaque fois que je demandais on me disait : « D'abord la procédure est dure, et déjà si tu n'as pas les 7000 euros, tu ne peux pas créer un compte bancaire ». Tout ça... Il y avait de problèmes, et c'est cela qui m'a poussé à abandonner mes études et passer par la voie terrestre » (Diallo, 22 ans. Conakry. Journaliste)*

Dans d'autres cas, les migrants n'ont même pas pris en considération cette possibilité à cause des difficultés qu'elle présente, des difficultés qui, d'après quelques-uns de mes enquêtés, vont parfois au-delà des documents à fournir ou des moyens économiques :

*« Non, non, je n'ai jamais pensé à ça (demander un visa), d'abord car je n'avais pas tellement les moyens de faire un visa pour venir ici. Ce n'est pas facile, tu sais, il faut avoir les moyens. Ça fait des millions et si tu n'as pas... Et ce n'est pas seulement ça, il faut aussi avoir des relations avec la diplomatie... Et avec les attentats... Il y avait eu des attentats au Mali (...) et la France aussi elle avait un petit problème avec le terrorisme<sup>32</sup> à ce moment-là. J'avais un ami qui travaille à l'ambassade (...) et il m'a dit : actuellement à l'ambassade n'est pas facile... » (Aboubacar, 26 ans. Guinée. Étudiant d'Histoire de l'Art)*

*« Le visa est très compliqué : le compte bancaire, la prise en charge, le motif de voyage... En même temps, si tu as tout ça, on te crée juste de petits problèmes, on te dit : pas de visa, il te faut encore du temps, il faut attendre et ça coûte cher... (...). Moi je n'y jamais été (à l'ambassade), pour moi ce n'est pas la peine » (Ibrahim, 24 ans. Conakry. Coiffeur).*

Ces obstacles qu'évoquent les migrants d'Afrique de l'Ouest pour faire une demande de visa et se rendre dans l'Espace Schengen de manière légale ont déjà été évoqués dans d'autres études (Beaudu, 2007). Dans le cas de Melilla, ils sont également présents dans les discours des migrants d'autres

<sup>30</sup> Nom que reçoit dans les pays de l'Afrique de l'Ouest et Afrique central la Fête du sacrifice ou Grande fête, la célébration la plus importante pour les musulmans.

<sup>31</sup> Instrument traditionnel de percussion

<sup>32</sup> L'interviewé fait référence aux attentats de Paris le 13 Novembre 2015

nationalités, comme par exemple chez les Algériens. Pour certains de ces migrants le problème ne se concentre pas sur un manque de moyens économiques pour mettre en place cette procédure bureaucratique, mais sur le refus habituel et, selon eux, arbitraire de leur demande. Voici un petit extrait de mon entretien avec Karim, un algérien de 25 ans dont la demande de visa a été refusée à trois reprises :

*« Regarde, je l'ai tenté trois fois. J'ai demandé le visa pour l'Espagne, pour la France et aussi pour la Turquie, mais ils l'ont refusée les trois fois (...). Ils ne te donnent pas des raisons exactes, tu sais, ils te disent uniquement : Oh tu as payé 200 euros et cela ne suffit pas, et en plus, pourquoi tu veux partir ? Ils ont des programmes, et si tu as moins de 25 ans, ils vont étudier tes documents en profondeur, ce qui n'arrive pas si tu as par exemple 40 ans. Dans ce cas, ils te donnent le visa (...). Alors j'ai commencé à réfléchir sur la possibilité d'aller en Lybie, et puis prendre un bateau jusqu'à l'Italie. Mais après j'ai pensé que cela pourrait être trop dangereux [...] J'avais, d'abord, demandé le visa pour l'Espagne parce que nous avons l'idée que l'Espagne, la France...te donnent le visa. Tu as genre 70 % des probabilités pour avoir un visa. Mais si tu fais une demande par exemple pour l'Angleterre, c'est impossible, oublie-le. La même chose avec l'Allemagne, trop difficile....Pour l'Espagne ou la France est un peu plus facile. (...) Et pour la Turquie j'ai fait la demande de visa avec un ami. La sienne a été accepté mais pas la mienne » (Hakim, 25 ans. Est d'Algérie. Licencié en droit)*

A la différence des Subsahariens, chez les Algériens, les profils sont assez hétérogènes : il s'agit d'hommes et de femmes, jeunes et plus âgés, qui migrent seuls ou bien en famille. Les motifs de leur départ sont liés à des persécutions ou à d'autres situations qui mettent leur vie en danger, comme dans le cas de Hakim, qui vient d'une zone frontalière entre l'Algérie, la Tunisie et la Lybie, contrôlée par des groupes terroristes. Pour eux, lors de leur arrivée à Melilla, les migrants algériens font souvent une demande d'asile. Cette demande d'asile devient, par ailleurs, la seule manière pour ces personnes de rester à Melilla, sans être expulsés, dû à l'existence d'un accord bilatéral entre l'Espagne et l'Algérie qui concerne le rapatriement des migrants dits « en situation irrégulière »<sup>33</sup>.

La mise en place du projet migratoire lié à des persécutions est aussi partagée par une partie de la population marocaine enquêtée, qui, de ce fait, partage avec les Algériens le statut de demandeurs d'asile. Pourtant, dans le cas des Marocains interviewés, les demandes d'asile ne correspondent pas à des situations liées au terrorisme mais à leur confession religieuse – non islamique –, à leur orientation sexuelle ou à leur idéologie vis-à-vis du régime actuellement en place (réfugiés politiques) :

*« La situation dans mon travail (...) était très bonne, et j'avais une bonne relation avec les administrateurs. Pourtant, j'ai appris qu'ils n'allaient pas me renouveler. Le directeur financière m'a dit : « On a une information du ministère de l'Intérieur qui dit qu'on ne peut pas embaucher les gens qui sont des activistes syndicaux ou politiques ». J'ai alors essayé de chercher un autre contrat mais rien...En même temps, le gouvernement de mon quartier a menacé mes parents : « Ton fils, il manifeste contre le Roi, il fait de problèmes contre l'État. Alors vous aurez toute la responsabilité et vous allez souffrir » (...) Et c'est là, quand ils ont menacé ma famille que j'ai décidé de partir » (Hamza, 27 ans. Fès. Licence en Économie et master en Construction de bâtiments. Militant à L'union Nationale d'Étudiants)*

<sup>33</sup> «Protocolo entre el Gobierno de España y el Gobierno de la República Argelina Democrática y Popular sobre circulación de personas», fait *ad referendum* à Alger le 31 Juillet 2002 et publié officiellement le 12 Février 2004.

Pour les Marocains, les difficultés de se rendre en Europe en l'absence de l'obtention d'un visa est aussi un élément qui ressort souvent dans leur discours. Ainsi le fait d'habiter dans un pays, qui fait frontière avec l'Europe, les mène à envisager leur route directement vers Melilla :

*« Je n'ai pas pensé à demander un visa parce qu'au Maroc, si tu veux demander un visa pour l'Europe il te faut une stabilité, un bon salaire, un compte bancaire...ce que je n'ai pas. Ce n'est pas facile de demander un visa au Maroc. Par contre la possibilité de demander un visa en Amérique latine est facile. Au début j'avais pensé à aller au Mozambique ou en Amérique latine, mais finalement j'ai décidé de ne pas aller car c'est très loin. Ensuite, J'ai choisi Melilla car c'est proche au Maroc » (Hamza, 27 ans. Fès).*

D'autre part, bien que l'ensemble de la population marocaine ait besoin d'un visa pour se rendre en Europe, il faut rappeler que celui n'est pas nécessaire si la personne marocaine habite dans la région de Nador<sup>34</sup> et veut entrer à Melilla. Cette spécificité au niveau législatif a des conséquences directes sur le choix de certains Marocains qui veulent demander l'asile et qui, pour cela, décident de partir à Melilla voire à Ceuta et non vers une autre partie du territoire espagnol ou européen.

Parmi les enquêtés marocains, certains voient leur demande d'asile être refusée, d'autres ne font pas de demande de protection. Dans le cas du Maroc, des auteurs comme Mohamed Lazaar (Lazaar, 2003) ont identifié des modes comportementaux chez les jeunes marocains qui sont, à mon avis, similaires à ceux exposés par Lahlou (cf. ci-dessus). Ainsi, dans un de ses articles, Mohamed Lazaar rappelle l'enquête réalisée par l'AFVIC<sup>35</sup>, où « sur un échantillon de huit cents personnes de moins de trente ans, dont 60 % de sexe masculin, sur les axes Nador-Oujda, Casablanca-Beni Mellal et Casablanca-Marrakech, il est montré que l'idée de vivre à l'étranger prend naissance dès l'école primaire pour devenir une obsession au lycée. Et pour ceux qui n'ont pas de revenu stable, le chiffre est affolant : 94 % d'entre eux souhaitent partir en Europe pour s'y installer » (Lazaar, 2003 : 5). Si cette enquête date un peu, les motivations des jeunes semblent demeurer.

D'autre part, il y a une autre caractéristique relative aux conditions de départs de la population marocaine, et qui est liée en partie à la localisation géographique de Melilla. Pour rappel, si pour la population subsaharienne le fait d'épargner est indispensable pour pouvoir, ensuite, emprunter une longue route, selon plusieurs entretiens avec des Marocains, la proximité de leur pays avec Melilla fait que le coût du voyage n'est pas un empêchement majeur et que leur décision de migrer peut être prise plus soudainement. Salma, une jeune demandeuse d'asile de 24 ans, en provenance de Nador, nous confie : « D'un seul coup, j'ai décidé de venir (à Melilla) ».

Enfin les Syriens composent un autre groupe de migrants qui partage avec la plupart des Marocains et Algériens le statut de demandeur d'asile. Le projet migratoire de ces personnes syriennes que j'ai rencontrées a été conçu, dans la plupart des cas, en famille. Toutefois, le départ de leur pays n'a pas pu être fait de manière collective, souvent les différents membres de la famille ont dû quitter leur pays à des moments différents, selon les possibilités économiques qu'ils avaient. Comme je le montrerai

---

<sup>34</sup> «Les citoyens marocains qui ont le droit à entrer à Ceuta et Melilla sans visa, sans pouvoir pourtant passer a nuit dans le territoire espagnol, sont: les titulaires de la « Autorización F » (travailleurs transfrontaliers) et les résidents dans les zones de Tétouan et Nador qui prouvent cette situation et portent un document de voyage en cours de validité» (Ministère de l'Intérieur d'Espagne).

<sup>35</sup> Association d'Amis et Familiers de Victimes de l'Immigration clandestine

plus en détails dans la deuxième partie, cet aspect conditionne la manière dont les routes sont empruntées.

*“(…) Après, on a quitté le Liban pour aller en Algérie. Tout d’abord, mon père, ma mère et ma sœur. Moi et mon frère sommes restés au Liban, et après nous sommes aussi partis en Algérie. On n’est pas partis tous ensemble en Algérie parce que l’on n’avait pas l’argent suffisant pour cela » (Bassel, 15 ans. Tartous)*

De même, la population syrienne présente un cadre assez hétérogène en ce qui concerne les conditions et le moment du départ de leur pays. Ainsi, parmi les Syriens que j’ai pu rencontrer à Melilla, il y a des personnes qui ont quitté leur pays au cours des dernières années (entre 2014 et 2015) ; d’autres qui sont parties suite au déclenchement de la guerre (entre 2011 et 2013) et qui ont passé auparavant quelques années dans différents pays ; et un troisième groupe dont le départ de Syrie avait eu lieu avant la guerre, par des raisons liées au travail. Voici un exemple de chacun de ces trois profils :

*« On ne pouvait plus vivre (en Syrie), donc on s’est tourné vers la Turquie, parce c’est la seule zone frontalière du côté de la ville d’Alep (…) et moi je viens d’une ville proche de la frontière. Je suis arrivé en Turquie en 2014, peut-être le 3ème ou le 4ème mois de l’année » (Marwan, 36 ans, région d’Alep)*

*« J’ai quitté la Syrie en 2013, c’était l’été. On est parti moi et mon frère, car le reste de la famille étaient déjà partis au Liban, où habitait ma grand-mère » (Ghaith, 17 ans. Syrie)*

*« Je suis parti de Syrie, ça fait 7 ans, en 2009 (…) Oui, c’était avant la guerre (…) Premièrement, je suis parti à cause de la situation économique, deuxièmement à cause de la situation sociale. Je ne me sentais pas à l’aise là-bas » (Anas, 37 ans. Homs)*

Sans être un exemple représentatif de l’ensemble de la population syrienne qui passe par Melilla, je trouve le cas de ce dernier groupe très intéressant, puisqu’il permet d’ouvrir le débat autour de deux notions très discutées : « émigrés économiques » et « réfugiés ». Dans ce contexte particulier, les frontières entre ces deux notions semblent s’estomper. Ainsi, deux personnes qui émigrent pour des raisons de travail peuvent obtenir deux statuts différents selon le pays marqué sur leur passeport : celui d’ « émigrant de travail » ou celui de « réfugié ». Cette situation, que j’ai expérimentée sur mon terrain, me conduit implicitement vers une réflexion sur la nécessité de repenser l’utilisation de ces deux notions qui impliquent un classement hiérarchique, et parfois injuste, des migrants, et qui ont des conséquences directes sur le traitement qu’ils reçoivent. En même temps, cet exemple permet également de se questionner sur la manière dont le règlement Dublin III a été conçu et les situations paradoxales auxquelles, leur application actuelle, peut donner lieu.

Sur la question du refuge, un autre aspect que j’ai pu percevoir sur mon terrain dérive de l’arrivée des Syriens sur la situation des autres migrants. Peu de migrants demandaient l’asile à Melilla l’arrivée de population algérienne et surtout marocaine qui demande l’asile à Melilla est un phénomène très récent, comme les données et mes informateurs sur le terrain m’ont confirmé. Depuis 2013, davantage de migrants en provenance d’Afrique de l’Ouest, une fois arrivés à Melilla, ont également commencé à le faire :

*« Au début de la crise syrienne, j'avais entendu qu'il y avait des Syriens qui venaient par ici (par Melilla), qui entraient par le Maroc et qui avaient le droit de demander l'asile. Après j'ai aussi lu dans un article de presse qu'il y avait 346 Marocains qui avait reçu l'asile en Espagne. Alors j'ai pensé qu'il y avait une possibilité de continuer le trajet de mon opposition au gouvernement marocain mais d'une autre manière, dans un autre endroit où je garde ma vie et ma liberté. J'ai appelé un de mes collègues qui travaille à l'AMDH à Nador et il m'a dit qu'à Melilla j'avais la possibilité de le demander » (Hamza, 27 ans. Fès)*

Enfin, dans cette première partie consacrée au départ, stade initial des routes migratoires, les motivations des migrants quittant leur terre sont liées à des circonstances différentes où le contexte sociopolitique et économique du pays de départ est très important. La recherche d'opportunités pour avoir une meilleure éducation ou un meilleur travail, la fuite d'un contexte de guerre ou la persécution pour des raisons de religion, orientation sexuelle ou idéologique sont les motifs les plus fréquents qui poussent les migrants à quitter leur pays. L'existence de modèles répétitifs dans la manière de partir selon leur pays d'origine manifestent qu'il y a certaines dynamiques qui relèvent des systèmes sociopolitiques des Etats.

D'autre part, malgré l'existence de difficultés rencontrées par les migrants pour pouvoir partir, comme la demande d'un visa, ils demeurent des acteurs autonomes qui résistent et s'opposent à l'obligation de rester dans leurs pays de départ. Dans quelques cas, il y a un essai de résistance mis en place dans le cadre des codes légaux établis. Lorsque cette voie devient difficile ou impossible, ces personnes cherchent des voies alternatives. Ainsi, comme le montrent d'autres études centrées sur l'émigration, notamment subsaharienne, vers l'Europe, la généralisation des visas dans l'ensemble des pays riches a limité singulièrement les migrations légales et, avec l'attrait qu'exerce l'Europe, a grandement contribué à l'accroissement de mouvements effectués dans la clandestinité (Lahlou, 2006 : 4). Compte tenu de ces circonstances, les recours économiques individuels, au niveau micro, jouent un rôle très important. Ils conditionnent les conditions du départ, spécialement pour les migrants dont la route est plus longue. Cela est le cas pour les Subsahariens et les Syriens.

## **4.2 En route vers ailleurs**

### **4.2.1 Partir ? Oui, mais où ?**

Une fois que la décision de partir est prise, les migrants entreprennent leur route ponctuée généralement de plusieurs étapes. Dans ce contexte, la question est de savoir comment choisissent-ils les points qui constituent leur chemin ? Pourquoi partent-ils vers tel pays ou telle ville ? Pour combien de temps ? Selon mon terrain, le choix de ces lieux de transit ou d'arrivée est lié à un ensemble de facteurs.

De nouveau, les **politiques migratoires**, notamment celles relatives à l'obtention de visa, est l'un des premiers éléments qu'ils prennent en compte. En effet lorsqu'un migrant ne réussit pas à avoir son visa pour partir dans un pays, soit il essaie de partir quand même, soit il tente d'aller dans un autre pays où ce document ne lui est pas demandé. En même temps, dans son choix, intervient aussi un

critère de **proximité territoriale**, c'est-à-dire, la distance entre le lieu d'origine et celui de transit ou d'arrivée.

Ces deux variables conditionnent et structurent en partie les routes migratoires. Pourtant, d'autres facteurs plus circonstanciels ou personnels comme **les réseaux sociaux** (niveau micro) qu'ils possèdent, provoquent ou permettent des subtiles déviations, au niveau micro, concernant la manière dont leur route est mise en place.

En tout cas, bien que tous ces facteurs (macro et micro) soient plus ou moins présents au cours de leur parcours, quel que soit leur origine, leur importance n'est pas la même pour tous. Par conséquent, cette deuxième partie (4.2) décrit le rôle de ces éléments. Pour faire cette analyse, je commencerai par le tronçon de la route qui comprend le pays d'origine jusqu'au Maroc, puis j'analyserai la manière dont la migration se déroule au Maroc, espace par lequel tous les migrants enquêtés ont été contraints de passer, et, ensuite, l'entrée à Melilla qui est une tâche difficile du parcours (4.3).

#### **4.2.1.1 Facteurs macro**

En premier lieu, les facteurs qui s'observent à un niveau macro exercent un effet structurant sur les routes des migrants. Comme les résultats de la première partie consacrée au départ l'ont montré, les politiques de visas jouent un rôle très important sur ce moment initial de la route, et, j'avance que leur influence va également continuer de jouer un rôle très important dans le reste du voyage. Voici un exemple d'un Syrien émigré en Algérie :

- Alba : « *Il a été facile d'aller en Algérie ?* »

- Anas : « *Oui, car à ce moment nous (les Syriens) n'avions pas besoin de visa pour aller en Algérie. C'était facile d'aller là-bas, tu sais...* »

- Alba : « *Et après, est-ce que tu as pensé d'aller dans d'autres pays ?* »

-Anas : « *Non, je pouvais pas quitter l'Algérie, parce que l'année dernière elle a imposé le visa aux Syriens. Alors, si tu quittes l'Algérie, tu ne pourrais plus rentrer. La même chose pour l'Égypte, depuis deux ou trois ans... Alors, je ne peux pas partir là-bas non plus. La Jordanie, le Liban...Et maintenant la Turquie va peut-être aussi le demander, dans deux ou trois mois....Ce n'est plus possible de partir là-bas...* »

(Anas, 37 ans. Homs. 7 ans en Algérie)

L'importance de la mise en place de cette politique est spécialement remarquable dans la situation de ces personnes dont la route est assez longue et, de ce fait, contraints de traverser plusieurs pays. Ainsi, parmi les migrants qui arrivent à Melilla, ce critère de distance affecte surtout les personnes en provenance de Syrie ou d'Afrique de l'Ouest.

D'après mes entretiens avec la population syrienne, l'Algérie a été un des premiers pays où ces personnes migrantes ont décidé de partir suite au déclenchement du conflit en Syrie, puisque, comme nous avons vu, ce n'est qu'en 2015 que ce pays a imposé le visa aux Syriens. Avant cette date, d'autres pays comme l'Égypte ont imposé l'obligation de ce document, un fait que mes enquêtés ont souvent

signalé lorsque je les ai demandés pour le choix de leur route : « *La Tunisie visa, la Lybie visa, l'Europe visa* » répétait un de mes enquêtés syriens lors de notre entretien. De plus, pour ceux qui ont voulu continuer leur route vers l'Europe, l'Algérie était aussi un pays proche du Maroc. Cela facilitait leur arrivée au territoire européen et, selon eux, celle-ci était également une route « *plus sûre que la route turque* ».

Pourtant, une fois que l'Algérie a imposé le visa aux Syriens, deux possibilités se sont ouvertes à ceux qui transitaient par Melilla. La première a été la déviation de leur route vers le seul pays de l'Afrique du Nord qui ne demandait pas le visa pour les Syriens : la Mauritanie.

Ainsi, Ghaith, un jeune syrien, m'a expliqué que ses grands frères, après avoir quitté le Liban étaient arrivés en 2012 à Melilla après avoir transité par l'Algérie. Lorsqu'il a aussi voulu suivre la route de ses frères, le visa était obligatoire pour venir en Algérie. Il a alors voyagé en Mauritanie pour, ensuite, remonter vers le Maroc en traversant le désert :

*« Tu (en tant que Syrien) n'as pas besoin de visa pour aller en Mauritanie. Ils vont juste mettre un tampon (sur le passeport) à l'aéroport (...) Pourquoi il allait falloir un visa pour la Mauritanie, si elle n'a que du désert! (Il rigole). Mais maintenant je crois qu'elle va commencer avec le système de visa aussi »* (Ghaith, 17 ans. Syrie)

La route par la Mauritanie est connue pour être un chemin particulièrement difficile, il faut traverser le désert et ce voyage se produit dans des conditions souvent très hostiles. Les difficultés sur le territoire mauritanien ont été si dures que Ghaith affirme que « *plus d'une fois* » il a voulu rentrer en Syrie. Par contre, il est de nouveau tombé sur un nouvel obstacle issu de la politique migratoire :

*« Étant en Mauritanie j'ai pensé à rentrer dans ma famille (au Liban), c'était trop dur. Cependant, au Liban ils avaient tamponné mon passeport de manière que je m'avais engagé à ne pas rentrer pendant 5 ans (...) Ils m'ont dit : « si tu quittes le Liban, tu ne pourras plus rentrer, d'ici à 5 ans » »* (Ghaith, 17 ans. Syrie)

La deuxième possibilité « offertes » aux Syriens voulant voyager en Europe à travers le Maghreb a été de recourir à traverser les frontières de manière irrégulière. Ainsi les diverses politiques des visas ont fait la promotion du travail des mafias. Selon le dernier rapport conjoint d'Europol et Interpol, « *Migrant smuggling networks* » (Europol et Interpol : 2016), publié en Mai 2016 plus de 90 % des migrants qui arrivent dans l'Union européenne le font à travers des membres de ces réseaux mafieux (Europol et Interpol : 2016)<sup>36</sup>. Marwan, un syrien de 36 ans, dont le rêve était d'arriver en Europe, avec sa femme et leurs sept enfants qui sont aujourd'hui bloqués dans le camp de Kilis, en Turquie, illustre assez bien l'indispensable recours des passeurs pour aller en Europe :

*« Je suis arrivé en Algérie par avion, en 2015 (...) Le visa je l'ai eu de manière illégale (...) Il a un endroit à Bayazid, à Istanbul où il y a beaucoup d'Algériens et grâce à eux j'ai rencontré quelqu'un. Je lui ai payé presque 1 000 dollars au total presque 1 200 euros. Le billet d'avion inclus dans le prix »* (Marwan, 36 ans, région d'Alep).

---

<sup>36</sup> « More than 90% of migrants coming to the EU are facilitated mostly by members of a criminal network. These numbers are expected to increase in the future in response to control measures taken by countries along the migratory routes » (Europol et Interpol, 2016: 4)

Dans le cas de la population subsaharienne, dont la route est l'une des plus longues -, avec celle des Syriens-, les difficultés pour se déplacer sur le territoire sans avoir de visa se présentent lorsqu'ils arrivent au Maghreb, notamment en Algérie<sup>37</sup>. Avant d'arriver dans cette région, la plupart des migrants d'Afrique de l'Ouest passent par le Mali, où ils sont exemptés d'avoir ce document. Ceci est, en effet, une réalité dont les migrants sont bien conscients :

*« Chez nous, en tant que Guinéen, c'est très facile, avec l'union Africaine. Parce que tu as une identité guinéenne ou malienne et on se prend comme des frères. Il y a des frontières où on te demande juste un carnet de vaccination, une carte d'identité... ça te permet de passer. C'est comme l'Union européenne ici, là-bas c'est l'Union Africaine (...) Le côté algérien, marocain...Là-bas c'est plus dur »* (Ibrahim, 24 ans. Conakry)

Avec les politiques migratoires, **la proximité territoriale** est un autre élément structurel tenu en compte par les migrants lorsqu'ils décident d'emprunter leur route. Ainsi, on observe qu'une partie des Syriens qui sont finalement arrivés à Melilla, étaient d'abord partis vers un des pays voisins : la Turquie, la Jordanie ou le Liban. Ceux-ci sont justement les pays où le nombre de réfugiés syriens est le plus grand à l'heure actuelle.

*« En 2014, peut-être le 3<sup>ème</sup> ou le 4<sup>ème</sup> mois de l'année, je suis sorti d'Alep pour aller en Turquie (...) Je suis parti en voiture et puis j'ai passé la frontière à pied, avec mes enfants, ma femme, mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs. Ma ville est très proche de la frontière turque, c'est comme Melilla et Beni Ensar »* (Marwan, 36 ans, région d'Alep)

*« (...) L'armée d'Al Assad les a attaqués avec le Hezbollah<sup>38</sup> -à sa famille- (...) Alors, moi, je suis parti en Jordanie. Il n'y a pas d'autre chemin si tu veux partir. C'est un pays voisin. Tu prends le bus et tu passes par la Jordanie, après l'Egypte...En voyageant comme ça, d'un pays à l'autre »* (Adnan, 43 ans. Syrie)

D'autres Syriens ont d'abord fait des migrations internes, et le conflit se poursuivant, ils ont finalement décidé de partir ailleurs. Par exemple, Halil et sa famille:

*«On habitait à Damas mais lorsque la guerre a commencé, nous sommes partis à Idleb, la ville d'où nous sommes originaires (...) Quand ma mère est décédée, j'ai décidé de partir au Maroc »* (Halil, 18 ans. Damas)

En ce qui concerne la population d'Afrique de l'Ouest et le critère de proximité, il y a deux éléments qui jouent un rôle important et font orienter les routes de ces migrants vers les pays frontaliers. Premièrement, l'objectif pour ces migrants qui est, depuis le début, d'arriver en Europe ; et, deuxièmement, le fait qu'ils n'ont pas un visa, fait qu'ils sont contraints de faire le chemin par la voie terrestre. Le premier pays qu'ils traversent est souvent le Mali.

Pour la population marocaine, la proximité est un facteur évident, Melilla étant le territoire européen le plus proche. Cette réalité se manifeste aussi dans le cas des Algériens, pour lesquels le Maroc peut être un pays de transit s'ils veulent arriver en Europe. Cependant, ce qui varie, ce sont les manières

<sup>37</sup> Sauf pour les Maliens, pour lesquels l'Algérie ne demande pas de visa.

<sup>38</sup> Il fait un jeu de mots et utilise exprès le mot Hizb-Alshaytan, qui signifie Satan, pour parler du parti libanais Hizballah,

d'arriver au Maroc selon la zone d'origine de cette population. Ainsi, bien que la plupart des Algériens rencontrés sur le terrain traversent la frontière avec le Maroc par la voie terrestre et montent jusqu'à Melilla, il y en a aussi d'autres qui font un premier voyage en avion vers les grandes villes marocaines. Ainsi, Karim, qui est originaire d'une ville algérienne frontalière avec la Lybie et la Tunisie, a décidé de prendre un vol pour Casablanca afin d'arriver au Maroc. Lors de notre entretien, il prend un bout de bois, et il dessine sur la terre une carte pour m'expliquer le choix de son départ :

*« Ici c'est Oran, celle-ci est Maghnia, ici Mostaganem, ici il y a Sitlisan, ici Melilla et ici Oujda. Alors, Mostaganem, Oran, Kilinsan, Maghnia... sont des villes très proches au Maroc et ces gens connaissent Melilla ou Ceuta. Mais moi, ma ville est à plus de 1 000 kilomètres d'Oran ou Mostaganem (il indique sur la carte dessinée). Tu sais, l'Algérie est le pays le plus grand de toute l'Afrique. Beaucoup de mes amis sont venus par la frontière. Pour eux (les gens de l'Ouest de l'Algérie) c'est plus facile de venir. Ils ont des contacts, de la famille, des amis...c'est plus facile pour eux de traverser la frontière et ça ne coûte pas trop » (Karim, 25 ans. Willaya d'Illizi)*

Cet extrait révèle la présence du critère de proximité dans le choix des migrants, mais il est aussi intéressant car il avance déjà deux éléments, issus d'un niveau micro, qui puissent générer des modifications sur les routes ou sur la manière dont celles-ci se mettent en place : la mobilisation des liens sociaux et des ressources économiques.

#### **4.2.1.2 Facteurs micro : une question de liens faibles et de ressources**

D'après mes entretiens, la **mobilisation des liens faibles et forts** qui facilitent l'émigration sans attendre quelque chose en retour ou sans but lucratif, peut être une ressource importante lorsqu'il s'agit de migrer. Plusieurs Syriens ont indiqué avoir profité de leurs différents contacts pour migrer, il en est aussi souvent de même pour les personnes d'autres nationalités pour se déplacer plus facilement. Ces liens sont indispensables, comme le manifeste un de mes enquêtés : *« Quand tu vas dans un nouveau pays pour la première fois, tu as besoin de quelqu'un que tu connais sur place ».*

L'utilisation de ces liens peut répondre à un objectif différent selon le cas : trouver un travail, faire des études, traverser un pays pour aller dans un autre. Au contraire de ce que constatent d'autres études sur la mobilisation des liens dans un contexte migratoire (Sierra-Paycha, à paraître), la plupart des enquêtés ont choisi des personnes avec qui ils entretenaient déjà une relation forte et proche. Dans très peu de cas, ils se sont fait aider par des personnes avec lesquelles ils avaient peu de contacts. Seulement un de mes enquêtés, Anas, qui est parti de Syrie en 2009, a mobilisé des liens plutôt faibles afin d'obtenir son objectif : avoir un travail.

*« J'ai eu mon travail en Algérie à travers un ami syrien qui habitait et travaillait là-bas depuis 2004. Il n'était pas de ma famille, il était juste un ami de mes amis. Je l'avais connu une fois en Syrie, juste deux ou trois ans avant que je parte en Algérie. Il avait mon numéro de portable car je lui avais dit que je voulais partir ailleurs. Un jour il m'appelé et il m'a dit: cette fois il y a une opportunité pour avoir un boulot, est-ce que cela t'intéresse? J'ai dit « oui ». Moi, j'étais intéressé à quitter la Syrie, le lieu importait peu » (Anas, 37 ans. Homs. Administrateur comptable)*

Pour le reste des migrants que j'ai pu rencontrer et qui ont mobilisé leurs liens, il s'agissait des personnes proches, au sein de leur famille ou de leur entourage amical, c'est-à-dire, des liens forts:

*« Mon père habitait au Maroc, dans une ville proche de Casablanca, Aljededa (...) Il était parti avant la guerre, en 2006. (...) À Aljededa, il ne travaillait pas pour une entreprise, il travaillait dans le forage de puits. Il était le propriétaire d'une machine de forage et il travaillait en freelance. Alors il était entre ici et là-bas, six ou sept mois ici et puis trois ou quatre mois en Syrie. Lorsque je suis parti de Damas, en 2012, il était ici, et je suis venu à Aljededa pour étudier » (Halil, 18 ans. Damas).*

Après trois ans à Aljededa, Halil a décidé de partir, et pour cela, il a mobilisé certains de ces contacts amicaux :

*« Lorsque j'ai quitté Aljededa, j'ai contacté un ami syrien qui était au Maroc depuis 2000. (...) Avant lui, il y avait déjà son père qui était venu. On s'était connu en Syrie, car on était des voisins à Idleb. Il vivait à côté de nous là-bas (il explique avec les mains) » (Halil, 18 ans. Damas)*

Après avoir recontacté son ami, Halil a quitté Aljededa pour aller le voir à Fès : *« Il a une maison à Fès et une autre à louer à Taza. Alors je suis parti à Fès et je suis resté avec lui un mois. Après je suis parti à Taza (...) 23 jours j'y suis resté »*. C'est à Taza qu'Halil a contacté pour la première fois une connaissance de son ami de Fès, et tous les deux, ensemble, sont partis vers Melilla. Ainsi, on voit qu'une même personne peut mobiliser différents types des liens et de manière différente au cours de sa route : pour faire des études, mais aussi pour arriver à un lieu de passage.

L'utilisation des liens forts s'est également manifestée dans le discours des migrants d'autres nationalités. Par exemple Yasmine, une femme qui voyage avec sa fille Asma depuis l'Algérie explique comment, avant de traverser la frontière avec le Maroc, elles ont contacté une amie qui habitait près de la ville frontalière de Maghnia (Algérie) où elles sont restées pendant 20 jours, pour ensuite continuer leur route. Aussi Diallo, jeune Guinéen, qui a quitté la ville de Conakry pour aller en Europe. À Bamako (Mali), il a décidé de contacter un ami pour être hébergé et obtenir des informations afin de poursuivre sa route :

*« À Bamako je suis resté chez mon ami. C'est lui qui m'a expliqué les coordonnées, les calvaires de la route. Il m'a dit beaucoup de réalités sur lesquelles je n'avais pas pris conscience (...) Il connaissait la route car il avait déjà vécu l'expérience et il est retourné après » (Diallo, 22 ans. Conakry. Journaliste)*

La mobilisation de liens forts avec l'objectif de s'installer dans un lieu pendant une durée plus ou moins longue, s'observe aussi. C'est le cas d'une des familles syriennes. Avant la guerre, en 2001, Mohammed, le mari, était parti en Algérie, pour travailler au sein d'une compagnie pétrolière syrienne installée au Maghreb. *« Avant la guerre, dit-il, je travaillais genre six ou sept mois en Algérie, et après je rentrais en Syrie deux mois, en congé. Parfois un peu plus, cela dépendait du travail que j'avais (...) La chose la plus importante est que nous pouvions vivre, on payait nos factures, le loyer, la nourriture...on vivait »*. Mohammed a travaillé pour cette entreprise pendant 14 ans, et en 2011 il a appelé sa famille pour les faire venir :

*« Lorsque la guerre a commencé, dit sa femme, mon mari m'a dit : « Prends les enfants et venez ici ». Cela a été au début de la révolution, environ six mois depuis le début. Alors, nous avons pris*

*un avion de Syrian airlines pour venir en Algérie. La famille entière : moi mes deux fils, mes deux filles...tous » (Rasha, 42 ans. Homs)*

Ainsi, Rasha et le reste de la famille sont arrivés en Algérie en 2011, où ils sont restés pendant quatre ans, jusqu'en 2015 où ils ont décidé de repartir. Un autre cas similaire est celui d'Adnan, un Syrien qui vivait entre la Syrie et le Maroc, où il travaillait dans le forage de puits. Suite au début de la guerre, il a décidé néanmoins de contacter un de ses frères qui vivait en Jordanie : « *Je suis parti chez lui. Mais pas pour longtemps, je suis seulement passé* ». Ensuite, il a continué sa route vers la Lybie où il a contacté de nouveau de la famille et des amis :

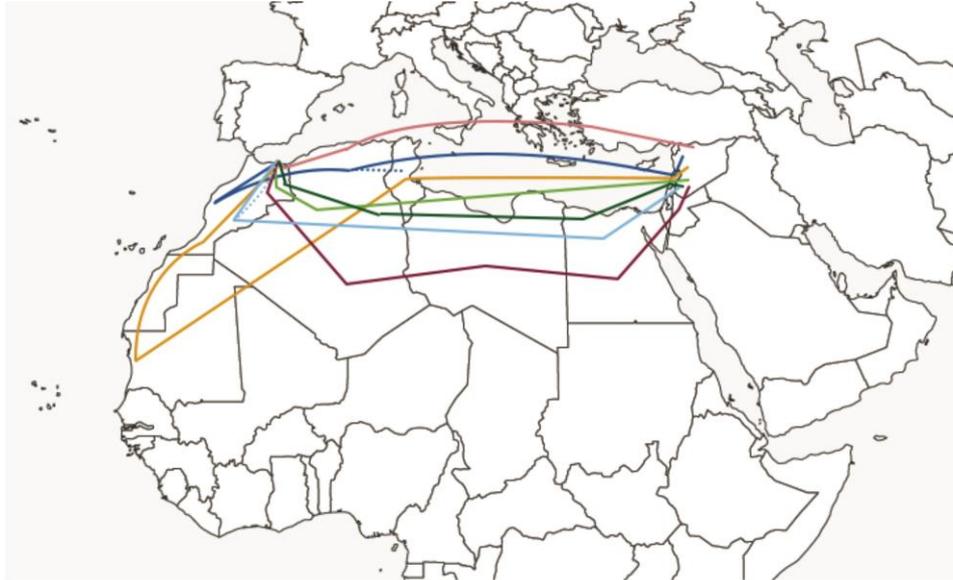
*« J'ai travaillé là-bas (en Lybie) pour un temps. Mes cousins vivaient là-bas. Tu sais, il y a aussi beaucoup de Syriens là-bas, qui travaillent pour le forage de puits. Avec mes cousins et les gens que je connaissais de Syrie, nous habitons tous dans un grand appart » (Adnan, 43 ans. Syrie)*

Ensuite, Adnan a continué sa route jusqu'au Maroc pour rencontrer sa femme, une marocaine appelée Jadida, leurs sept enfants et la famille de sa femme.

#### ***4.2.1.3 Les routes : miroirs d'un modèle « supra » et « pré » établi***

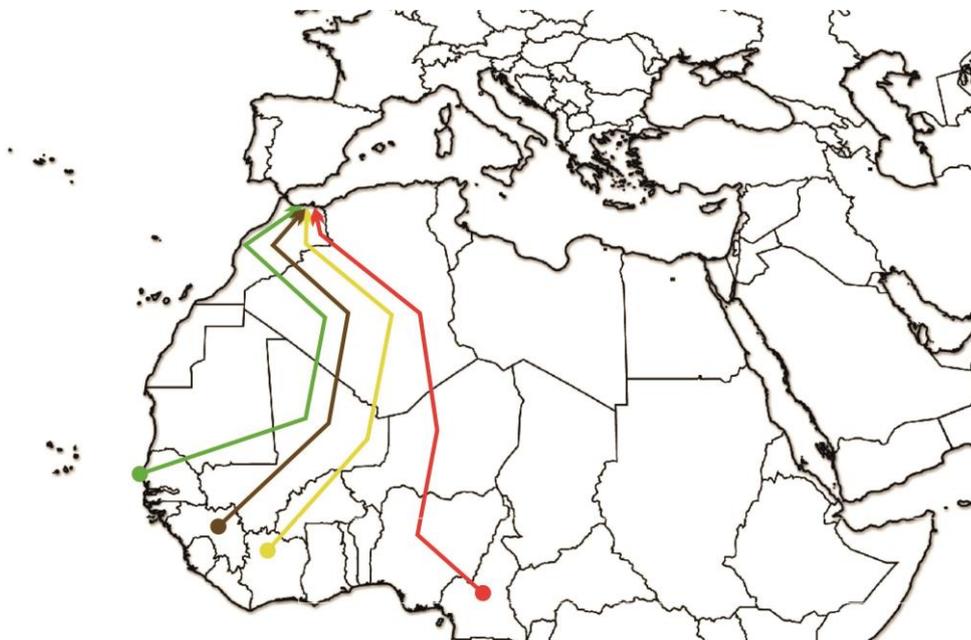
Ces entretiens montrent que les contacts familiaux et amicaux facilitent les déplacements des migrants, ainsi que leur installation dans un autre pays. Autrement dit, l'utilisation des liens forts dans ce contexte d'émigration permet ou facilite l'acte d'émigrer. Pourtant, on constate également que malgré la présence de ces éléments issus d'un niveau micro, le poids des facteurs macro est toujours plus important d'une manière générale dans le parcours migratoire. Il détermine une reproduction constante de modèles au niveau des routes. Ainsi, si on analyse les routes empruntées par les migrants, quelle que soit leur origine ou la mobilisation des liens, on observe des dynamiques communes et bien définies. En conséquence, leurs routes sont, avant tout, marquées et conditionnées par des modèles issus d'un niveau macro :

### 0-6 Routes de quelques Syriens enquêtés



- Syrie - Liban - Algérie - Tunisie - Algérie - Maroc - Melilla
  - Syrie - Liban - Tunisie - Maritanie - Maroc - Melilla
  - Syrie - Liban - Égypte - Algérie - Maroc - Melilla
  - Syrie - Algérie - Maroc - Melilla
  - Syrie - Turquie - Algérie - Maroc - Melilla
  - Syrie - Égypte - Maroc - Melilla - Maroc - Melilla
  - Syrie - Jordanie - Égypte - Libye - Algérie - Maroc - Melilla
- 0-1Elaboration personnelle

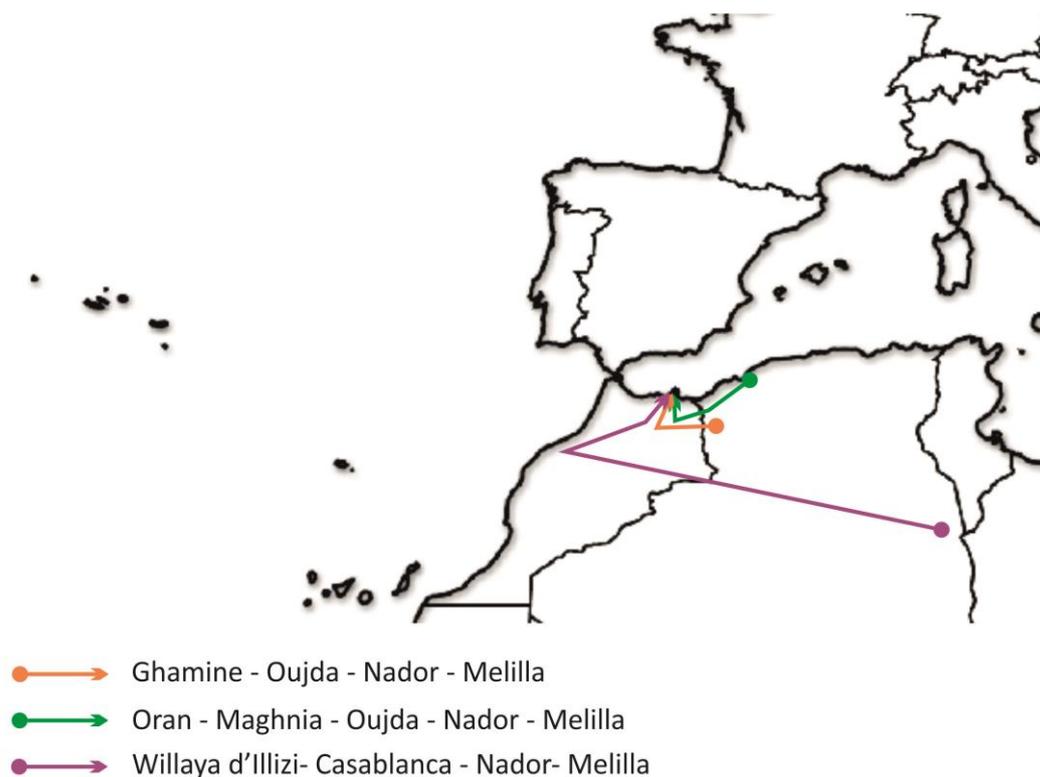
### 0-7 Routes de quelques enquêtés Subsahariens



- Douala - Nigeria - Niger - Algérie - Maroc - Melilla
- Conakry - Mali (Bamako, Tombouctou, Gao, Kidal) - Algérie (Tamanrasset, Ghardaïa, Magnhia) - Nador - Melilla
- Côte d'Ivoire - Mali - Algérie - Maroc - Melilla
- Dakar - Mali - Algérie - Maroc - Melilla

0-2Elaboration personnelle

## 0-8 Routes de quelques enquêtés Algériens



### 0-3 Elaboration personnelle

## 4.2.2 Temporalités

Outre le choix des lieux de transit ou de destination, la temporalité des routes est l'une des variables particulièrement affectée par l'action des facteurs macro et micro. Bien que les routes les plus longues géographiquement soient, de manière générale, celles qui prennent le plus de temps, il y a d'autres facteurs qui peuvent modifier leur « distance temporelle ».

Parmi les enquêtés, il y a des migrants qui, depuis leur départ, avaient l'Europe comme objectif. C'est le cas de la majorité des Algériens, Marocains et Subsahariens. Par contre, pour d'autres, l'Europe est apparue comme une possible destination une fois sur la route. C'est le paradigme suivi par une grande partie des Syriens qui, au début, ont envisagé le Machrek ou le Maghreb comme « terre d'exil » et d'installation à moyen ou long terme. Cependant, après quelques années dans les pays de ces différentes régions, ils ont décidé de reprendre la route, cette fois vers l'Europe. Voici quelques exemples qui illustrent ce changement d'avis :

*« Avant le Liban était un joli pays, il y a avait du travail et tout, mais la situation a commencé à être un peu tendu » (Ghaith, 17 ans. Un mois et demi au Liban)*

*« La situation et la vie est difficile en Turquie, car il y a eu une pression sur le gouvernement turc à cause de quatre millions de réfugiés syriens qui sont entrés dans le pays. Cette pression sur le*

*gouvernement Turc, a mis le pays dans un besoin d'aide. (...) Il n'y a pas d'avenir là-bas. On ne peut pas inscrire nos enfants dans les écoles, il n'y a pas d'éducation... Ce qui m'intéresse c'est mes enfants (...), donc j'ai décidé de sortir et de venir en Europe» (Marwan, 36 ans. Région d'Alep)*

*« J'étais parti en Algérie car c'était un bon pays, la situation était bonne là-bas, et je pensais qu'ils avaient une « French mentality » (...) car les Français ont été là-bas entre 1922 et 1943 (...) Les Français ne sont pas si fanatiques que les Arabes. En général, l'Europe, vous n'êtes pas fanatiques, vous êtes libres... Après, une fois en Algérie, j'ai découvert que ce n'était pas comme ça. C'est difficile (en Algérie) car je n'ai pas de droits, je n'ai pas la carte de séjour, alors je ne pouvais plus avoir de contrat de travail... » (Anas, 37 ans. Homs. 7 ans en Algérie)*

*« Le Maroc c'est la même chose que l'Algérie. Ils ne respectent pas les droit humains dans le Monde arabe. Il y a une pression psychologique, il n'y a pas de liberté, il y a rien. Ils te traitent comme si tu n'étais rien, comme un animal. (...) Par exemple, pour nous il est interdit de travailler dans le secteur public, même si l'on a étudié dans leurs universités, ils ne reconnaissent pas nos diplômes en tant que Syriens. Avant la guerre ce n'était pas comme ça. Nous avons plein de bénéfices : on pouvait entrer et sortir du pays sans problème. Après tout a changé, ils ne nous permettent plus de travailler, il nous est interdit de bouger... C'est devenu très difficile de vivre. (...) Dans les pays européens on peut trouver la liberté et stabilité » (Rasha et Maya, 42 et 19 ans. Homs. 4 ans en Algérie)*

*« J'ai commencé à détester tout là-bas, le lieu, les gens... des Marocains mais aussi des Syriens, des gens de ma famille » (Halil, 18 ans. Damas. 3 ans à Aljadeda)*

*« Je suis arrivé au Maroc pour rester là-bas, mais je n'ai pas aimé la situation. J'ai travaillé au Maroc, mais je n'ai pas aimé le travail là-bas, car je n'avais pas les papiers, je n'avais pas de droits (...) Alors, j'ai décidé de partir en Europe.» (Adnan, 43 ans. 8 mois au Maroc)*

De même, dans leurs discours, l'image très positive de l'Europe coïncide avec celle qu'évoque la population subsaharienne et marocaine. Il est aussi intéressant de remarquer comment cette image idyllique s'est construite, dans leur cas, en opposition à une autre : celle du « *Monde arabe* ». Envers ce dernier, ils manifestent souvent un sentiment de refoulement :

*« Dans le Monde arabe tout est mauvais. Ils sont où les droit humains ? Les droits des enfants ? Par contre, l'autre terre, l'Europe, c'est meilleur dans tous les sens : la vie est bonne, tu peux élever un enfant, les femmes ont de droits... » (Adnan, 43 ans. 8 mois au Maroc)*

Ainsi, le fait que ces migrants aient envisagé d'autres lieux d'installation, en dehors de l'Europe, conduit à ce que leur route entre la Syrie et ce continent soit plus long que dans le cas des Syriens dont l'objectif était, depuis leur départ, d'arriver en Europe traversant Melilla. L'un des cas qui l'illustrent est celui de Marwan, qui après avoir traversé la frontière entre la Syrie et la Turquie a décidé d'aller directement en Europe traversant le Maghreb, une route qui lui a pris trois mois.

Toutefois, quel que soit le lieu d'installation envisagé, il y a un jalon habituel que l'ensemble des enquêtés ont évoqué et qui a une influence directe sur les conditions et la temporalité de leur route. Il s'agit du franchissement des frontières et de toutes les difficultés que cela implique. Toutes les personnes enquêtées évoquent l'idée que ces étapes ont été les plus difficiles et risquées. Pour cela, la

continuation de leur chemin a été interrompue ou ralentie. Voici quelques-unes des réponses que les personnes interrogées à Melilla ont données lorsque je leur ai demandé quel était le moment le plus compliqué :

« Le plus compliqué ont été les frontières, à cause des gangsters, la foule... » (Adnan, 43 ans. Syrie)

« *Les frontières. La frontière entre l'Algérie et le Maroc est très dure* » (Marwan, 36 ans. Région d'Alep)

« *Tu dois passer à pied, pendant la nuit, il fait froid...* » (Amina, 20 ans. Ghamine -Algérie-)

« *Traverser les frontières...C'est très difficile...(...) Après ça dépend de la frontière, toutes les frontières n'ont pas les mêmes contrôles* » (Ibrahim, 24 ans. Conakry)

« *Pour passer de l'Algérie au Maroc c'est encore l'enfer... Je veux pas en parler* » (Alpha, 28 ans. Conakry)

La première question qui demeure est : pourquoi ces tronçons de la route, les frontières, deviennent si durs ? D'abord, comme il a été évoqué dans les parties précédentes de mes résultats, il faut rappeler que le projet migratoire de ces personnes est conditionné, avant tout, par des éléments macro-structurels. Ceux-ci ont une présence plus grande sur le moment du départ et sur le franchissement des frontières. Bien que ces facteurs n'empêchent pas finalement l'acte de migrer, ils ont, par contre, une influence directe sur la manière dont celui-ci se met en place, ils construisent des dynamiques migratoires. Suite à cette situation, ces personnes exercent une résistance qui leur permet d'emprunter ou de poursuivre leur route. Pour cela, ils s'appuient souvent sur des contacts sociaux : soit forts, soit faibles (**niveau micro**), qui leur facilitent leur déplacement sur le territoire. Cependant, les frontières sont des moments de la route où le migrant tout seul, avec ou sans liens, ne réussissent pas normalement à avancer. Pour ce faire, ils sont alors contraints de trouver d'autres voies. C'est sur ce point qu'une étude au **niveau méso** est particulièrement intéressante. Le rôle des « mafias en réseau » devient ici un élément indispensable pour comprendre comment les routes migratoires se mettent en place.

#### **4.2.4 Traverser les frontières : territoire propice aux mafias**

A part les Marocains, la plupart des migrants quittant leur pays pour venir en Europe à travers Melilla sont contraints de traverser « illégalement », au moins, l'une de ces deux frontières : Mali-Algérie et/ou Algérie-Maroc.

La première de ces frontières, celle entre le Mali et l'Algérie, se présente normalement sur le chemin des personnes en provenance de l'Afrique de l'Ouest. Elle est connue pour être spécialement risquée et dangereuse, ce qui fait que certains migrants enquêtés ont décidé de faire un détour par Agadez, fait déjà constaté en 2003 par Ali Bensâad (Bensâad, 2003), au Niger, pour arriver en Algérie. Quoiqu'il en soit, les migrants doivent utiliser les services des mafias afin d'être aidés pour traverser les

frontières ou, comme c'est le cas de la frontière Mali-Algérie, payer les Touaregs<sup>39</sup> qui la contrôlent. Ces groupes qui sont présents sur cette frontière, travaillent en réseau. Au sein de cette chaîne, il y a une multitude de personnes et d'acteurs qui peuvent agir sur des espaces de dimension assez importante. Celle-ci est, d'ailleurs, une caractéristique très typique des mafias qui travaillent avec les migrants<sup>40</sup>. De cette manière ces services se mettent souvent en place déjà dans les pays de départ, où débute la route des migrants :

*« Je suis partie à la gare, à la gare routière. C'est comme ça que tout le monde fait. Toi, tu dis : « je veux aller en Algérie », et tu vas trouver quelqu'un qui vas t'indiquer. Moi je connaissais personne....Rien, rien, rien...J'ai dit : « Je sais pas comment faire.. » et ils m'ont expliqué. Alors j'ai coupé mon billet et hamdollilah » (Aboubacar, 26 ans. Conakry)*

Une fois sur le chemin, le pouvoir de ces groupes mafieux se manifeste de nouveau, mais cette fois de manière plus violente. Le fait que ces routes traversent des zones de conflit ou des territoires spécialement hostiles, comme le désert, explique que l'action de ces réseaux soit, cette fois, plus agressive et dangereuse qu'au départ. De plus, comme le montrent d'autres études sur cette question, dans ces segments du parcours, les réseaux de traite ont recours à ces réseaux de trafic illicites de migrants (Robin : 2014, 107).

Malgré le fait que l'ensemble des migrants étaient conscients de ce risque, la plupart des enquêtés assurent qu'ils n'imaginaient pas que la route pourrait atteindre ces hauts niveaux de dangerosité qu'ils ont vécu après. Par la claire et minutieuse description qu'ils font des zones frontalières qu'ils ont dû traverser, j'inclus là-dessous le témoignage de trois de mes enquêtés qui sont passés par les mains des mafias :

*« Je sais pas quel type de rivalité existe là, les Maliens n'aiment pas les Guinéens, et les Guinéens n'aiment pas les Maliens. Dans leur territoire ils nous ont fait beaucoup souffrir, beaucoup. Tu es dans le bus, ils te font sortir, ils sont dans leur pick-up et ils commencent à tirer - il imite le son des armes - (...). Je ne sais pas qui ils étaient, si Boko Haram où qui, mais ils étaient là-bas, avec leur kalach<sup>41</sup>. Ils sont des enfants, même des petits, des petits... 14 ans, 15 ans... Ils t'arrêtent et te disent : tous les Guinéens, à côté ; tous les Maliens, de l'autre côté... Et eux aussi, c'est les Maliens qui détestent... Parfois ils détestent même plus les Maliens que les Guinéens, je te jure. Et s'ils savent que tu as menti, ils peuvent te faire du mal... » (Aboubacar, 26 ans. Conakry)*

*« Vraiment, cette frontière est un calvaire. C'est très compliqué...Au cours de la route, on a trouvé beaucoup de difficultés. Au côté Gao-Kidal (au Mali) ils vivent dans un état de tensions de guerre, car c'est un lieu occupé. Il n'y a même pas de militaires. C'est les rebelles qui occupent le désert (...). Le chauffeur et la plantille (membres de son équipe)... Lorsque tu sors du Gao, à un kilomètre, ils vont s'arrêter et ils vont te demander, d'abord, ce que tu as en main : que ce soit l'argent, que ce soit des objets. C'est la manière de te dire : « Là on va traverser une zone de tension », c'est-à-dire, là, où on va traverser, ce sont les rebelles qui occupent le terrain, alors*

<sup>39</sup> « Les Touaregs sont très largement minoritaires et ils tendent à valoriser leur connaissance des itinéraires plutôt comme convoyeurs de flux dont le gonflement constitue, pour eux, une ressource supplémentaire (...) Ce sont eux qui maîtrisent le mieux ce terrain, frontalier de l'Algérie, qui cumule, en plus, le handicap de l'instabilité (...) Les « lignes » pour l'Algérie sont le monopole exclusif des Touaregs » (Bensâad, 2003 : 3,6 et 7)

<sup>40</sup> « Facilitators are organised in loosely connected networks, stretched along the migratory routes. More than 250 hotspots for migrant smuggling are identified in and outside the EU » (Europol et Interpol, 2016: 4)

<sup>41</sup> Abréviation du mot Kalachnikov, un fusil d'assaut conçu par le soviétique Mikhaïl Kalachnikov (1919-2013) en 1947.

*« moins de bruit », et quand ils vous demandent de l'argent, ils vont regarder tout ce que vous avez, comme les billets dans vos mains... Mais il faut pas réagir, sinon c'est pire (...) Ce sont les Touareg. On en a rencontré beaucoup, car là-bas, le désert est occupé par eux. Si vous partez 50 kilomètres, tu vas les rencontrer là-bas, avec leurs pick-up, leurs kalachnikovs. Ils vont vous faire descendre tous ceux qui sont dans la voiture, et ils vont venir un à un, et vous demander l'argent. Si tu dis que tu n'as pas l'argent, ils vont te passer à tabac, et si tu réagis, ils vont te tirer sur toi» (Diallo, 22 ans. Conakry)*

*« Ça a été très dur, car là il y a des gens qui font mal aux clandestins, qui se nourrissent des clandestins, il y a des gens, les « coksseurs », nous on dit comme ça. Alors ils viennent et il vont te mettre dans une chambre, et ils vont te dire : tu sors pas de cette chambre tant que tu n'as pas payé. Moi ça m'a arrivé... quatre fois. Ils ont dit : 20 000 francs chacun, ou 10 000 francs chacun. Moi, à ce moment-là, mon argent était fini et c'est un Malien qui a payé pour moi » (Amadou, 24 ans. Côte d'Ivoire)*

De cette manière, le passage des points frontaliers est conditionné par des facteurs qui sont ancrés à une échelle méso, telles les mafias, d'ailleurs très bien organisées, mais aussi, de manière indirecte, par des éléments issus d'un niveau micro, comme par exemple les ressources économiques dont dispose le migrant. Les montants demandés se construisent sur l'arbitraire, un paramètre d'ailleurs analysé dans d'autres études menées sur des zones frontalières qui montrent comment « la décision de laisser passer et les conditions dans lesquelles les exondant sont autorisés à passer, ne dépendent pas de la loi mais de l'arbitraire du groupe ou de l'individu représentant pourtant cette loi » (Boyer, 2011 : 267). Le migrant veut passer à tout prix, au sens propre et figuré du terme.

*« Depuis le moment où tu sors de ton pays, tu es obligé à payer dans chaque arrêt. Dans tous les lieux : Maghnia, Tamanrasset, Oran...Ils te disent : 1 000 francs...bon, 1 500 euros... » (Mustapha, 30 ans. Douala)*

*« Il y a des problèmes, mais c'est juste l'argent qui parle là-bas. On te demande 10 000, 15 000 francs et si tu as ça... (il siffle), hamdolillah, tu passes. Mais si tu n'a pas ça, ils te tabassent et après...» (Aboubacar, 26 ans. Conakry)*

*« Le chauffeur c'est le même réseau. Il nous a laissé là-bas et il est parti avec la voiture. Il nous a fait descendre pour nous faire comprendre que c'était jusqu'ici qu'il pouvait nous amener. Et nous, on connaissait même pas l'endroit, c'est comme si on vous dit par exemple ici à Melilla, et tu sais pas qu'il y a quatre grillages à traverser, le côté marocain, et après l'espagnol. Alors, ils nous ont dit : restez dans la cours jusqu'au matin, qu'il y aura une voiture qui va venir vous chercher. Et c'est dans cette cours où tu restes si tu n'as pas l'argent. Une fois que tu payes les deux millions, ce sont eux qui vont t'amener à Tamanrasset (Algérie) » (Diallo, 22 ans. Conakry)*

Si le principal système de paiement se fait en argent liquide<sup>42</sup>, les ressources économiques dont les migrants disposent ne sont pas toujours suffisantes pour les passeurs. Dans ces cas le paiement auprès des mafias se fait d'autres manières, par exemple, réaliser des travaux forcés :

- Alba : *Et si tu n'as pas l'argent ?*
- Mustapha : *Imagine...*

<sup>42</sup> D'après un rapport d'Europol de 2015, 52% des fois le paiement se réalise en espèces (Europol et Interpol, 2016 : 8)

- Alba : *Faire des travaux ?*  
- Mustapha : *Des travaux forcés, bien sûr...*  
(Mustapha, 30 ans. Douala)

- Ibrahim : *Si je n'ai pas le droit de passer je devrais avoir quand même le droit de retourner, non ? Mais là en pleine Algérie, quand tu passes le Mali, on te bloque, on t'arrête et on te dit : si tu n'as pas l'argent pour passer, tu vas jamais passer. Tu vas payer ici...*

- Alba : *Donc à la fin tu as dû payer ?*

- Ibrahim : *Non, travaux forcés...*

- Alba : *Travaux forcés ?*

- Ibrahim : *Oui... Moi, on m'obligeait à me lever le matin de bonne heure... Ils te réveillent : « toi « pam pam pam » (il imite le son des coups), ils te disent même pas « ding dong » (il imite la sonnette de la porte), réveille-toi », non ; ils font comme ça (il donne des coups sur sa jambe pour imiter le son) « Réveille-toi, va envoyer ça, prend ça, va couper ça... »*

(Ibrahim, 24 ans. Conakry)

- Diallo : *On a été attrapés par des rebelles. Ça c'est à l'entrée de l'Algérie, ça c'était à Borse, une toute petite ville, une enclave, qui se trouve à 25 kilomètres de Timiaurit. Ils nous ont dit : « Si vous n'avez pas l'argent on va vous tuer ».*

- Alba : *Et là...Comment tu as fait ?*

- Diallo : *Si tu n'as pas deux millions ils vont te mettre dans une cours fermée. C'est là dans la cours que tu vas rester tant que tu ne payes pas ton argent, ils ne vont pas te libérer et ils vont t'envoyer à des travaux très durs, pour pouvoir manger. On faisait des travaux durs. Par exemple à Talandá, si vous entrez dans la cours là il y a une fosse qui a été faite par nous-mêmes, nous les clandestins qui sont passés à Kalandá. C'est une cours où il n'y a même pas de réseau, ils utilisent un appareil satellitaire pour communiquer. (...) On est resté là-bas au moins deux mois. Et c'est là que j'ai appelé ma famille et ils l'ont dit à ma mère : « si vous ne payez pas les deux millions on va assassiner votre fils ». Elle avait peur. Elle a décidé de demander aux gens, car elle avait pas les moyens (...) Les rebelles ils ont un numéro, un compte Orange, et ils l'ont dit de le transférer sur le compte là ...(...) Ma mère a finalement transféré l'argent, deux millions de francs guinéens<sup>43</sup> et c'est ça que j'ai payé (...)Et ensuite ils m'ont libéré.*

(Diallo, 22 ans. Conakry)

D'après les témoignages de mes enquêtés, ces travaux forcés sont spécifiquement adressés aux jeunes hommes qui veulent traverser cette zone et qui n'ont pas la quantité d'argent demandé par la mafia. Dans le cas des femmes, le passage de ces zones frontalières est marquée par la violence physique, ainsi que sexuelle, une situation qui, selon certaines autorités, risque d'augmenter dans les prochaines années<sup>44</sup>. Même si le pourcentage de femmes subsahariennes qui empruntent cette route continue à être très faible comparé au nombre d'hommes, dans les dernières années ces flux se semblent s'être davantage féminisés. Selon un rapport de CEAR (2014) il s'agit de femmes jeunes, certaines mineures, qui survivent dans la plupart des cas en exerçant la prostitution (CEAR, 2014 : 8). D'autres ont été

<sup>43</sup> 197,30 € (calcul fait le 1<sup>er</sup> septembre 2016)

<sup>44</sup> « Migrants who travel to the EU are potentially vulnerable to be targeted for labour or sexual exploitation as they need to repay their debt to smugglers. It is expected that these types of exploitation will increase in the coming years» (Europol et Interpol, 2016 : 4)

recrutées, à travers le « confiage », dans différents pays d'Afrique de l'Ouest et du Centre, en vue d'être exploitées sexuellement en Europe (Robin, 2014 : 106).

Ce contexte et la durée limitée de mon terrain expliquent les difficultés auxquelles j'ai été confrontée pour pouvoir établir une relation de confiance avec ces femmes subsahariennes et connaître leur route à travers leur propre voix. Les informations que j'ai pu obtenir à cet égard, se basent sur les témoignages de quelques hommes subsahariens qui ont voulu m'en parler ouvertement.

- Alba : *Et si tu n'as pas l'argent, comment tu passes ?*

- Mustapha : *Imagine...*

- Alba : *Faire des travaux...*

- Mustapha : *Des travaux forcés, bien sûr...*

- Alba : *Les femmes aussi ?*

- Mustapha : *Non, les filles c'est le sexe. Pour qu'ils les laissent passer et les amènent jusqu'à la prochaine ville, elles doivent rester avec eux au moins 6 mois. C'est pour cela que leur route prend plus de temps à arriver.*

*(Mustapha, 30 ans. Douala)*

Cette temporalité que Mustapha évoque est aussi mentionnée dans d'autres recherches sur les femmes migrantes. Une étude réalisée par *Women's link Worldwide* affirme que le trajet des femmes subsahariennes depuis le pays d'origine jusqu'au Maroc peut durer entre deux et trois ans, et dans certains cas, la durée de la route de ces femmes a été de l'ordre de huit ans (*Women's Link Worldwide, 2009 :13*)

Ainsi, on constate que les frontières comme celles entre le Mali et l'Algérie, se caractérisent par la violence et le danger auxquels les migrants sont confrontés. Le contrôle des mafias sur cette zone a des conséquences directes sur ces mobilités, et particulièrement en ce qui concerne leur temporalité. Comme l'évoque Ibrahim, en parlant de la route et sa durée « *c'est une question que tu ne connais pas, ce qu'on appelle tombola, le hasard. Tu restes ici une semaine, deux semaines...* »

Une fois cette frontière traversée, les migrants subsahariens doivent faire face à un autre obstacle : la frontière entre l'Algérie et le Maroc. Bien qu'elle ne soit pas, d'après les témoignages des migrants, aussi dangereuse, les difficultés et risques qu'elle présente sont aussi importants. De nouveau, l'étude du niveau méso s'entrecroise avec celle d'un niveau micro, les mafias et les ressources économiques des migrants étant des variables auxquelles la continuation de la route est soumise. De plus, l'intérêt de cette frontière marocaine-algérienne tient du fait qu'elle n'est pas uniquement empruntées par les Subsahariens, la quasi-totalité des migrants qui arrivent à Melilla, à l'exception des Marocains, sont contraints de la traverser.

À la différence de la frontière entre le Mali et l'Algérie, où les rebelles Touaregs contrôlent le territoire, les mafias qui travaillent à la frontière entre l'Algérie et le Maroc n'ont pas le contrôle du territoire, ils facilitent seulement le passage à pied des migrants pour faire du business. Ces réseaux s'organisent par nationalités et, de ce fait, il est très rare de trouver des migrants d'origines différentes qui ont traversé ensemble cette zone frontalière. Dans tous les cas, quelle que soit la nationalité du migrant, ce service se paie, principalement, avec de l'argent. Les prix et le danger varient selon le cas :

*« Oui, forcément j'ai payé. Pour traverser illégalement une frontière c'est la mafia. Ils ont même un gouvernement qu'ils ont fondé : il a le roi, il y a le président, le premier ministre, le ministre de la défense (il rigole). Je te jure... (...) Bon alors, à Maghnia il y a un grand campement de blacks. Quand tu arrives, on te demande d'abord de payer 50 euros. Et ensuite, il y a un guide qui va te faire passer. Mais ce n'est pas facile, c'est la nuit, il faut courir, il y a des chiens, des gardes (...) Le guide, il était camerounais » (Aboubacar, 26 ans. Conakry)*

*« Nous sommes venus d'Algérie au Maroc avec des contrebandiers. Ils ont coupé la clôture de la frontière, et puis ils nous ont dit de traverser et de trouver une voiture qui nous attendait. Nous avons payé beaucoup d'argent aux passeurs pour traverser la frontière : 3 000 euros pour nous tous. S'accorder avec eux n'est pas facile, ils essayent tout le temps de tirer profit des gens qui veulent venir ici. (...) Nous avons peur de la police marocaine, ils nous ont pris deux fois et nous ont forcés à retourner en Algérie. Nous avons essayé trois fois jusqu'à réussir à traverser, nous avons souffert beaucoup à cause d'eux » (Rasha, 42 ans. Homs)*

Ce processus de négociation du prix du passage que Rasha évoque a aussi été mentionné par d'autres migrants, qui assurent qu'il est conditionné par des facteurs comme la nationalité du migrant :

*« J'ai dû payer 300 dollars. J'ai eu de la chance. Comme j'avais habité en Algérie, je connais l'accent algérien, alors j'ai pu négocier le prix. Pour cela, j'ai juste payé 300 dollars » (Anas, 37 ans. Homs)*

*« J'ai parlé avec une amie qui m'a dit qu'elle avait un voisin qui pourrait m'aider. Alors, il m'a demandé combien d'argent j'avais. Moi, j'ai dit 3 000 euros. Je lui ai donné l'argent et il a tout géré. Après, ici (à Melilla), j'ai connu des gens qui ont payé beaucoup moins » (Yasmine, 40 ans. Oran)*

Un autre élément remarquable est la manière dont ces personnes se mettent en contact avec les mafias. Pour ceux qui viennent d'Afrique de l'Ouest et qui, de ce fait, ont dû traverser la frontière Algérie-Maroc, le contact avec la mafia a souvent été établie avant. Les passeurs qu'ils avaient rencontrés au Mali leurs ont facilité le contact avec d'autres personnes issues du même réseau et qui les attendaient à la frontière avec le Maroc. Dans d'autres cas, ces migrants ont eu le contact de nouveaux passeurs à travers d'autres migrants, aussi subsahariens, qu'ils ont rencontré en Algérie.

Une autre modalité pour contacter les mafias, et particulièrement utilisée par les migrants syriens, souligne que les nouvelles technologies et réseaux sociaux deviennent des outils très pratiques pour ces groupes maffieux, qui cherchent à montrer leurs services et contacter les migrants :

- Alba : *Comment tu es entré au Maroc ?*

- Marwan : *Je suis venu illégalement. À la ville de Maghnia, j'ai rencontré un trafiquant. Je lui ai payé 250 dollars et il m'a fait rentrer au Maroc.*

- Alba : *Et comment tu l'avais contacté?*

- Marwan : *Ils ont tous des pages sur Facebook. (...) Ils n'ont pas des noms spécifiques, tu sais... Un s'appelle Fouad, un autre s'appelle Al Hajj, un autre s'appelle "le Fantôme". Voilà, ceux sont leurs noms...*

- Alba : *Et comment on fait pour les chercher ?*

- Marwan : *J'ai trouvé des publications comme quoi tu peux écrire sur Facebook "partir illégalement de l'Algérie" et tu trouveras... Ils changeaient très souvent leurs pages (...) De toute manière, une fois qu'une personne arrive à Maghnia, elle peut demander n'importe qui : "Où je peux trouver un trafiquant?", tout le monde va l'aider à trouver des contacts....*

(Marwan, 36 ans. Région d'Alep)

L'utilisation des nouvelles technologies est un système de plus en plus présent dans le processus migratoire, aussi bien pour localiser les mafias (Kunth : 2014) que pour les migrants. Ainsi, le projet de départ « ne se construit plus uniquement » sur la base des récits des migrants de retour au pays, mais « tout autant à partir de recherches opérées via Google et/ou Facebook » (Diminescu, 2014 : 1).

Des études comme par exemple celle réalisée auprès d'émigrés brésiliens au Portugal et aux Pays-Bas, Sónia Pereira et Masja Van Meeteren (Pereira et Van Meeteren : 2013) constatent que les réseaux sociaux dont ils disposent impliquent à l'heure actuelle « une gamme d'acteurs très variée », et ces chercheuses affirment que les personnes qui fournissent des informations sur le web peuvent jouer « un rôle crucial » au niveau migratoire. Selon les personnes enquêtées, leurs « fournisseurs d'information » sont aussi très divers, il existe un grand éventail de profils où se trouvent ceux qui offrent de l'information gratuitement et ceux qui l'offrent à des fins lucratives.

Beaucoup de migrants qui arrivent en Algérie ont épuisé leur ressource, à cause notamment de la longueur de leur route et des obstacles rencontrés. Ainsi avant de traverser la frontière, certains n'ont d'autre choix que de s'arrêter, faire une pause et trouver un travail qui leur permettra ensuite de payer les passeurs. C'est le cas de Diallo. Une fois arrivé en Algérie, il a contacté par téléphone des passeurs qui lui ont dit qu'ils « avaient un réseau pour faire traverser les gens à Oujda (Maroc) ». Ils lui ont demandé de venir les rencontrer à la gare de Maghnia et c'est là-bas qu'ils lui ont demandé 15 000 Dinars : « Quand tu les payes, ils pourront t'aider à traverser la frontière ». Vu qu'il n'avait pas assez d'argent, Diallo a décidé de travailler pour épargner ce montant. Au total il a travaillé un mois à Tamanrasset ; quatre mois à Ghardia, avec un contrat de main d'œuvre ; et un mois à Maghnia où il a travaillé dans les plantations :

*« En Algérie j'y ai été 6 mois et j'ai fait des travaux de main-œuvre, car là-bas c'est un pays chantier, tu sais... On partait la journée, on travaillait de 6 heures à 15 heures et ils nous payaient 1 300 dinars (...) En Algérie je me sentais très bien, parce que déjà je gagnais mon petit pain, j'appelais la famille en Guinée et je faisais un peu d'économie pour venir au Maroc » (Diallo, 22 ans. Conakry)*

Un cas similaire est celui de Marwan, un Syrien qui a dû travailler tout au long de son chemin pour pouvoir faire face aux coûts de la route :

*« On a beaucoup souffert. J'ai passé autour de 3 à 4 mois pour arriver à la ville de Melilla, parce que je n'avais pas d'argent. Il fallait que je trouve un travail dans chaque ville, ce afin de toucher de l'argent pour mes dépenses et les frais de la route » (Marwan, 36 ans. Région d'Alep)*

Ainsi, la durée du parcours dépend inévitablement des arrêts que les migrants doivent faire, soit pour traverser les frontières, soit pour avoir un travail qui leur permet d'avoir des épargnes pour, ensuite, franchir l'une de ces frontières.

Pour conclure cette partie, on constate également que la route des migrants entre leur pays d'origine et le Maroc, se trouve structurée par un ensemble de facteurs très hétérogène. D'un côté, on assiste à une forte présence des facteurs issus d'un niveau macro. Certains d'entre eux, sont nés d'éléments arbitraires (comme la distance territoriale entre le pays d'origine et celui de destination) et d'autres éléments sont liés à l'externalisation des contrôles aux frontières de l'UE et des contrôles des délimitations territoriales. C'est le cas des politiques migratoires de visas.

Toutefois, face à ces processus que ces facteurs macro exercent sur les migrants, ces derniers tentent de résister à leur manière. Ainsi, il mobilise toutes leurs ressources (à un niveau micro) afin d'atteindre leur objectif. Ces ressources sont d'ordre économique, mais elles comprennent aussi les réseaux sociaux, où les liens faibles jouent particulièrement un rôle indispensable dans la facilitation de la migration. Cependant, ces ressources ont des limites et peuvent « se fragiliser » sur certains tronçons de la route, notamment au niveau des frontières.

C'est à ce point que le niveau méso acquiert un rôle principal, qui se manifeste à travers les mafias. Celles-ci profitent des obstacles, parfois créés par elles-mêmes, pour offrir leurs services aux migrants. Dans ces situations, les migrants perdent bien souvent leur autonomie, en étant sous l'emprise de ces groupes mafieux.

La dernière frontière, celle entre le Maroc et Melilla, ne symbolise pas seulement l'arrivée en Espagne, mais aussi l'entrée en Europe. Néanmoins elle demeure complexe car vivre à Melilla peut être une étape assez longue avant de poursuivre sa route en Europe. Je consacrerai ainsi la partie suivante (point 4.3) à décrire et analyser la vie quotidienne des migrants à Melilla.

## **4.3 Entrer en Europe**

### **4.3.1 L'Europe des portes fermées : difficultés pour entrer**

*« Après, à Melilla, il y a un autre problème encore.*

*Pour arriver à Melilla, quand tu quittes le Maroc, il y a un autre barrage... »*

(Ibrahim, 24 ans. Conakry)

Ce barrage, qu'Ibrahim évoque, est une barrière physique, la « valla », dont l'objectif est d'empêcher toute intrusion de migrants en situation « irrégulière » en provenance du Maroc vers Melilla. Mais, il existe aussi à un niveau plus abstrait qui concerne toutes les catégories des migrants qui arrivent à cette frontière : « mineur isolé non accompagné », « demandeur d'asile », etc.

Un des premiers constats que j'ai pu observer sur mon terrain est le non-respect des conventions et lois migratoires signées par l'Espagne et l'Europe, situation que nous retrouvons également dans le

contexte migratoire marocain<sup>45</sup>. En ce qui concerne les Syriens, ce décalage, d'ailleurs évoqué et reconnu par l'ensemble des acteurs que j'ai pu rencontrer, a sa raison d'être principalement sur deux éléments. Le premier se base sur le fait « inattendu » de l'arrivée de cette nouvelle population migrante dont le nombre surpassait celui auquel la ville de Melilla était habituée.

Le deuxième élément se base sur l'impossibilité de faire face à cette situation, dû à la méconnaissance du protocole Dublin. Ainsi la situation n'a pas été gérée correctement. « *Les premiers Syriens qui sont passé par Melilla...on ne les a pas mis sur Eurodac. On était un peu...ça nous est tombé dessus par surprise* » a reconnu l'un des responsables du Departamento de Extranjería (Office de la police d'immigration de Melilla), lors de notre entretien.

Quant aux pratiques des acteurs qui travaillent sur le terrain, il y a l'existence d'un accord informel entre les forces de sécurité espagnoles et marocaines selon lequel chaque jour entre 30 et 50 Syriens sont autorisés à entrer à Melilla, un accord reconnu par des responsables de la police d'immigration espagnole. En conséquence, une partie importante de migrants syriens se retrouvent bloqués au Maroc sans pouvoir exercer leur droit à demander l'asile en Espagne. De plus, cette situation est devenue un terrain propice à la mise en place de systèmes alternatifs de passages, dont les mafias tirent, encore une fois, profit.

*« Nous partions à la porte (de la frontière espagnole) à trois heures du matin. Nous y passions toute la nuit. Parfois on dormait même là-bas. Pendant quelques jours on a essayé d'entrer pendant toute la journée. Pas seulement moi...Il y a aussi eu d'autres Syriens qui ont aussi souffert (...) La situation a été difficile. Beaucoup de gens se sont fait voler par la mafia »* (Adnan, 43 ans. Syrie)

Les demandeurs d'asile marocains qui recherchent une protection auprès du gouvernement espagnol, sont également confrontés à ces pratiques. Pour rappel, un des accords passés entre l'Espagne et le Maroc, autorise uniquement la population marocaine en provenance de la région de Nador d'accéder à Melilla sans visa. Ainsi, une personne marocaine qui vient d'une autre région du Maroc et veut entrer voire demander l'asile en Espagne devra – s'il n'a pas de visa, franchir « irrégulièrement » la frontière. Comment justifier auprès des autorités policières de leur propre pays qu'ils veulent quitter celui-ci à cause des persécutions qu'ils ont subies sur leur territoire ? Bien que les autorités espagnoles disent ne pas empêcher l'arrivée de ces potentiels demandeurs d'asile, le gouvernement espagnol ne facilite pas l'accès au droit à bénéficier d'une protection.

Une autre difficulté pour les migrants en situation « irrégulière » est liée au fait que les forces de sécurité marocaines veillent à ce que ces populations ne s'approchent pas de Melilla. Ils interdisent également la sortie du territoire marocain vers Ceuta et Melilla. Cette situation, issue des accords relatifs aux « contrôles de l'immigration » entre l'Espagne et le Maroc, se confronte au respect des lois de l'Union européenne qui autorise les demandeurs d'asile à déposer une demande sur son territoire.

---

<sup>45</sup> « En général on peut dire qu'en matière de droits des migrants au Maroc, la pratique semble souvent assez loin de la théorie (comme c'est d'ailleurs le cas dans autres pays du monde). Cette pratique montre une certaine concentration sur les Marocains résidant légalement à l'étranger et sur leurs droits et par une certaine négligence et oubli des droits des immigrés vivant au Maroc et des Marocains qui se trouvent en situation irrégulière à l'étranger » (Elmadmad, 2010 : 4)

D'autre part, dans ce contexte, la couleur de la peau devient un symbole de tri dont la police marocaine profite pour identifier ces personnes noires et les refuser. En conséquence, la seule manière que la population noire a pour atteindre cette frontière et la ville de Melilla se borne au passage en cachette, en utilisant d'autres stratégies que l'arrivée à pied.

Ainsi, entre « ce qui devrait se passer » et « ce qui se passe » permet de comprendre la réalité de cette zone frontalière, les conséquences que ces accords ou pratiques policières font peser sur les personnes migrantes du côté marocain. Cette situation modifie, ainsi, leur projet migratoire et freine la continuation de leur route :

*« J'ai beaucoup souffert à Beni Ensar. (...) J'y suis resté quatre mois, mais je l'ai eu l'impression d'y avoir vécu quatre ans » (Adnan, 43 ans. Syrie)*

Dans les deux parties qui suivent, je vais décrire, tout d'abord, comment ce blocage est vécu par les migrants, et puis détailler la manière dont les migrants développent des stratégies pour faire face à ces obstacles.

#### **4.3.2 Quoi faire face au blocage ?**

La concentration de populations migrantes dans les villes marocaines proches de Melilla est très visible. Dans le centre-ville de Nador ou à proximité, de nombreux migrants y séjournent. Pourtant, la manière de vivre cette période diffère beaucoup d'une personne à une autre, les **ressources économiques** étant un élément clé.

Les migrants qui disposent de ressources suffisantes, vivent dans les hôtels. Néanmoins ce mode d'hébergement peu évolué car avec le temps, une personne ou une famille peut ne plus avoir suffisamment les moyens financiers pour y rester. Ainsi, ils peuvent être contraints de changer de « lieu de vie ».

*« (Au début) Je suis venu à l'hôtel. C'était l'hôtel Marrakech. Tu sais, à l'hôtel tu as beaucoup de dépenses... Je suis resté 4 jours et après j'ai vu que j'étais en train de dépenser beaucoup d'argent. Pour cela, j'ai loué un garage. J'y suis resté un mois avec mes enfants. Après j'ai loué une chambre dans la mansarde d'un bâtiment. Là-bas je suis resté pendant 2 mois. Le propriétaire de cette chambre était le même que celui du garage » (Adnan, 43 ans. Syrie)*

*« J'ai vécu à Nador juste un jour, à l'hôtel Habibi. Le lendemain j'ai traversé la frontière de Melilla. Cela a été compliqué. Oui, un peu... Mais pour moi cela a été vite, j'ai eu de la chance » (Anas, 37 ans. Homs)*

Les hôtels sont principalement fréquentés par des migrants marocains et algériens dont la route est plus courte et, de ce fait, soumise à moins de dépenses. De plus, cette population réussit à accéder plus facilement à la ville de Melilla avant que d'autres nationalités, lié en partie aux similitudes physiologiques avec la population *nadorine*..

En l'absence de moyens financiers suffisants, la majorité de la population subsaharienne ne vit pas dans des hôtels. Lors de mes entretiens, les migrants d'Afrique de l'Ouest ont évoqué l'idée que « *le fait qu'un noir se trouve dans les rues de Nador, signifie qu'il veut aller en Europe, c'est-à-dire, il cherche à entrer à Melilla* ». De ce fait, cette population est particulièrement persécutée par la police marocaine, notamment les hommes. D'autre part, l'existence de mafias dont le réseau s'étend depuis les pays d'origine jusqu'à Melilla fait que ces migrants, une fois au Maroc, sont « directement guidés » par des zones très déterminées comme les campements à l'écart de la ville.

*« Quand je suis arrivé à Nador (...) je suis venu à un hôtel qui s'appelle l'hôtel Ryad, tu sais, où il y a un rond-point. À l'ouest il y a un petit hôtel, c'est là. Ils te demandent chaque jour entre 100 et 150 dirhams, et c'est là-bas que je suis resté un peu. Mais j'ai vu que tout mon argent allait finir, pour ça je suis allé au Gourougou (...). Il y avait un Malien (à l'hôtel) et c'est lui qui m'a parlé du Gourougou » (Aboubacar, 26 ans. Conakry)*

Gourougou et Bolingo sont les noms des principaux campements où les migrants subsahariens vivent en attendant d'atteindre l'Europe. Dans celui de Gourougou, vivent uniquement des hommes, jeunes pour la plupart, leur répartition dans le camp s'effectue en fonction du pays d'origine ou selon la langue (francophones ou anglophones). Ces campements sont exclusivement occupés par des hommes car les moyens utilisés pour arriver en Europe est de sauter par-dessus le grillage, une voie « conçue que pour les hommes ». Dans d'autres campements, comme par exemple à Bolingo, les hommes cohabitent avec des femmes et aussi des enfants, souvent en famille. Il s'agit de personnes qui n'ont pas encore essayé d'entrer en Europe ou qui sont revenus au campement après une tentative échouée.

La vie dans ces campements est parfaitement organisée, et elle s'ajuste à un système hiérarchique. Il y a un chef qui dirige le campement et assure son fonctionnement. Cette personne décide des migrants qui seront sur les listes de départ et assure le rôle d'intermédiaire avec les passeurs. D'après Monsieur S., le chef d'un des campements que j'ai pu visiter à Bolingo, sa responsabilité consiste aussi à visiter les autres campements de la zone et être au courant de ce qui se passe. Monsieur S. est également en charge de ce qu'on appelle « le cadre général ». Il s'agit d'un impôt d'un dirham<sup>46</sup>, que chaque migrant du campement doit payer régulièrement. La récolte de cet impôt est destinée à payer le passage des enfants orphelins ou isolés qui se trouvent dans le campement.

Pendant la journée, les femmes profitent pour descendre dans les villages voisins du campement et demander l'aumône - « *taper salam* » - aux portes des familles marocaines. Sophie, une des femmes qui, depuis un an, se trouve dans le campement me raconte : « *Les Marocains et les Marocaines sont très gentils, ce sont eux qui m'ont donné cette robe... Et l'autre jour, un monsieur m'a donné de la nourriture* ». Les hommes vivant dans le campement n'ont pas le même avis sur les Marocains. Pendant la journée ils restent dans le campement, vont chercher de l'eau, mais ce n'est que le soir qu'ils descendent aux villages à « *taper salam* » ou aller chercher de la nourriture à la fermeture des marchés. « *Nous on n'y va jamais la journée, si l'on descend il y a le risque que la police marocaine ou les gens nous frappent* » dit un jeune du campement.

---

<sup>46</sup> 1 Dirham marocain (MAD) est l'équivalent à 0,09 euros (€)

De même, la vie au sein de ces campements est aussi marquée par de la violence telle celle que les forces de sécurité marocaines exercent envers les migrants, sous les ordres d'un gouvernement qui tente de contrôler l'immigration dite « illégale » en effectuant de temps à autres des « rafles » (Elmadmad, 2010 : 12). Selon les témoignages de plusieurs personnes du campement, la police marocaine y vient une fois par semaine, « *le matin, très tôt* ». Lorsque cela arrive, les enfants et les femmes restent assis par terre. Ces deux groupes sont protégés par la loi marocaine d'immigration (article 26 de la loi 02.03) qui stipule que les « femmes étrangères enceintes et les mineurs étrangers ne peuvent pas être expulsés » (Elmadmad, 2010 : 3,4). Les hommes, par contre, se mettent à courir vers le haut de la montagne et crient « búmbula », expression utilisée pour prévenir les autres migrants de l'arrivée de la police. Celle-ci les poursuit et ceux qui sont arrêtés sont emmenés dans des villes du Sud du Maroc voire dans le désert comme cela s'est déroulé en 2005 (Migreurop : 2006). Et avant de partir, la police brûle les habitats de fortune avec les vêtements et objets qui se trouvent à l'intérieur.

De même, la vision que les migrants ont de « *la vie en campo* » ou « *la vie en forêt* » est toujours très négative. Pour beaucoup d'entre eux leur vie au sein de ces campement s'identifie à de la déception, un sentiment qui se résume dans la phrase qu'une des femmes a prononcée : « *Le voyage... je savais qu'il allait être dur, mais j'aurai jamais imaginé que je devrais vivre en forêt* ». Le campement est aussi évoqué par d'autres migrants comme Ibrahim qui nous dit vivre dans un « *endroit du moyen âge, sauvage* ». Un autre migrant, Amadou le définit comme un ghetto :

*« C'est un ghetto, un coin, un moment où tu es en difficulté. Gourougou c'est un ghetto, même ici (à Melilla), c'est un moment de rencontre des gens qui n'ont pas de moyens, qui ont des idées, des beaux airs, mais qui n'ont pas des moyens. C'est un entraînement de combat de vie. Ce n'est pas un bon endroit, où tu vis ta vie... mais tu vas accepter, tu es fier de toi, tu ne baisses pas les bras, tu es content malgré que tu n'as pas les moyens....C'est un endroit de souffrance ensemble. Partout dans le monde il y a des ghettos, en Amérique, au Maroc... Un moment de rencontre de souffrance. Et après, quand tu as réussi, en passant le compte, tu dis : voilà mon ghetto. C'est un moment où il n'y a rien »* (Amadou, 24 ans. Côte d'Ivoire).

Le temps passé dans la forêt avant de réussir à entrer à Melilla varie aussi selon le cas :

*« Moi j'ai eu de la chance, car il y a d'autres qui y sont restés pendant un an, deux ans, voire trois... Moi j'ai fait juste trois semaines »* (Ibrahim, 24 ans. Conakry).

La durée de cette attente est soumise à « la chance d'entrer » à Melilla. Parfois, l'impasse dans laquelle se trouve les migrants les pousse à quitter le campement en allant ailleurs pour soit essayer une autre route d'entrée en Europe, soit rentrer au pays voire partir quelques temps dans une ville marocaine pour travailler et épargner un peu d'argent. Le cas d'Amadou, un jeune musicien ivoirien, illustre très bien ces difficultés et les moyens de résistance mis en place pour rejoindre le territoire européen:

*« J'ai fait 3 mois (au campement). Ils m'ont attrapé là-bas, ils m'ont trop frappé. Wow... ! Alors, j'étais un peu découragé, j'avais perdu l'espoir et j'ai décidé de rentrer au Mali. Je suis allé à Fès, à la gare. Mais là-bas j'ai rencontré des enfants qui luttait pour entrer en Europe et j'ai pensé : « Ils sont en train de lutter, pourquoi pas toi ! ». Alors je suis monté à Tanger, pour ensuite aller à Ceuta. Encore une fois, je n'ai pas eu de la chance, ils nous ont attrapés au niveau de l'eau.*

*Quand ils nous ont attrapé ils nous sont refoulés à Agadir. Après, je suis revenu et je suis parti à Casago, et ils nous ont encore défilé à Safi. Quand j'étais à Safi, je suis encore parti à Agadir, après Fès. À Fès j'ai acheté un petit zodiac. Je voulais partir au bord de la mer, pour nager et rentrer encore par Melilla. Mais quatre clochards marocains sont venus et ont coupé mon zodiac avec un couteau. Alors là je me suis dit : avant de rentrer encore une fois à Fès, je vais partir au Gourougou. J'ai monté à Gourougou et je suis resté ici deux mois. Ça n'a pas encore marché... Finalement je suis parti à Fès. Là j'ai acheté un siphon, comme le siphon blanc de la télévision. Voilà, j'ai ramassé ça beaucoup, et j'ai acheté un scotch pour emballer ça. Je voulais utiliser ça à Beni Ensar pour nager et entrer à Melilla. Et il y a eu un militaire, qui m'a dit : « Ah, ça va là, l'artiste ? ». Au même temps je me suis arrêté, et j'ai dit : « Ça va ». Moi je me rappelais pas de lui. J'ai demandé s'il avait quelque problème et il a déjà téléphoné... et on était en train de causer et je vois qu'il y a quatre militaires qui viennent et qui m'attrapent. La police marocaine... Et ils m'ont encore jeté à Safi. Après je suis parti à Agadir, j'ai acheté la place à Zoumaret. Et après, chaque jour, je m'entraînais à la plage, je faisais de la nage tous les jours, tous les jours... Les gens ne savaient pas pourquoi je faisais ça. C'était un dernier combat. J'ai dit : si j'ai la chance de rentrer c'est fini, sinon je rentre au pays » (Amadou, 24 ans. Côte d'Ivoire)*

#### **4.3.3 Résistance au blocage : quelles stratégies pour entrer en Europe ?**

Cette période de blocage est aussi « une période d'attente » pour entrer en Europe, mais comme le montre le cas d'Amadou celle-ci est une « attente active » où le migrant tente par tous les moyens d'accéder au territoire. Dans ce sens, ces modes d'attente peuvent être considérés comme des actes de résistance. Dans certains cas, comme par exemple pour les Syriens, l'attente s'opère de manière collective, puisque beaucoup de ces personnes conçoivent le projet migratoire en groupe, en famille.

Par rapport à ces actes, l'une des dynamiques les plus habituelles que j'ai pu observer sur mon terrain consiste à la mise en place de tentatives de résistance, en premier lieu, de manière autonome. Cette réalité est très conditionnée par des éléments issus du niveau micro, comme par exemple, les ressources économiques. Pourquoi les ressources économiques sont importantes lorsqu'il s'agit d'entrer en Europe ?

Le terrain semble propice à l'émergence de réseaux mafieux offrant leurs services aux migrants. Mais, dans le cas où les migrants ne peuvent pas ou ne veulent pas utiliser ces services, ils essaient de franchir la frontière « gratuitement » c'est-à-dire, de manière autonome.

*« J'ai une famille et beaucoup de dépenses, alors je n'ai pas payé pour entrer. Je ne pouvais pas, en fait. Imagine, nous sommes mes six enfants, ma femme et moi, c'est-à-dire, huit personnes. Alors, cela (passer en payant) coûterait 10 000 euros. Nous, on pouvait pas... Tu sais, on parle de la mafia, ils ne font rien gratuitement » (Adnan, 43 ans. Syrie)*

En ce qui concerne les familles, notamment syriennes, le fait d'être nombreuse et de ne pas pouvoir payer les coûts pour tous les membres, provoque son démantèlement au moment d'entrer en Europe. Aussi, cela fait que certains des membres tentent d'entrer sans payer et d'autres doivent finalement se faire aider par un passeur :

*« Nous avons dû payer aux passeurs. Bassel (son copain) il n'a pas payé, mais son frère, le plus vieux a dû payer 700 euros. Il a essayé d'entrer comme ça pendant deux mois et à la fin la police marocaine le reconnaissait, alors c'est devenu trop compliqué pour lui. Et pour le plus petit, il a 8 ans, ils ont payé 1 200 euros. L'autre frère a payé 1 000 euros. Pourtant, son père, la mère et la petite sœur sont passés seuls. Ils ont serpenté et la police marocaine ne les a pas vus » (Nada, 22 ans. Rabat. Son copain et sa famille sont syriens)*

*« Nous sommes arrivés ensemble à Nador. Là-bas nous sommes restés deux jours. Mais le mari de ma sœur a réussi à entrer avant moi. Je suis resté de l'autre côté une semaine en plus (...). Je pense que la police marocaine a mémorisé mon visage, alors ils ne m'ont pas permis de passer et ils ne changeaient pas l'équipe » (Ghaith, 17 ans.Syrie)*

Pour passer cette frontière, les migrants développent toute une série de stratégies de résistance qu'ils mettent en place en fonction de différentes conditions comme leur nationalité, leur physionomie, leur apparence physique etc. Voici, ci-dessous, quelques exemples de la manière dont ces actes de résistance actifs se réalisent :

- **Se camoufler dans les flux des travailleurs transfrontaliers qui traversent la frontière au quotidien :**

*« J'ai fait couper mes cheveux comme les Marocains, en essayant de leur ressembler. J'ai même utilisé des vêtements comme les leurs, alors j'ai réussi à entrer sans difficultés » (Halil, 18 ans. Damas)*

*« Moi, j'ai mis une djellaba et le voile, comme les marocaines (elle rigole). Mon mari, qui est entré derrière moi non, il est passé « normal » » (Amina, 20 ans. Ghamine –Algérie-)*

- **Profiter du moment de changement d'équipe de la police de surveillance :**

*« Je n'ai pas payé d'argent, et ils (la police) n'ont pas regardé ni demandé non plus mon passeport. Je suis rentré sans difficultés. On a essayé quelques fois jusqu'à avoir du succès. On a attendu le changement d'équipe et alors on est entré » (Halil, 18 ans. Damas. Stratégie utilisée la deuxième fois qui est entré à Melilla)*

- **Accéder avec un passeport marocain, de l'extérieur de Nador :**

*« C'est la manière qui semble à tous les gens dans ma situation. Si tu as un passeport marocain il ressemble à tous les passeports marocains, même à ceux des berbères (gens de Nador) qui passent tous les jours. Alors, nous essayons d'entrer parmi les gens qui entrent tous les jours. Il y a les fonctionnaires espagnols et marocains mais parfois ils ne vérifient pas bien, ils sont fatigués. Alors la première fois que j'ai tenté d'entrer, c'est la police marocaine qui m'a arrêté et qui a pris mon sac où j'avais des rapports des droits de l'homme, des articles de presse et de photos et des vidéos. Je les avais emmené avec moi car je voulais bien argumenter ma demande d'asile. Et ils m'ont posé des questions : « tu vas où avec ces choses-là ? » Alors j'ai dit que j'avais un ami qui travaille dans le même secteur aussi, qui travaille avec nous à une association mais à Melilla. Mais ils n'ont pas accepté mes paroles et mes discours. Le policier a ramené tous mes papiers. Ensuite, il a pris mes empreintes pour que je n'aille plus jamais retourner ici, sinon il va*

*appeler la DST<sup>47</sup> (...) La deuxième fois j'ai tenté par Farhana, j'ai essayé et la police marocaine m'a remis en arrière. Et après j'ai essayé quand les policiers n'étaient pas concentrés à vérifier les passeports. Puis la même chose avec la police espagnole. C'est à ce point que j'ai demandé l'asile à un groupe de fonctionnaires mais ils n'ont pas accepté ma demande. Ils m'ont dit : « Venga, venga, retourne car sinon je vais appeler à la police (marocaine) ». Alors quand il m'a menacé avec la police marocaine j'ai choisi de recommencer une autre fois dès le Maroc. Je suis un demandeur d'asile et cela pourrait me causer un problème et me faire payer le prix chèrement (...) Alors la troisième fois, je n'ai pas demandé l'asile à la frontière. Je suis passé comme si j'étais de Nador et le fonctionnaire ou l'agent de police n'a pas vérifié ou n'as pas bien vu la matricule de mon passeport (...) Ce n'était pas un faux passeport, c'était le mien » (Hamza, 27 ans. Fès)*

- **Utiliser la voie de sortie destinée aux *porteadoras* en tant que « harraga »:**

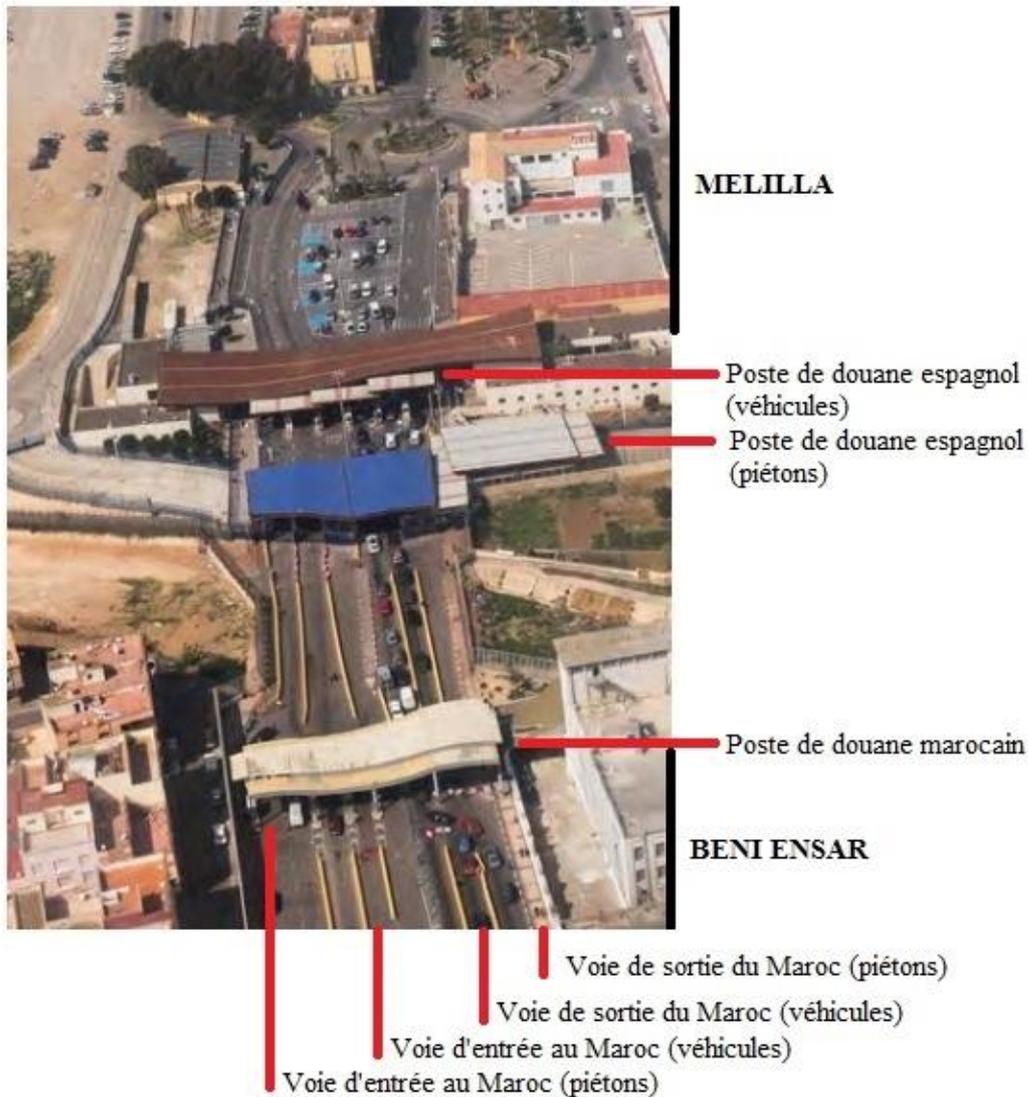
*« Les harraga<sup>48</sup> arrivent à 4 heures le matin. Bien que la frontière soit fermée à ce moment, il y a des gens qui attendent pour entrer (les travailleurs frontaliers). Les harraga entrent avec eux. Cette première douane, la marocaine, tu peux la traverser avec ou sans passeport, car à ce moment il n'y a pas encore de contrôle. Après, à partir de 10 heures il commence à en avoir et c'est plus difficile de passer (...). Moi je suis passé comme ça, je suis harraga » (Jalib, 25 ans. Meknès)*

Ensuite, les *harraga* attendent pendant des heures dans l'espace qui sépare le contrôle marocain du contrôle espagnol. Ils se situent dans la queue par laquelle les *porteadoras* sortent de Melilla avec leurs marchandises sur leurs dos et ils essayent de marcher à contresens. Lorsqu'ils arrivent à la fin de la queue ils attendent que l'équipe de la police espagnole soit changée. « Il y a deux policiers espagnols dans le dernier tronçon, nous on profite quand ils changent d'équipe », explique Jalib.

---

<sup>47</sup> Ancienne nom qui reçoit la DGST (Direction générale de la surveillance du territoire du Maroc), le service de renseignements chargé du contre-espionnage au Maroc. La DGST a été remise en cause dans son fonctionnement et ses méthodes à la suite de plusieurs plaintes émanant de Marocains de France qui ont affirmé avoir été torturés.

<sup>48</sup> «A palavra com que se defi nem os migrantes irregulares no norte da África vem do verbo árabe “queimar” pronunciado à maneira marroquina: hārig (plural harrāga) é o participio ativo que se refere a quem “queima”: os documentos de identidade – como parece que terão feito os primeiros imigrantes irregulares – mas também, metaforicamente, os interditos e as proibições, e, portanto, as fronteiras. O termo tornou-se muito atual em todo o Magrebe por causa da dramatização da questão da migração, efeito das políticas restritivas e dos programas de “prevenção” implementados pela União Europeia » (Vacchiano, 2015: p.144)



0-4Source de la photographie : SJM. Indications : Elaboration personnelle

- **Se cacher dans la foule des Nadorins qui traversent la frontière :**

*« Je n'avais pas d'argent pour dormir à Nador, même pas un centime. Même maintenant, je n'ai rien. Donc j'ai passé deux nuits à dormir dans la rue parce que je suis arrivé le samedi. Samedi et dimanche tout est fermé, j'ai attendu alors lundi pour bouger. Lundi matin j'ai essayé d'entrer, un policier m'arrête, du coup je suis parti pour changer mes vêtements puis essayer de rentrer. Il y avait énormément de monde, les policiers faisaient entrer les marocains, moi j'ai mis un costume marocain et je suis entré. Ils n'ont rien senti. S'ils avaient vu quelque chose, ils m'auraient arrêté. Ils voulaient de l'argent, et je n'en avais pas, du coup je n'ai contacté aucun trafiquant. Je suis entré tout seul » (Marwan, 36 ans. Région d'Alep)*

*« La police ne nous a pas vus. Nous n'avons pas dû payer. Il y avait beaucoup de monde et la police a commencé à dire : « allez, allez ». Alors ma fille et mon fils sont passés en premiers, puis c'est moi qui est passé et finalement mon mari. Nous n'avons pas dû aller dans un hôtel, nous avons réussi à entrer directement » (Rasha, 42 ans. Homs)*

*« J'ai prié Dieu pour me guider. J'ai traversé la frontière le matin. D'abord, j'ai dit à ma femme et mon fils d'entrer en même temps que les enfants (nadorins) qui vont à l'école. Je lui ai dit : « si vous réussissez, je passerai derrière vous. Si vous ne réussissez pas, je n'essayerez pas ». Et juste ce jour-là, à sept heures du matin, ils sont entrés, et cinq minutes après c'est moi qui est entré » (Adnan, 43 ans. Syrie)*

Ces moyens de passage peuvent conduire à une possible séparation des membres de la famille, comme l'illustre le témoignage d'Adnan. En conséquence, beaucoup de familles ont des membres des deux côtés de la frontière.

- **Utiliser la voie destinée à l'entrée de voitures :**

*« Lorsque je suis arrivé il y avait quelqu'un qui m'attendait. Mon frère lui avait payé 200 euros pour me donner une bicyclette. Je suis entré en vélo » (Ghaith, 17 ans. Syrie)*

*« La première fois j'ai essayé en vélo. J'avais acheté un vélo à un petit marocain et puis, je suis venu tiqui, tiqui, tiqui... (il imite le son). Alors, je suis venu au premier barrage marocain, il n'y avait personne ! Mais au deuxième, malheureusement, il y avait un marocain devant moi, on l'a attrapé et on lui a demandé les papiers, il a sorti un passeport et il l'a montré. Et là j'ai voulu continuer mais là ils m'ont attrapé. Quand ils m'ont attrapé ils m'ont demandé les papiers, et bon je faisais comme si j'entendais pas, ils m'ont encore demandé une deuxième fois, une troisième, et après il m'ont regardé dans les yeux et ils m'ont dit : « Allez, viens », et on est partis à l'intérieur de l'office du commissariat. Ils m'ont posé plein de question : d'où tu viens ? etc. Mais moi, j'ai rien dit... Après ils m'ont mis dans une salle d'attente où il n'y avait personne. Alors, à un moment je suis sorti, il y avait un embouteillage, et là, j'ai commencé à courir... J'ai passé le premier barrage, et pour le deuxième il y avait les policiers tous alignés ! Ils m'ont encore attrapé... Ils voulaient que je leur parle encore... mais moi je ne m'arrêtais pas de pleurer... Alors ils m'ont emmené pour le refoulement et ils m'ont laissé comme ça. Bon ils m'ont donné des gâteaux et un peu d'eau. Et là je suis rentré à Nador, et j'ai changé de campo, cette fois pour l'eau » (Aboubacar, 26 ans. Conakry)*

*« Dix fois, dix fois j'ai essayé d'entrer dans le même jour. Mais après la première fois qu'ils te refoulent, ils connaissent déjà ton visage et ils te disent directement : « Va-t'en, va-t'en ». Et moi, j'ai eu de la chance, car j'étais entré légalement au Maroc, mais j'ai des amis qui sont entrés illégalement et ils (la police marocaine) les ont amenés en prison et après en Algérie » (Karim, 25 ans. Algérie)*

Les témoignages d'Aboubacar et de Karim illustrent la situation de personnes qui, après avoir essayé d'entrer de manière autonome et sans succès, recherchent ensuite de nouvelles stratégies qui deviennent souvent payantes (passeurs, mafias). C'est à ce stade que le niveau méso acquiert de nouveau une présence remarquable.

*« J'ai pris un train pour Nador. Pendant dix jours j'ai essayé d'entrer à Melilla. Par contre, je n'ai pas réussi. J'ai dû alors acheter un passeport marocain, le passeport de quelqu'un à qui je ressemblais » (Karim, 25 ans. Algérie)*

Dans le cas des Subsahariens, les manières d'entrer sans avoir recours à un passeur sont particulièrement dangereuses : à la nage ou par le grillage. A la nage ils s'exposent au risque de mourir noyés ou d'être identifiés et refoulés par la police marocaine. Par le grillage, ils risquent de se blesser, et ensuite d'être refoulés par la police espagnole. Même si cette pratique est considérée illégale et qu'elle a été contestée par le Conseil de l'Europe<sup>49</sup>, elle est souvent mis en place :

*Alpha : « Je suis venu en voiture, mais avant j'avais tenté par le grillage. »*

*Alba : « C'est vrai ? »*

*Alpha : « Oui...quatre fois...»*

*Alba : « Et aucune de ces 4 fois tu as réussi à entrer...»*

*Alpha : « Si, mais la Guardia Civil m'a refoulé.»*

*Alba : « Ils t'ont refoulé en étant déjà sur le territoire espagnol ? De l'autre côté du grillage ? »*

*Alpha : « Oui, j'ai sauté le quatrième grillage et j'ai descendu...»*

*Alba : « Tu as touché la terre ? »*

*Alpha : « Oui, oui., Mais après ils nous ont fait sortir encore. »*

*Alba : « Ça t'es arrivé les quatre fois ? »*

*Alpha : « Non, deux fois.»*

*Alba : « Les deux autres tu n'avais pas réussi...»*

*Alpha : « Non...»*

*Alba : « Et la Guardia Civil elle t'as demandé quelque chose ou tout simplement elle t'as refusée ?»*

*Alpha : « Bon, simplement elle nous a dit : « Amigo, tranquilo, tranquilo, amigo... Venga, venga, tranquilo, amigo<sup>50</sup> ». Ils nous ont donné de l'eau à boire et après ils nous ont fait sortir... »*

*Alba : « A pied ? »*

*Alpha : « Oui. Et il y a avait la police marocaine de l'autre côté. »*

*(Alpha, 28 ans. Conakry)*

Bien que certains migrants réussissent à passer d'une de ces façons, la difficulté et la dangerosité sont telles que beaucoup de migrants, effrayés par les récits d'autres migrants, renoncent à passer par leurs propres moyens et font alors appel aux services des mafias :

*« On nous a dit que par le grillage avait un peu de risque, alors moi comme j'avais un peu d'argent que j'avais économisé à Rabat, j'ai décidé de garder ça avec moi. Car on m'a dit que quand tu entres par le grillage, il y a toujours un risque : soit ils vont te blesser, ils vont te faire retourner. Mais quand tu as la chance de rentrer par la voiture, là il n'y a pas de problème. Là, la Guardia civil ou la police ils vont t'aider pour entrer dans le CETI » (Diallo, 25 ans. Conakry).*

De nouveau, ces groupes de mafias se conforment d'un ensemble de personnes qui agissent comme un engrenage. Chacun a un rôle déterminé qui permet le fonctionnement correct de la chaîne entière. À ce niveau, le témoignage d'un de mes enquêtés est très intéressant et illustre le moment où la Guardia Civil a pris la voiture où il était en train de se faire passer et il s'est rendu compte du fonctionnement de la mafia qui l'a passé :

<sup>49</sup> « Le Conseil d'Europe passe un savon à l'Espagne à cause des « refoulements à chaud : « ça doit s'arrêter » » (Eldiario.es, 13 Juin 2016)

<sup>50</sup> « Mon ami, reste tranquille. Allez, tranquille, mon ami ».

*« La Guardia nous a pris. Et là j'ai vu que le monsieur qui nous avait pris au début à la carrière ce n'était pas le même personne qui nous a amené ici, que j'ai vu lorsque je suis rentré. La personne qui est partie pour nous chercher et nous a emmené à sa maison, ce n'était pas la même personne que la police a arrêtée. C'est à la fin que j'ai compris, car lorsqu'ils ont attrapé la voiture, ils ont attrapé le monsieur et ce n'était pas la même personne. L'homme qui nous avait pris, il était gros, il était robuste. Il y a plusieurs personnes qui travaillent à ça » (Diallo, 22 ans. Conakry).*

Dans ce cas, trois personnes aident les migrants à passer en voiture : une première qui va dans les campements pour chercher des migrants et leur exposer les conditions du passage ; une deuxième qui les met dans la voiture ; et une dernière qui conduisait la voiture. Ce *modus operandi* pourrait coïncider, d'ailleurs, avec la structure de base que présente ce type de réseaux de passeurs et qu'Interpol cite dans son rapport : « La structure de base des réseaux comprend des leaders qui coordonnent des activités au long d'un itinéraire donné, des organisateurs qui gèrent des activités au niveau local à travers des contacts personnels et les « opportunistic low level facilitators » (Europol et Interpol, 2016: 4).

De même, souvent, leur terrain de travail dépasse les seules frontières de Melilla. Ainsi, des migrants utilisant les services des mafias à la frontière algérienne, sont parfois orientés par celles-ci vers de nouveaux contacts pour franchir la frontière espagnole, comme le montre cet extrait de mon entretien avec Anas, un Syrien qui avait contacté à un passeur pour entrer au Maroc :

*Anas : « J'ai payé la mafia, puis ils ont donné l'argent directement à la police. »*

*Alba : « Et combien tu as payé ? »*

*Anas : « 300 dollars environ. »*

*Alba : « La même quantité que tu avais payé en Algérie ? »*

*Anas : « Oui, au total ça a fait 600 dollars. En fait, la personne qui m'a aidé à passer en Algérie m'a donné un numéro que je devais appeler une fois à Nador. »*

*Alba : « Alors la mafia en Algérie et celle de Melilla sont connectées ? »*

*Anas : « Oui, oui. »*

La mise en contact avec des passeurs n'est pas une tâche trop difficile. Dans les hôtels, dans les cafés et même dans la rue ou dans les campements où vivent les Subsahariens, ces personnes offrent leurs services. En effet, certains de mes enquêtés ont évoqués l'intérêt de ces passeurs pour trouver des « migrants » et « faire du business ».

*« À Beni Ensar, à la frontière, tu rencontres des gens assis dans les cafés qui te parlent : « Al-Salam Alaykom », et quand tu réponds ils reconnaissent ton accent : « Oh tu es Algérien ? Oh, beau pays l'Algérie ! Enchanté de te connaître... Tu as besoin de quelque chose ? Tu veux entrer à Melilla ? » (Karim, 25 ans. Algérie)*

La manière dont ces réseaux aident à passer les migrants diffère selon l'origine du migrant. Ainsi, des Algériens, Marocains et Syriens, qui ont une physionomie plus proche de celle des *Nadorins*, passent généralement la frontière à pied. Les prix varient selon les cas et les méthodes empruntées.

*« J'étais dans un hôtel, à Nador, où j'étais hébergé. Il y avait quelqu'un qui travaillais là-bas. Alors je lui ai dit : « je suis Algérien, et je veux aller à Melilla ». Il m'a répondu : « Ok, j'ai des amis qui peuvent te donner un passeport, ils peuvent l'acheter pour toi ». Après deux jours il m'a dit : « Envoie-moi ta photo sur WhatsApp » (...) Alors le lendemain on s'est rencontrés dans un café pour avoir les détails (...). Je lui ai donné 200 euros mais il m'a dit : « Non, non, je veux juste parler de l'argent ». Alors je lui ai dit : « D'accord, une fois entré à Melilla, je te donnerai l'argent », et il a dit : « Ok ». Alors à quatre heures du matin il est venu me chercher en voiture. Il m'a pris à l'hôtel, et il m'a amené jusqu'à Barrio Chino. Il a envoyé d'autres mecs avec moi. Il a dit : tu vas passer en premier, tu...pam, pam, pam...(il indique qu'il fallait passer vite). Alors, nous avons passés les Marocains (le contrôle marocain) et nous sommes arrivés à la Guardia Civil. Ils n'ont même pas regardé mon visage : « Pasa, pasa<sup>51</sup> » sans regarder mon passeport. Tu sais pourquoi ? Car ils font juste genre : un, deux, trois, quatre (il compte les personnes qui passent). Ils comptent ; un, passeport ; et après deux, trois, quatre, sans passeport. Alors, ils contrôlent une personne sur quatre » (Karim, 25 ans. Algérie)*

Ainsi des migrants arrivent à passer avec un passeport marocain de Nador, comme s'ils étaient des travailleurs transfrontaliers :

*« Je suis passé comme un travailleur. Un travailleur marocain qui entre à Melilla pour travailler. Et la police n'a pas regardé mon passeport. Ils ont arrêté celui qui était devant moi, et après ils ont compté : deux, trois, quatre. Moi j'étais une de ces trois personnes auxquelles ils n'ont pas demandé de passeport. Oui... moi, après, j'étais genre : « Oh my God, pourquoi j'ai payé pour avoir un passeport si cela a été tellement facile d'entrer ? (Il rigole). Parce qu'au début, tu vois le mur, la Guardia Civil et tu penses « impossible », et après quand tu passes, tu penses : Oh, c'est trop facile. Moi j'ai pensé : rendez-moi mon argent, rendez-moi mon argent (il rigole) Bien sûr, après je leur ai payé, sinon j'aurai trop honte, mais cela a été comme : grm, grm (rires) » (Karim, 25 ans. Algérie).*

Le cas des Subsahariens est différent, puisque pour eux, il est plus compliqué de ne pas être identifiés par la police marocaine. Dans le cas de ces migrants, les mafias sont dirigées par d'autres Subsahariens mais aussi par des Marocains avec lesquels s'établissent des relations de méfiance, ce qui fait que la tractation prend plus de temps :

*« Je n'ai pas payé jusqu'au moment où j'avais un réseau fiable (...) Parfois il y avait des Arabes qui venaient à la forêt pour nous parler un peu de leur business, pour nous expliquer leur programme, mais, tu sais, ce n'est pas facile de donner à quelqu'un ton argent comme ça, sans que tu vois la réalité. On ne faisait pas trop confiance aux Arabes, car parfois ils t'attrapent et ils te frappent et ils vont te retirer ton argent. Beaucoup d'amis ont été victimes de ces personnes... (...) Un jour j'ai pu contacter un Arabe qui s'appelle Rachid, qui m'a parlé de son business. Au début je ne lui faisais pas confiance, mais il m'a parlé de la possibilité de faire une garantie. J'ai eu la chance... Le premier jour qu'il est venu et il m'a dit : attend, je peux t'aider si tu as l'argent. Alors j'ai dit : j'ai pas d'argent, j'ai 500 euros. Alors il m'a dit : pour t'aider il faut que tu payes 1500 euros. Et j'ai dit : moi j'ai pas l'argent parce que je suis resté un an ici (en forêt). Alors à*

---

<sup>51</sup> «Avancez, avancez».

*chaque fois il venait et il me demandait si j'avais l'argent, et je disais : « non, voilà ce que j'ai ». Un jour il est venu et il m'a dit : « ok, donne-moi l'argent. Et j'ai dit : « non, on a un garant, alors si tu as confiance on peut aller projeter l'argent là-bas ». Donc j'ai décidé de garder d'abord mon argent, que j'ai confié à un boutiquier (en tant que garant). Il était aussi arabe, je le connaissais, car nous allions dans sa boutique pour acheter à manger, les condiments. Je lui ai dit : « s'il me fait rentrer en Europe, ils vont venir faire une signature. Si je ne viens pas c'est parce que je suis rentré ». Donc, nous sommes tombés d'accord, lui aussi, pas de problème » (Diallo, 22 ans. Conakry)*

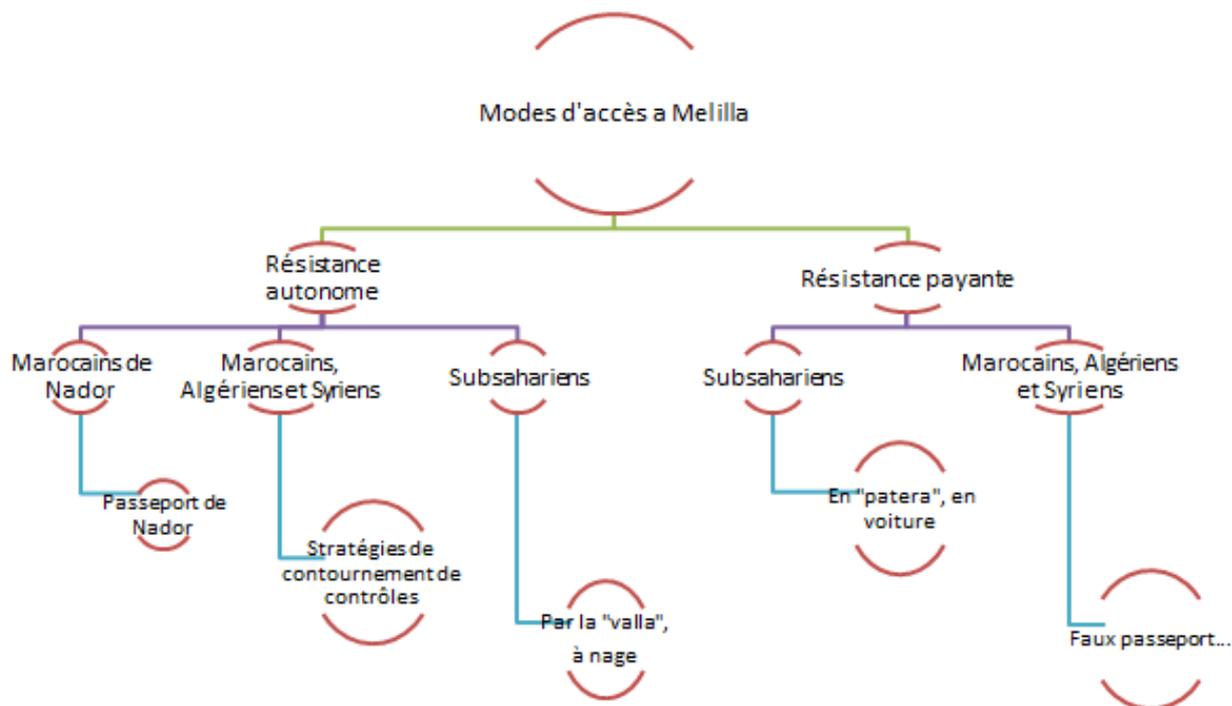
Une fois que ces migrants acceptent l'aide de la mafia, deux possibilités s'offrent à eux : en *patera*<sup>52</sup> ou cachés dans une voiture. Bien que le passage en *patera* soit moins cher qu'en voiture, l'arrivée à Melilla n'est pas assurée. Au-delà des dangers de traverser la mer dans ce type d'embarcations, il est plus facile pour la police marocaine de les localiser et ensuite de les refouler. Par contre, le passage en voiture est toujours garanti. Même si la police espagnole détecte à la frontière une voiture transportant irrégulièrement une personne à l'intérieur, seul le passeur sera incriminé. Les migrants sont emmenés au CETI. C'est ainsi que Diallo qui avait vu dix de ses amis périr en mer, a fait le choix d'attendre un peu au Maroc, pour épargner et payer l'entrée en voiture :

*« Bon, il est venu me chercher dans la voiture, il m'a pris, il m'emmené dans sa maison. (...) Nous étions trois personnes. Un ami et moi, il nous a mis derrière. Moi j'étais du côté gauche, l'autre du côté droit, et l'autre devant au niveau du tableau (...) Bon à la fin la Guardia nous a pris. Elle a utilisé son scanner. Ils ont pris le monsieur, et ils nous ont aidé à sortir » (Diallo, 2 ans. Conakry)*

Cette description illustre une situation quotidienne et qui met en avant la dangerosité de l'acte migratoire. Comme j'ai essayé de le montrer dans ce chapitre, la migration « irrégulière » au sein de cette frontière Sud de l'Europe est liée à différents facteurs qui engendrent différents modes de passage :

---

<sup>52</sup> Espèce de pirogue utilisée par nommer les embarcations des migrants qui tentent d'arriver en Espagne.



#### 0-5 Elaboration personnelle

Ainsi, des facteurs macro-structurels ont une influence très forte sur la migration et sur les types de routes empruntées. Même si ce ne sont pas forcément les lois migratoires qui actent le refus d'entrée du migrant, leur pratique cherche le contraire. Un décalage existe donc entre la théorie et la pratique et les conséquences directes sur les migrants sont très claires : le blocage aux frontières. Ce blocage est conditionné par les ressources économiques (niveau micro) dont ils disposent, ainsi que du temps passé pour entrer dans le territoire européen. Quel que soit le cas, il est vécu du point de vue d'une « opposition active », celle-ci comprise comme la résistance que le migrant exerce face à l'idée de rester au Maroc.

Cette résistance est mise en place à travers des stratégies que le migrant développe de manière autonome. Toutefois, parfois elle implique forcément l'utilisation de réseaux de mafias qui en profitent et qui pour faire du business aident les migrants à arriver au prochain point de leur route : Melilla.

## 4.4 Melilla : le limbe entre le Sud et Europe

### 4.4.1 La ville de Melilla, un territoire de passage inconnu

Après avoir réussi à entrer à Melilla, soit par terre, soit par mer, les migrants commencent une nouvelle étape de leur parcours. Dans ce territoire européen, ils sont dans un espace d'où ils ne peuvent pas sortir librement. D'un côté, le Maroc, un territoire que les migrants ont eu du mal à quitter ; de l'autre, l'Europe continentale où ils n'ont pas le droit d'aller, avant que l'administration

espagnole les y autorise. Les migrants se trouvent alors dans une période d'attente, et dans un espace relativement restreint, la superficie de la ville de Melilla étant de 14 km<sup>2</sup>.

L'un des premiers faits intéressants que j'ai pu constater, est la perception de la ville de Melilla que les migrants en avaient. Si certains la connaissaient au moment de quitter leur pays, la grande majorité des migrants n'avaient jamais entendu parler de cette localité avant de commencer leur migration.

Bien que les routes partant de l'Afrique de l'Ouest existent depuis les années 2000, beaucoup de ces migrants disaient ne pas avoir eu connaissance de la ville avant de quitter leur pays. Quelques-uns de mes enquêtés m'ont assuré ne pas avoir été informés de l'existence de Melilla une fois arrivés au Maroc. Cela expliquerait-il le fait que certains d'entre eux, une fois arrivés à Oujda, soient partis vers Casablanca ou Rabat, déviant leur trajectoire vers le Sud, loin de Nador.

*« La première fois que j'ai quitté le Cameroun pour venir en Europe, je suis passé par le Nigéria, le Niger, l'Algérie... Je suis arrivé en Algérie en 2009. C'est là-bas que j'ai entendu pour la première fois « Melilla » » (Mustapha, 30 ans. Douala)*

*« La première fois que j'ai entendu parler de Melilla c'était sur Facebook, j'ai vu des Guinéens qui sont morts à Laâyoune<sup>53</sup> (...). J'étais déjà en route » (Ibrahim, 24 ans. Conakry)*

*« La première fois n'a pas été au Mali. Alors, je savais que l'Espagne faisait frontière avec le Maroc, mais je ne savais pas que le nom était Melilla. Puis, plus je descendais, plus je l'entendais » (Amadou, 24 ans. Ivoirien résidant au Mali)*

La méconnaissance de Melilla peut être liée au fait que les migrants, au moment de quitter leur pays, ne pensaient pas aller en Europe. C'est le cas, par exemple, de plusieurs Syriens qui sont partis d'abord dans des pays limitrophes, comme le Liban ou la Turquie, ou dans des pays maghrébins, comme l'Algérie ou la Tunisie. Pour eux, l'idée d'aller en Europe est venue une fois qu'ils étaient installés dans un de ces pays. Dans ces cas, la décision de partir en Europe a été alimentée par les nouvelles des médias, des réseaux sociaux ou véhiculées par des compatriotes, des amis ou des membres de la famille qui étaient en Europe et, souvent, étaient passés par Melilla.

*« La première fois que j'ai entendu parler de Melilla, moi et ma famille étions en Tunisie. Mes amis et le reste de la famille, mes cousins, qui étaient en Europe nous parlaient de Melilla. Ils étaient en Belgique et nous disaient : « vous pouvez aller à Melilla, demander l'asile et puis venir ici ». Tu sais, les Syriens aiment se raconter des ragots<sup>54</sup>, on parle beaucoup entre nous » (Bassel, 15 ans. Tartous)*

*« Mon frère m'a appelé et m'a dit : tous les Syriens entrent au Maroc et puis à Melilla ». Il était déjà arrivé en Belgique, il était passé par l'Algérie » (Ghait, 17 ans. Syrie)*

*« Depuis un an ou deux, on a entendu que beaucoup de Syriens sont entrés en Espagne par Melilla. Moi j'étais en Turquie. Tout ça on l'a su par Facebook. On rejoint des pages comme « Syriens en Allemagne, « Syriens en Europe » et on demande : « Où se trouve une bonne route pour aller en Europe ? » ; les gens répondent : « va à Melilla », « va à Ceuta » (Marwan, 36 ans. Région d'Alep)*

---

<sup>53</sup> Sahara occidentale.

<sup>54</sup> "All Syrians gossip a lot, we tell everything each other"

Une petite partie des migrants enquêtés connaissaient, par contre, l'existence de la ville. C'est le cas de certains migrants (Marocains, Algériens) qui vivaient dans des zones relativement proches de cette enclave. Parmi ces personnes si certains avaient entendu parler de la ville, tous ne savaient pas exactement où elle se trouvait. D'autres, surtout les *Nadorins*, connaissaient la ville et y venaient souvent avant d'envisager un possible projet migratoire.

*« Melilla est connue uniquement du côté ouest du pays, le côté proche du Maroc, dans des villes comme Mosterganan, Maghnia, Oran... Ils connaissent Melilla et Ceuta. Mais moi, comme je t'ai dit, ma ville est à 1 000 kilomètres de distance. Mon père vient du Sud du pays, par contre ma mère vient de la capitale, Alger. Aussi mes cousins et des amis... C'est eux qui m'ont parlé de Melilla »* (Karim, 25 ans. Algérie)

#### **4.4.2 Melilla, ville de passage vers où ? Entre temporalités et confinement**

La manière dont les migrants vivent leur séjour dans la ville est très différente selon les personnes interrogées. Tout d'abord, des critères figés comme la nationalité du migrant ou d'autres individuels comme leur statut (mineur isolé non accompagné, demandeur d'asile, migrant de travail...) déterminent, en partie, **la durée** de cette période de confinement<sup>55</sup>. Ainsi, issues de ces deux critères, on peut établir trois temporalités différentes qui permettront de comprendre la manière dont les migrants vivent leur séjour à Melilla.

Il y a tout d'abord ceux dont la durée de l'attente varie entre deux semaines et un mois. Pendant les deux mois de mon terrain, la plupart des personnes ayant passé un court séjour à Melilla étaient de nationalité syrienne, seuls ou en famille, majeurs pour la plupart, et ils demandaient à bénéficier d'une protection auprès des autorités espagnoles. Dans leur ensemble, ces personnes manifestaient un sentiment d'« être protégés » et pensaient aller dans un autre pays européen.

Le deuxième groupe comprend les migrants dont le séjour peut s'étendre jusqu'à cinq mois. Les personnes de ce groupe étaient pour la plupart de nationalité syriennes et mariés avec des personnes d'autres nationalités, il y avait aussi des mineurs syriens qui attendaient l'arrivée d'un membre de leur famille pour prouver le lien de parenté et des Subsahariens. Malgré l'attente « moyenne », ces personnes se sentaient aussi protégées et envisageaient leur départ prochainement en Europe.

Dans le dernier groupe, se trouvent les personnes de « long séjour », soit des périodes allant au-delà de sept mois, certains étaient dans le CETI depuis 5 ans. Parmi ces migrants, il y avait des Marocains, Algériens et des ressortissants de pays subsahariens qui avaient demandé l'asile. Pour ces personnes, l'incertitude sur leur vie future était très grande car si les garanties d'être transférés vers la Péninsule devenaient de plus en plus minces, la proximité avec leurs pays d'origine ou les accords bilatéraux de rapatriement semblaient augmenter les possibilités d'être déportés.

---

<sup>55</sup> De plus, d'après quelques-uns des acteurs rencontrés sur le terrain ont mentionné la quantité des migrants qui se trouvent dans le CETI comme une autre variable : plus le centre est surpeuplé, plus de personnes sortent chaque semaine ; moins le centre est peuplé, moins de personnes sortent. La raison serait d'éviter la publication dans les médias des conditions du centre, lorsqu'il dépasse sa capacité, et de garder le nombre de travailleur qu'il a lorsque le centre est plus vide.

De même, il est très intéressant de voir comment l'existence de ces trois groupes que je viens de dresser est perçue au sein de la communauté migrante :

*« Tous les Syriens partons très vite (...). Nous sommes 50 personnes et tout le monde part vite. Par contre, les Syriens mariés avec une algérienne ou une marocaine et qui habitent ici (au Maroc) depuis 10 ou 11 ans, eux ils tardent à partir » (Marwan, 36 ans. Région d'Alep. 15 jours à Melilla)*

*« Les Algériens restent plus de temps que les autres. Les Marocains et quelques Africains aussi. Par exemple, si tu viens de Guinée Conakry, tu restes un mois et tu peux partir. Mais si tu viens du Cameroun, tu dois rester plus de temps. Les Syriens sont les premiers à partir : une semaine ou deux et ils ont « salida ». Après si ta femme est marocaine ça prend plus de temps, un mois, un mois et demi... » (Karim, 25 ans. Algérie. 7 mois à Melilla)*

*« Il y a des gens qui mentent leur parcours pour avoir des papiers, comme vous savez. Donc, ça dure un petit peu (...) Je savais pas que ça allait durer 6 mois, mais bon, je suis à l'aise (...) Il y a des nationalités qui restent plus de temps... Les Algériens, il y en a même un qui est resté un an, deux ans. Il y a une Sénégalaise qui est là depuis 5 ans » (Salma, 24 ans. Nador. 6 mois à Melilla)*

Quel que soit le groupe auquel appartient le migrant, le sentiment d'être enfermé au niveau de la ville est présent dans leur discours :

*« Comment je me sens ici ? Tu ne peux pas sentir si tu vas bien ou pas. C'est comme une prison. De plus, ma famille... ça fait deux ans que je les vois pas » (Ghaith, 17 ans. Syrie)*

Dans les trois groupes il y a une autre constante qui se manifeste dans leur discours et qui augmente cette sensation d'être enfermé. C'est le manque d'information relative à la durée de leur séjour, ce qui provoque un sentiment de détresse :

*« À chaque fois ils me disent une chose différente. Par exemple, en Janvier l'avocat du CETI m'a dit : oh, en Mars tu auras « salida ». En Mars elle m'a dit : en Mai, les Algériens auront « salida » et maintenant nous sommes presque en Juin. À chaque fois c'est un nouveau discours, une nouvelle chose... Alors tu perds l'espoir » (Karim, 25 ans. Algérie. 7 mois à Melilla)*

Ce constat est, d'ailleurs, aussi évoqué par le personnel psychologique du centre qui interviennent auprès des personnes qui ont des souffrances comme l'anxiété. Cette maladie est liée à la méconnaissance de « ce qui va se passer pour eux ». Parmi les migrants concernés, il y a principalement ceux du troisième groupe pour qui ce sentiment de détresse est le plus représentatif :

*« Ici, ce n'est pas un endroit sûr. Tu as un pied en Afrique, un autre en Europe. Peut-être que tu dois rentrer en Algérie, tu sais pas ce qui va se passer » (Karim, 25 ans. Algérie)*

Concernant les situations de confinement, les situations des migrants de ce troisième groupe sont particulièrement intéressantes. La longue durée de leur séjour, en comparaison avec les migrants des autres groupes, est clairement une variable qui interfère sur la manière dont ce confinement est vécu.

D'un côté, on observe la création de stratégies pour échapper à ce confinement et, de l'autre, le développement de stratégies pour faire face aux conséquences intrinsèques à celui-ci. Ces deux types de stratégies sont, à mon sens, des formes et des actes de résistance.

Pour échapper à ce confinement, les migrants tentent de quitter la ville en essayant de rejoindre l'Europe continentale. Pour cela, les migrants tentent de s'introduire dans un des camions de quincaillerie qui chaque semaine partent vers la péninsule. Ces camions transportent des tonnes de matériaux en fer et sont chargés par une entreprise de la ville qui se trouve dans le quartier de la Cañada. Leur destination est généralement le port de Malaga (ville du Sud de l'Espagne). Les risques que cela entraîne sont évidents : l'asphyxie dans le camion, la chute des matériaux, etc. L'un des plusieurs cas que j'ai rencontré sur mon terrain et qui montre le confinement comme « la cause » et la fuite comme sa « conséquence » est celui de Bachir :

- Alba: « *Comment tu te sens ici, au CETI?* »

- Karim : « *Ici je me sens comme dans une prison.* »

- Alba : « *Malgré que tu puisses en sortir ?* »

- Karim: « *Oui, car le problème n'est pas de sortir. Si tu es en prison, on te dit : « Regarde, après un an, tu vas être en liberté ». Mais ici non, tu ne sais pas si tu vas rester un an ou dix jours, ou si tu vas être emmené en Algérie... Alors, tu restes toujours confus. Au moins, s'ils me disaient : tu ne vas pas aller en Europe, je tenterais autre chose, je tenterais d'aller au port... Parce que la plupart des Algériens qui n'ont pas « salida » vont au port, à la chatarra<sup>56</sup>. J'ai déjà tenté deux ou trois fois. Une fois par le port et l'autre par la Cañada.* »

(Karim, 25 ans. Algérie)

Malgré les risques, cette pratique appelée « risky », est mise en place par les migrants, notamment Algériens ou Marocains, trois fois par semaine, toujours la veille du départ du bateau. Au début, les migrants tentaient d'accéder aux bateaux de « chatarra » depuis le port. Mais le renforcement des contrôles par la Guardia Civil, depuis le printemps 2016, a conduit les migrants à essayer de se cacher lorsque les camions sont en train d'être chargés, soit l'étape qui précède l'arrivée au port. De même, cette pratique est tellement habituelle que les migrants qui tentent le « risky<sup>57</sup> » ont établis des « normes » d'ordre :

Alba : « *Tu vas tenter le « risky » ce soir ?* »

Hassan : « *Non, car aujourd'hui il n'y a pas mon bateau.* »

Alba: « *Ah, bon?* »

Hassan: « *Chacun de nous avons notre bateau, le mien est le Peregarr. Moi je n'ai pas le droit de me mettre dans le bateau des autres, et les autres n'ont pas le droit de se mettre dans le Peregarr.* »

De nombreux exilés sont préoccupés par leur situation économique. Si le CETI proposent des services gratuits pour les migrants tels une chambre pour dormir et trois repas par jour, les vêtements, les appels téléphoniques ou, par exemple, les bouteilles d'eau en dehors des repas sont à la charge des étrangers. En conséquence ces derniers opèrent des stratégies qui vont leur permettent d'épargner un

---

<sup>56</sup> Quincaillerie

<sup>57</sup> « Risquer en français est le mot utilisé à Casablanca pour faire référence à l'immigration clandestine » (Vacchiano, 2007 : 129 )

peu d'argent. Ainsi beaucoup de migrants recherchent un travail. Ces emplois se développent de manière organisée et la plupart du temps dans un cadre informel. Certains migrants réalisent ainsi des métiers qu'ils faisaient déjà dans leur pays d'origine, d'autres cherchent des métiers complètement différents. Voici quelques exemples de métiers et la manière dont ils se mettent en place :

- **« Limpiachoes » (nettoyeur de voitures) :**

*« Lorsque je suis arrivé, j'avais encore un peu d'argent. Mais quand l'argent est fini, j'ai commencé à chercher quelque chose qui pourrait me donner de l'argent. Alors, j'ai commencé à demander aux gens, je suis allé à Plaza de España... Là-bas j'ai trouvé des gens qui travaillaient, la plupart des Algériens. Alors, j'ai commencé par leur demander : « est-ce que je pourrais travailler ? ». Après j'ai commencé à chercher un endroit, acheter les choses... Je suis allé à la plage, où il y a la promenade maritime. Elle était vide, car c'était en Février. Personne ne va à la plage en Février. Mais je savais qu'en été, il y en aurait. Alors j'ai commencé dans cet endroit, à côté du « Mesón España », avec un ami marocain. Il était plus ancien que moi, dans cet endroit. Ça faisait un an et demi qu'il travaillait dans cet endroit. Moi, je l'avais connu car il avait l'habitude de venir au CETI (...) Bon, alors, j'ai commencé en hiver, vu que la plage était vide je nettoyait une voiture par jour, pas plus. Mais j'étais tranquille, je savais que cela changerait en été et je pourrais gagner 20 euros par jour. Alors je suis resté là-bas. Maintenant ça fait six mois que je suis là. Parfois j'arrive et je trouve quelqu'un à ma place, alors je lui dit : « allez, je suis là depuis longtemps » et il part cherche un autre endroit. Tu sais, la personne qui est sur place a le droit (...). Je viens tous les jours, pendant toute la journée, sauf le lundi. Samedi et dimanche sont les meilleurs jours (...). Cet argent m'aide, pour mes vêtements, la nourriture pour ma copine... » (Karim, 25 ans. Algérie. 7 mois à Melilla)*

- **Esthéticienne et vendeuse de vêtements :**

*« Avant de venir, je travaillais (au Maroc), donc j'avais un salaire et j'ai pu épargner un peu. Mais ici...Après un mois, j'ai commencé à travailler. (...). Par exemple : j'achète les produits dehors et après je viens ici et je les vends, ou bien, comme j'ai étudié l'esthétique pour neuf mois, bon je n'ai pas eu le diplôme mais bon je fais l'esthétique, je fais tout ce qui est nettoyage du visage. Alors, des fois des vêtements, des fois du maquillage, des fois des jouets de bébés... Ça dépend du budget, du type de maquillage... (...) Ça m'aide, surtout le jour qu'il y a « salida »<sup>58</sup>. Pas aujourd'hui, ce jour-là non je suis à zéro dirhams (elle rit) (...).Bon comme je te dis le jour de « salida » c'est extra. J'ai toujours le planning plein pour les mercredis. Et pour chacune ça prend une heure entre nettoyage, épilation... Je le fais avec le fil alors ça prend plus... ce n'est pas comme la cire... (...) Elle sont des femmes ou bien des gays, ça dépend... (...) Si la personne a de l'argent, le tarif (...) est 5 euros pour le nettoyage du visage, avec du dépil, avec soin. C'est moins cher par rapport au marché... Mais quand même on n'a pas les moyens d'une esthéticienne. Et pour les Africaines, je sais qu'elles n'ont pas donc c'est 2 euros et demi, trois euros. (...) Et pour les vêtements... Comme tu le sais, les jours qu'il y a « salida » il y a toujours les gens qui veulent partir chics et classe et avec des prix... c'est incroyable... (...) Alors j'ai commencé à avoir l'idée... J'ai commencé avec les Africaines, je leur ai dit : « est-ce que cela vous intéresse d'avoir les habits*

---

<sup>58</sup> La «salida» est toujours le mercredi

moins cher ? ». Elles m'ont dit : « oui, oui bien sûr ». Alors : « Deux euros, trois euros, cela vous convient ? Dites-moi votre taille ! Donc, je vous ramène le 36, des fois 40... ». Ça dépend de la taille car comme tu sais elles ont des belles tailles, donc je ramène des couleurs un peu sexy (...) Dès que je les ramène je les donne. Je pars chez elles : « voilà les habits, donc choisissez ce que vous voulez ». Elles commencent à faire sortir. On fait des chantages : « je veux pas celle-ci... J'en prend deux au même prix... ». Après, s'il me reste encore des grandes pièces, je pars encore chez les grandes... et voilà...Et cela a commencé à élargir... Même il y a des cas où les Marocains me disaient : « pourquoi vous me ramenez pas ? » Et là j'ai commencé même à vendre pour les Marocains. La frontière au début était très dynamique mais maintenant, elle est fermée alors c'est compliquée... Maintenant je pense aussi à acheter des cartes de recharge... mais je sais pas encore. (...) Avec cet argent, j'achète le parfum, des piercings, des colliers, des bracelets (...) Sinon les jackets, si je trouve pas ma taille à Zara ou chez Inside, donc je pars pour les usines marocaines. (...) Pour la nourriture depuis je suis devenue végétarienne je n'en achète pas beaucoup... Au début quand j'avais beaucoup d'argent je partais au Lidl, et j'achetais M&M's, Snickers, même si je suis pas trop pour le chocolat, du fromage, du lait... Tout ce que j'avais besoin... (Salma, 24 ans. Nador. 6 mois à Melilla)

- **Coiffeur :**

« À couper les cheveux j'ai appris à Dakar, à travers un jeune qui s'appelle Joseph, un vrai vrai héros. Tu sais pourquoi ? Il fait de dessins sur les cheveux. Moi je veux Nike, lui, il veut Adidas, et l'autre veut mon visage, et il te fait le visage sur la tête, donc pour moi c'est un héros (...) Et ici, je suis le coiffeur du campo. Alors moi le matin je me lève, je vais bien manger, et après je viens m'asseoir, et je regarde les personnes, les autres et je dis : « toi, toi et toi, viens venez, asseyez-vous ». Quand je coiffe les blacks, je demande rien. Moi je fais, et quand on dit par exemple : « les blacks qui sont dedans ils sont beaux, ils sont propres, pour moi c'est bien ». Mais les Maghrébins, les Syriens etc. Quand je finis ils me disent : « combien ? », et je dis : « par plaisir ». Et ils me donnent comme ça. Parce que pour moi toutes ces personnes que je vois dans ce truc, qui sont autour, pour moi ce sont des personnes qui n'ont rien » (Ibrahim, 24 ans. Conakry. 1 mois à Melilla).

- **Assistant des chariots et sacs de course aux portes du supermarché:** Ce travail a commencé à se développer en 2011, suite à l'ouverture d'un grand supermarché, connu, de la ville. Mustapha, un des migrants qui se trouvaient à cette époque dans la ville s'en souvient : « Il y avait beaucoup de noirs, ce n'était pas que moi ». Leur objectif était de trouver un lieu devant les portes du supermarché et aider les clients avec leurs sacs et chariots. Les disputes entre eux pour avoir une place étaient si fortes que « la police finissait toujours par venir », dit Mustapha. « C'était une bataille, on se battait pour travailler ici et seulement les plus forts survivaient. Il s'agissait des vrais barrages, ce n'était pas un jeu. Pour travailler ici, il fallait avoir des couilles ». L'argent qu'il gagnait lui permettait d'appeler à sa famille au Cameroun. Quelques mois après, Mustapha a eu « salida ». Par contre, un de ces amis, Moussa ne l'a pas eu. En fait, Moussa est au CETI depuis 2011, alors il est devenu « le chef » qui gère ce business. En 2015, l'Espagne a déporté Mustapha au Cameroun, qui à ce moment vivait à Madrid « sans-papiers ». Quelques mois après il est arrivé pour la deuxième fois à Melilla. Avec Moussa, Mustapha est devenu aussi le chef grâce à leur ancienneté dans la ville. Moussa a sa place aux portes du supermarché et Mustapha est en charge de la zone du parking. Chaque migrant qui arrive au CETI et qui veut travailler aux portes du supermarché parle avec eux et accepte leurs conditions. « Là-bas

*c'est moi qui commande, ceux qui sont à la porte travaillent pour moi »*, dit Mustapha. Lui et Moussa travaillent aussi, particulièrement au moment de la fermeture du supermarché. Ils jettent les déchets du supermarché à la poubelle, passent le balai à l'entrée... *« C'est de la confiance. Si on veut être ici, sans avoir de problèmes, il faut qu'il y ait de la confiance »*. Cela explique pourquoi les patrons du supermarché ne leur posent pas de problèmes.

Amadou est un des migrants subsahariens qui travaille aux portes de ce supermarché. Son patron n'est pas Mustapha, mais Moussa :

*« Souvent cinq euros, souvent dix euros...ça dépend du jour. Mais juste pour appeler la famille, ou pour acheter de la nourriture... Je vais pas tous les jours, il y a un chef là-bas, un camerounais qui s'appelle Moussa. Tu vas travailler dans la journée et après on divise l'argent. Si tu as dix euros, par exemple, on divise en cinq chacun, si tu as huit, on divise quatre pour chacun...Après il y a un autre chef, Mustapha. Avec lui c'est un autre système : là tu lui donnes toujours cinq euros et le reste est pour toi. Ils sont là depuis longtemps... alors ils ont devenu des patrons... »*  
(Amadou, 24 ans. Côte d'Ivoire)

Il s'agit de quelques exemples des travaux que ces migrantes mettent en place pour faire face aux difficultés économiques rencontrées durant leur séjour à Melilla. D'autres se concentrent sur la vente de produits alimentaires (pain libanais, thé, cigarettes, biscuits, chips...), il y a aussi des migrants qui, en dehors du CETI, mettent en place un petit restaurant de « nourriture africaine » où les gens peuvent manger deux fois par jour. Bien que le CETI dispose de distributeurs automatiques, les produits offerts par les migrants sont moins chers. Parmi les migrants qui « travaillent », on trouve différentes nationalités. Il s'agit quasiment toujours de personnes qui sont dans le centre depuis au moins plusieurs semaines : *« Ils le font (le business), ceux qui sont là, depuis un ou deux mois... (...) Car les autres, en maximum 10 ou 15 jours, ils ont « salida »... »*

#### **4.4.3 Après le confinement : quelle continuité de la route ?**

Dans la plupart des cas, le passage par Melilla semble avoir peu d'incidence sur la continuation du parcours migratoire.

Selon mes entretiens, deux éléments reviennent régulièrement dans leurs discours. Tout d'abord, pour la plupart des migrants, l'idée d'aller en Europe (partie continentale), quel que soit le pays choisi, a un poids très fort. Les migrants identifient très souvent le territoire européen comme un symbole des droits humains, un espace de paix et libertés. D'autre part, dans le cas où le migrant a de la famille ou des amis de l'autre côté de la Méditerranée, leur objectif est évidemment de les rejoindre. Dans d'autres cas, lorsque les migrants n'ont pas de contacts en Europe, le désir de passer de l'autre côté est également fort qu'ils ne voient leur route s'arrêtée à Melilla.

*« On veut aller en Belgique, parce que ma famille est là-bas » (Bassel, 15 ans. Tartius )*

Alba : *« Où voudrais-tu aller maintenant (il vient d'avoir « salida ») ? »*

Anas : *« En Allemagne. »*

Alba : *« Pourquoi ? »*

Anas : « L'Allemagne est cool. Même Merkel, elle est une bonne femme (pause). Je sais pas... C'est cool (l'Allemagne) ».

(Anas, 37 ans. Homs)

Néanmoins, les personnes ayant passé un « long séjour » dans la ville de Melilla et ayant un certain ancrage (professionnel, amical voire familial) dans la ville, disent que leur projet migratoire tend à évoluer.

Ainsi, des migrants vivant à Melilla depuis six ou sept mois, disent connaître un peu mieux la ville : ils ont tissé des liens avec d'autres personnes, ils ont dû se déplacer et ont ainsi appris à connaître la ville pour – par exemple – trouver un travail etc. Leur long séjour et les liens avec des personnes de la ville peuvent ainsi conduire leur projet migratoire à évoluer, l'idée d'aller en Europe devient moins forte, et « vivre à Melilla » devient une option de plus en plus envisagée. C'est le cas, par exemple, de Karim et de Salma :

*« Au début je disais « bon je veux partir en Espagne, je veux rester là-bas deux ans et je veux partir peut-être après pour faire un master, je sais pas en français, car mes études (au Maroc) étaient déjà en français ». (...) Mais bon, maintenant j'ai un nouvel amour donc... C'est quelque chose d'important, j'arrive pas à préciser je te jure... Si je trouve un moyen par lequel ils vont me faire les papiers ici, travailler ici, avoir une vie ici, je quitterai jamais Melilla » (Salma, 24 ans. Nador. 6 mois au CETI)*

*« Tu sais, il y a deux « Melilla » dans ma tête. Il y a Melilla et le CETI, genre tu souffres la mauvaise nourriture, un mauvais lieu pour dormir... Et après l'autre Melilla : « playa<sup>59</sup> », « centro<sup>60</sup> »... Si j'avais les papiers, je resterais ici... (Il réfléchit) Oui, la ville est jolie, et je suis en train de m'habituer à être ici. J'ai des amis, j'ai commencé à étudier un « poquito<sup>61</sup> » l'Espagnol. Oui, c'est joli, une petite ville genre, si tu habites ici, la vie n'est pas chère, il y a la « playa »... » (Karim, 25 ans. Algérie. 7 mois au CETI)*

Une autre conséquence de la confluence entre ces modes de « confinement » et la « réorientation » des routes migratoires se base sur l'idée du blocage que l'enfermement implique. En conséquence, lorsque le migrant doit faire face à long séjour dans la ville, il peut décider de changer de projet et décider par exemple de retourner au Maroc. Par exemple, Halil, de nationalité syrienne, est arrivé à Melilla en étant mineur. Il a donc été placé dans le centre de mineurs de la ville, où il est resté 56 jours. « Ils m'ont forcé à rester dans le centre, jusqu'à devenir majeur », Halil dit. Après, ayant 18 ans, il a été mis au CETI où il est resté cinq mois.

*« Je ne savais pas que cela allait être comme ça. J'avais quelques amis, mais après tout le monde est parti vers l'Allemagne sauf moi (...). À moi, ils me laissaient pas partir, tous mes amis sont partis et moi je ne pouvais pas (...) C'était comme une prison, il n'y avait pas de sortie » (Halil, 18 ans. Damas)*

---

<sup>59</sup> La plage

<sup>60</sup> Le centre-ville

<sup>61</sup> Un petit peu

Après sept mois passés à Melilla, et avoir attendu durant deux mois une réponse à sa demande d'asile, il a décidé de repartir au Maroc où il est resté quelques mois. Sa famille étant arrivée entre temps en Allemagne, il a décidé de revenir à Melilla pour tenter de rejoindre l'Europe continentale :

*« C'est la dernière fois que je suis ici. Si dans deux mois je suis encore ici, je rentrerai au Maroc et je reviendrai jamais à Melilla »* (Halil, 18 ans. Damas)

On voit ainsi la manière dont le confinement peut participer à modifier la route envisagée.

Pour les migrants subsahariens, Melilla est aussi le lieu où ils contactent pour la première fois leurs familles.

*« Lorsque je suis arrivé à Melilla, j'ai appelé ma mère pour l'informer. Il y avait tout le quartier à ma recherche, aussi la police... »* (Mustapha, 30 ans. Douala)

*« Quand je suis arrivé un monsieur m'a donné dix euros. J'ai acheté une carte SIM Vodafone et grâce à ça j'ai pu parler avec ma famille. Le monsieur m'a donné aussi un téléphone, il me l'a prêté »* (Marwan, 36 ans. Région d'Alep)

Dans plusieurs cas, la famille ne semblait pas au courant que les personnes avaient quitté leur pays pour aller en Europe. Pour ceux dont la migration a été conçue en groupe, Melilla est aussi l'endroit pour se rejoindre, puisque certaines de ces familles avaient été séparées suite au passage de la frontière.

L'idée d'enfermement se manifeste bien plus par le fait de ne pas pouvoir sortir de la ville que de vivre dans le CETI. De même, la durée infinie de cette période de confinement à Melilla les amène à développer des stratégies de survie qui s'apparentent à « des actes de résistance ». De plus, dans le cas de ces migrants, cette période de confinement les incite à s'« ancrer dans la ville », ce qui peut impliquer aussi des modifications sur la continuation de la route qu'ils avaient envisagée.

D'autre part, le fait que la plupart des migrants ne connaissaient pas Melilla au moment de leur départ ou même après, une fois sur leur route, montre jusqu'à quel point leur chemin est soumis à des variables constantes et structuré par des facteurs macro-structurels.

Les migrants qui se trouvent à Melilla font en général face à deux chemins : le rapatriement dans leur pays d'origine ou la continuation de leur route vers l'Europe. Quel que soit le cas, il n'y a pas de doute : les frontières, physiques ou invisibles, ont marqué et marqueront la suite de leur route. Sûrement, des nouvelles actions pour les combattre seront mises en place, probablement sous d'autres formes, mais toujours des actes de résistance.

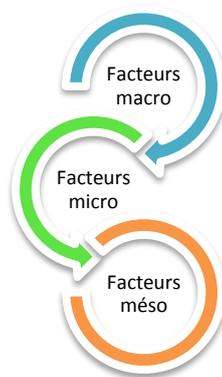
## Conclusion

Dès le début, la raison qui a motivé de ce travail s'est inscrite dans mon intérêt pour le voyage de ces personnes migrantes qui, en provenance de différents pays, arrivent en Europe à travers Melilla, l'une des deux frontières terrestres du Sud, avec Ceuta. Tout au long de ces pages, mon objectif a été d'**étudier leurs routes migratoires**, dans lesquelles l'enclave espagnole joue le rôle de point de transit, d'arrêt et d'accès à l'Espace Schengen, et d'**analyser quels facteurs structurent** ce voyage.

Le cas de chacun de mes enquêtés étant particulier et différent de celui des autres, j'ai pourtant pu constater la présence de facteurs communs, qui interviennent à plusieurs niveaux et qui se manifestent et se répètent à différents moments de leur route : le départ, les espaces de déplacement, l'accès en Europe et le séjour à Melilla.

L'une des premières conclusions que je peux extraire dans ce travail donne réponse à mon hypothèse de départ, selon laquelle « **il y a deux types de facteurs qui participent et conditionnent la création de ces routes : des facteurs exogènes, qui ne dépendraient pas de l'individu mais seraient imposés de l'extérieur (niveau macro) ; et des facteurs endogènes, qui dépendraient des circonstances personnelles de l'individu (niveau micro) et qui pourraient être des facilitateurs du voyage** ».

Ainsi, dans le cas des routes qui traversent Melilla, il y a effectivement des facteurs macro et micro qui interviennent structurant le voyage de ces personnes. Les premiers ont une action primaire et un rôle limitatif et, en opposition à eux, agissent les facteurs de type micro, facilitateurs du voyage. Mais, suite à mon terrain, j'ai aussi constaté la présence des *facteurs méso*, qui s'expliquent par l'incapacité des *facteurs micro* à agir de manière efficace. L'interrelation de ces facteurs se montre alors comme un enchaînement :



Fonctionnement en chaîne des facteurs sur la création de routes migratoires

À travers les entretiens réalisés, j'ai pu vérifier que les facteurs macro ont un poids très important dans l'équation qui compose la création des routes migratoires. Certains d'entre eux, comme la distance territoriale, sont de nature arbitraire. Toutefois, il y a d'autres facteurs macro, notamment les politiques migratoires européennes, dont la raison d'être se base sur une tentative de réduction et de contrôle de l'é/immigration, étant omniprésents dans toutes les étapes du voyage. Parmi ce type de facteurs, les politiques de visas ont une présence très importante, leur mise en œuvre visant

l'externalisation des contrôles des frontières de l'Union européenne. Le principal impact qui dérive de toutes ces politiques est la constitution et la consolidation de macrostructures et systèmes globaux qui organisent les pratiques des migrants. « La Tunisie visa, la Lybie visa, l'Europe, visa » répète l'un de mes enquêtés syriens lorsque je lui ai demandé les raisons qui l'ont mené à choisir telle ou telle route, jusqu'à Melilla.

Sans que ce soit ma volonté de catégoriser mes enquêtés par nationalité, on voit que leur voyage migratoire, et la manière de le vivre, correspond à une action directe et concrète de ces macro-modèles. En conséquence, le récit de mes enquêtés montre comment ceux qui viennent d'une même zone ont fait un **voyage très similaire** et **leurs dynamiques et comportements ressemblent souvent à ceux de leurs compatriotes**. Il faut préciser, en même temps, que cela ne nie pas le fait qu'il y a, bien sûr, des différences et particularités parmi les migrants qui possèdent une même nationalité ou qui proviennent d'un même pays.

D'autre part, je constate également que, malgré le fort caractère restrictif qu'exercent les *facteurs macro* au niveau de la création des routes migratoires, il existe aussi une réponse de la part des migrants à ces impositions macrostructurelles. La forte envie, voire le besoin de migrer fait que ces personnes, en tant qu'acteurs autonomes, mettent en place des *actes de résistance*, vérifiant ainsi la première hypothèse de cette étude. Cette réponse s'articule autour d'un axe de double sens. D'une part, ces actes leur permettent de faire face à « une obligation de rester » dans leurs pays ; d'autre part, cette résistance leur facilite l'émigration.

De même, les formes de résistance sont nombreuses et variées. Dans certains cas, il y a une première tentative de résistance qui se met en place dans le cadre des codes légaux établis. Très souvent, il s'agit d'un acte mené plutôt par des « *isolated individuals* » (Scott, 1985) (Ellermann, 2014) que collectivement. C'est sur ce point que les facteurs micro jouent un rôle très important. Pour cela, le fait que le migrant dispose de **ressources économiques ou possède des liens, quel que soit la nature de ceux-ci -faibles ou forts-, augmente les possibilités d'emprunter le voyage et facilite leur déplacement**, particulièrement lorsqu'il s'agit d'une routes à longue distance : « *Quand tu vas dans un nouveau pays pour la première fois, tu as besoin de quelqu'un que tu connais sur place* », dit un de mes enquêtés.

J'ai également vérifié que la mobilisation de ces liens est plus fréquente dans le cas des migrants dont les familiers ou les amis ont mis en place une migration antérieure. Ces « migrants plus anciens » facilitent le déplacement de ces nouveaux compatriotes à travers deux voies : en les accueillant temporairement, avant qu'ils reprennent leur route ; et/ou en leur fournissant des informations sur la suite du voyage.

Dans le cadre de la création des routes migratoires, bien qu'il y ait des exemples où le migrant mobilise des liens faibles, l'utilisation des liens forts est toujours plus fréquente, au contraire de ce qui a été conclu dans d'autres recherches (Sierra-Paycha : à paraître), où les liens faibles avaient une importance indispensable, surtout au moment initial du processus migratoire.

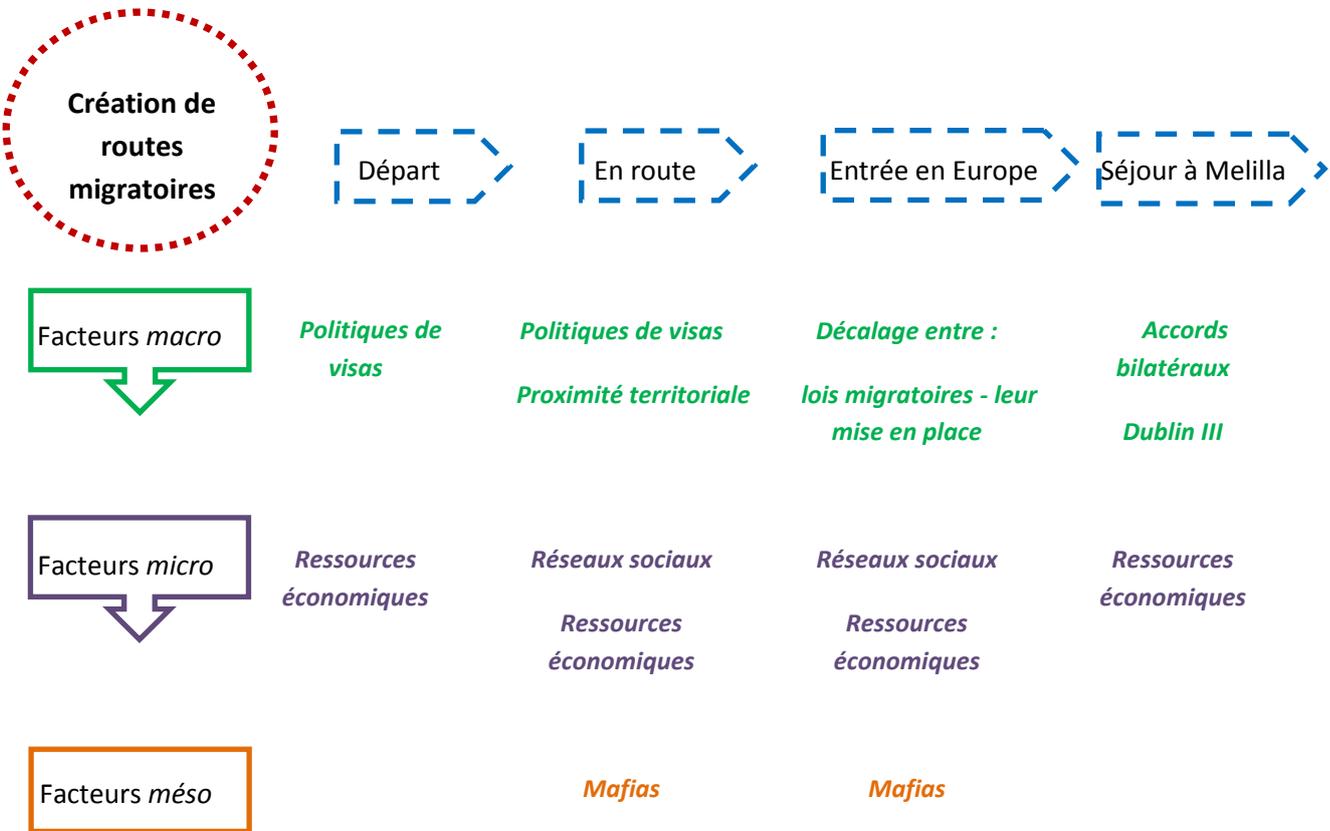
D'autre part, les ressources économiques et les liens dont le migrant dispose (niveau micro), ne suffisent pas toujours pour qu'il puisse migrer, une difficulté que se manifeste notamment au niveau des frontières. Celles-ci sont des tronçons de la route particulièrement dangereux, comme l'explique

un de mes enquêtés guinéens : « Pour passer (la frontière) entre l’Algérie et le Maroc c’est encore l’enfer. Je veux pas en parler ».

Les frontières sont ainsi des zones où le migrant, seul, avec ou sans liens, ne réussit pas souvent à avancer, de manière qu’il est alors contraint de trouver d’autres voies alternatives. C’est sur ce point qu’une étude au niveau méso est particulièrement intéressante. Le rôle des « mafias en réseau » est ici un élément indispensable pour comprendre comment les routes migratoires se mettent en place.

Ces groupes, composés de plusieurs membres, présentent une structure hiérarchisée et parfaitement organisée, et le rapport qu’ils ont avec le territoire et la migration est très intéressant. Dans le cas des migrants qui arrivent en Europe à travers Melilla, il y a au moins deux limites que ces personnes doivent traverser où la présence des mafias est constante. L’une d’entre elles est la frontière entre le Mali et l’Algérie. Cette zone est particulièrement dangereuse, puisque les migrants se trouvent avec les rebelles Touaregs. Ceux-ci ont le contrôle du territoire, de manière que le migrant doit négocier avec eux le passage : soit avec l’argent, soit à travers de travaux forcés, voire l’exploitation sexuelle dans le cas des femmes.

Dans le cas d’autres frontières, comme celle entre l’Algérie ou le Maroc, ou entre le Maroc et Melilla, les mafias n’ont pas le contrôle sur le territoire mais elles jouent un rôle en tant que facilitateurs du passage. Les tarifs et les services varient selon le profil du migrant, un système inscrit sur des critères raciaux.



Ce contexte tri-factoriel a des conséquences sur le développement du voyage migratoire et il a un impact direct notamment sur deux des variables qui composent lesdites routes : les **choix des lieux -de transit ou de destination-** qui les intègrent et les **temporalités** qu'elles présentent.

Dans ce sens, pour l'étude des temporalités des routes, les moments d'arrêt et de confinement, qui précèdent ceux du déplacement, sont particulièrement révélateurs. Dans le cas de Melilla, cet enfermement ne se produit pas tellement par le fait d'être hébergé dans un centre de migrants, mais par les propres caractéristiques de la ville. De plus, la durée de cette période de confinement est imprédictible –entre deux semaines et plus de sept mois-, en ayant une influence très claire sur les migrants qui affrontent « un long séjour ».

Concernant ces personnes, on constate que le fait d'expérimenter cette situation de « stand-by » et la méconnaissance de leur avenir, les mènent vers le développement de stratégies de survie, qui ne sont autres que « des actes de résistance ». De plus, dans le cas de ces migrants, cette période de confinement les incite à s'« **ancrer dans la ville** », ce qui peut impliquer aussi **des modifications sur la suite de la route qu'ils avaient envisagée** au départ.

Pour conclure, ce travail ouvre les portes à plusieurs pistes de recherche. Tout d'abord, l'étude d'une certaine *résistance* dans le cadre des routes migratoires pourrait être menée dans d'autres points d'accès au territoire européen afin d'étudier les facteurs qui structurent leurs parcours dans d'autres espaces migratoires. Il serait également intéressant de voir l'évolution entre le projet envisagé par le migrant une à fois à Melilla et la réalité dans le mois et années qui suivent la sortie de l'enclave.

## Références bibliographiques

### OUVRAGES

- AGIER**, Michel (2014) *L'encampement du monde. Un monde de camps*, Paris, Éditions La Découverte Paris, pp.5-27
- AKOKA**, Karem et **CLOCHARD**, Olivier (2015) *Régime de confinement et gestion des migrations sur l'île de Chypre*, L'Espace Politique. URL : <http://espacepolitique.revues.org/3381> ; DOI : [10.4000/espacepolitique.3381](https://doi.org/10.4000/espacepolitique.3381)
- ARBORIO**, Anne-Marie et **FOURNIER**, Pierre (2005) *L'enquête et ses méthodes, L'observation directe*, Paris, Edition Armand Colin, 128p
- BEAUDU**, Gérard (2007) *L'externalisation dans le domaine des visas Schengen*, Cultures & Conflits, n°68. URL : <http://conflits.revues.org/5793>
- BÉNÉDICTE**, Michalon et **ZENEIDI**, Djemila *et alii.* (à paraître) Les lieux d'enfermement : méthodologie de la contrainte, *Espaces et enfermement. Du lieu à l'expérience*, Presses Universitaires de Rennes.
- BENSÂAD**, Ali (2003) Agadez, carrefour sahélo-maghrébin, *Revue européenne des migrations internationales*, Vol, 19-n°1. URL : <http://remi.revues.org/336>
- BENSÂAD**, Ali (2009) *Le Maghreb à l'épreuve des migrations subsahariennes. Immigration sur émigration*, Paris, Karthala, 448p.
- BERNARDIE-TAHIR**, Nathalie et **SCHMOLL**, Camille (2015) *Iles, frontières et migrations méditerranéennes : Lampedusa et les autres*, L'Espace Politique. URL: <http://espacepolitique.revues.org/3333>
- BLANCHET**, Alain et **GOTMAN**, Anne (2007) *L'enquête et ses méthodes. L'entretien*. Edi. : Armand Colin. Paris.
- BONDANINI**, Bruno Francesco (2014) Migración de tránsito: entre la temporalidad y largas esperas El caso del CETI de Melilla, *Revista de Antropología Experimental*, n°14. Universidad de Jaén.
- BOYER**, Florence (2005) *Être migrant et Touareg de Bankilaré (Niger) à Abidjan (Côte d'Ivoire) : des parcours fixes, une spatialité nomade*. Géographie, Université de Poitiers
- CLOCHARD**, Olivier (2010) Le contrôle des flux migratoires aux frontières de l'union européenne s'oriente vers une disposition de plus en plus réticulaire, *Carnet de géographes*, n°1, 18p.
- DIMINESCU**, Dana (2014) Éditorial, *Revue européenne des migrations internationales*, vol.30, pp.7-13

- ELLERMANN**, Antje (2010) *Undocumented Migrants and Resistance in the Liberal State*, Politics & Society, 38(3) p.:408-429
- GRANOVETTER**, Mark (1973) The strength of weak ties, *American Journal of Sociology*. Vol. 78, n° 6, p.: 1360 – 1380
- GRAWITZ**, Madeleine (2004) *Lexique des sciences sociales*, Paris, Ed. : Dalloz, p.51 et 282
- HERRERA TORRES**, Lucía et alii. (2007) *Melilla: Ciudad fronteriza internacional e intercontinental. Análisis histórico, económico y educativo*, Frontera Norte, Vol. 19, N° 37. Janvier-Juin 2007
- ISERTE**, Morgane (2008) *Enquête en « zone d'attente réservée de l'aéroport de Paris-Charles de Gaulle : vers une gestion sécuritaire des « flux migratoires », Cultures & Conflits*. URL : <http://conflits.revues.org/15743>
- KAWAKIBI**, Salam (2013) *La gestion de la migration en Syrie : une perspective globale*, CARIM : Notes d'analyse et de synthèse-Module socio-politique. Consortium euro-méditerranéen pour la recherche appliquée sur les migrations internationales, Robert Schuman Centre for Advanced Studies. European University Institute. URL : [http://cadmus.eui.eu/bitstream/handle/1814/11010/CARIM\\_AS&N\\_2009\\_13.pdf;jsessionid=D81FEE2C9B219DB445BCE686507516FF?sequence=1](http://cadmus.eui.eu/bitstream/handle/1814/11010/CARIM_AS&N_2009_13.pdf;jsessionid=D81FEE2C9B219DB445BCE686507516FF?sequence=1)
- KUNTH**, Anouche (2014) Trahie par ses TICS...Décryptage judiciaire d'une filière clandestine à l'Âge de l'Émigration, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, n° 30 (3 et 4), pp.15-30
- LAHLOU**, Mehdi (2006) *Les causes multiples de l'émigration africaine irrégulière*, Population & Avenir. N° 676. p. : 4-7. URL : <http://www.cairn.info/revue-population-et-avenir-2006-1-page-4.htm>
- LATTIMORE**, Owen (2014) La frontera. Popoli e imperialismi alla frontiera tra Russia e Cina in BONDANINI, Bruno, *Migración de tránsito: entre la temporalidad y largas esperas El caso del CETI de Melilla*, Revista de Antropología Experimental, n°14. Universidad de Jaén. URL: <http://revistaselectronicas.ujaen.es/index.php/rae/article/viewFile/1791/1550>
- LAZAAR**, Mohamed (2003) *L'immigration marocaine en Espagne*, *Revue Hommes et migrations*, in Marocains de France et d'Europe, N°1242, Mars-Avril 3. Pages : 1-11, URL : [http://www.hommes-et-migrations.fr/docannexe/file/1242/1242\\_09.pdf](http://www.hommes-et-migrations.fr/docannexe/file/1242/1242_09.pdf)
- LIN**, Nan (1995) Les ressources sociales: une théorie du capital social, *Revue française de sociologie*, 36-4. Analyses de réseaux et structures relationnelles. Études réunies et présentées par Emmanuel Lazega, pp. : 685-704. URL : [http://www.persee.fr/doc/rfsoc\\_0035-2969\\_1995\\_num\\_36\\_4\\_4424](http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1995_num_36_4_4424)
- LÓPEZ-GUZMAN** et alii. (2007) *Melilla: Ciudad fronteriza internacional e intercontinental. Análisis histórico, económico y educativo*, Frontera Norte, Vol. 19, N°37, 33p.

-**MASSONAT** et alii. (1989) *Técnicas de investigación en Ciencias Sociales, Observar*. Madrid, Ed.: Narcea, p.: 28-86

-**OLABUÉNAGA**, José Ignacio (1996) *Metodología de la investigación cualitativa. La observación*. Bilbao. Universidad de Deusto, pp.125-163

-**PEREIRA**, Sónia et **VAN MEETEREN**, Masja (2013) Le rôle des réseaux sociaux dans le processus migratoire, *Pro Asile*, n° 23 in *Les nouvelles facettes de la mobilité internationale*. p.10.13

-**ROBIN**, Nelly (2014) *Migrations, observatoire et droit. Complexité du système migratoire ouest-africain. Migrants et normes juridiques*. Droit, Université de Poitiers

-**ROUSSEL**, Cyril (2003) : Désenclavement et mondialisation : réseaux migratoires familiaux des druzes du sud syrien, *Revue Européenne des Migrations Internationales*. Vol.19, n°3. URL : <http://remi.revues.org/2693>

-**SCARPA**, Robert (2008) *Questions sur la muticulturalité et les flux migratoires subsahariens vers l'Europe. Voyage à Melilla*, Haute École de Namur, 140p.

-**SCOTT**, James (1985) *Weapons of the weak. Everyday form of peasant resistance*. Yale University press New Haven and London, pp. 289-303

-**SIERRA-PAYCHA**, Celio (à paraître) *Le rôle des liens faibles dans l'insertion résidentielle des migrants colombiens en Espagne (2007) : une approche par le groupe de corésidents*, 16p.

-**VACCHIANO**, Francesco (2015) *Os confins no corpo: experiência, subjetividade e incorporação nos itinerários dos jovens migrantes marroquinos na Europa* in BAHIA, J. & SANTOS, M. "Corpos em trânsito: socialização, imigração e disposições corporais". Porto Alegre: Letra & Vida. Pages: 129-155

-**WIHTOL DE WENDEN**, Catherine (2009) l'Europe, un continent d'immigration malgré lui, *Annuaire français de Relations internationales*, Vol.X., pp.1-11

## **RAPPORTS**

-**CEAR** (2013) *Evolución de los solicitantes de protección internacional en España. Cifras y estadísticas*, 13p. URL: [http://www.interior.gob.es/documents/642317/1201562/Asilo\\_en\\_cifras\\_2013\\_126140719.pdf/5c514420-3dfc-48fa-9435-763d6bed4959](http://www.interior.gob.es/documents/642317/1201562/Asilo_en_cifras_2013_126140719.pdf/5c514420-3dfc-48fa-9435-763d6bed4959)

-**CEAR** (2014, le 4-11 juillet) *El camino sin fin: huellas de mujeres en la frontera sur. Informe de la Misión de Observación de Derechos Humanos*, 22p. URL: [http://nadiesinfuturo.org/IMG/pdf/Informe\\_Cear\\_Mujer\\_Melilla.pdf](http://nadiesinfuturo.org/IMG/pdf/Informe_Cear_Mujer_Melilla.pdf)

-**CeiMigra** (2015) *Informe anual sobre migraciones e integración*, Compañía de Jesús et Generalitat Valenciana, 176p.

-**CODH** (2014, Julliet) *Violations of human rights in the southern border-Melilla*, Rapport de la Comisión de Observación de Derechos Humanos, 68p.

-**EUROPOL** et **INTERPOL** (Mai, 2016) *Migrant smuggling networks*, 15p. URL :

-**MIGREUROP**, **GADEM** et *alii.* (Juin 2006) *Guerre aux migrants. Le livre noir de Ceuta et Melilla*. Rapport conjoint, 106p.

-**MIGREUROP** (Décembre 2015) : Ceuta & Melilla, centres de tri à ciel ouvert aux portes de l'Afrique, 33p.

-**MIGREUROP** et **GADEM** (Août, 2015) : Gestionar la frontera Euro-Africana : Melilla, laboratorio de la externalización de las fronteras de la Unión Europea, 5p

-**Ministerio del Interior** (2014): « Lucha contra la inmigración irregular ». Balance 2013. Ministerio del Interior. Gobierno de España, 18p. URL:

<http://www.interior.gob.es/documents/10180/3066430/Balance+2014+de+la+lucha+contra+la+inmigraci%C3%B3n+irregular/4a33ce71-3834-44fc-9fbf-7983ace6cec4>

-**SJM** et **IUEM** (Mai, 2016) Sin protección en la frontera. Derechos Humanos en la Frontera Sur: entre Nador y Melilla.

-**WOMEN'S LINK WORLDWIDE** (2009) : Los derechos de las mujeres migrantes: una realidad invisible, 64p. URL:

## **ARTICLES DE PRESSE**

-**BAULUZ**, Javier (2014, 23 octobre) *Discurso de José Palazón en Premio Ortega Y Gasset* , mise à jour le 7 Mai de 2015. URL.:

<http://periodismohumano.com/migracion/el-video-de-la-foto-juegan-al-golf-mientras-varios-inmigrantes-intentar-saltar-la-valla-de-melilla.html>

-**BLASCO DE AVELLANEDA**, Jesús (2014, le 28 février) *Mirelle, camerunesa de 15 años la primera mujer en saltar la valla de Melilla*, consulte le 10/11/2015. URL:

[http://www.eldiario.es/desalambre/Mirelle-primera-mujer-saltar-Melilla\\_0\\_233776738.html](http://www.eldiario.es/desalambre/Mirelle-primera-mujer-saltar-Melilla_0_233776738.html)

-**DE VEGA**, Luis (2015, le 6 août) *Revolución siria en Melilla*, consulté le 06/08/2015. ABC. URL:

<http://www.abc.es/espana/20150608/abci-melilla-sirios-201506071703.html>

-**ELDIARIO.ES** (2016, le 13 juin) *Le Conseil d'Europe passe le savon à l'Espagne à cause des « refoulements à chaud : « ça doit s'arrêter »*, consulté le 13/06/2016. URL :

-**GARCÍA DE BLAS**, Elsa (2015, 16 avril) : *La foto denuncia nuestra indiferencia*, El País. Consulté le 20 septembre 2015. URL:

[http://politica.elpais.com/politica/2015/04/16/actualidad/1429212065\\_417058.html](http://politica.elpais.com/politica/2015/04/16/actualidad/1429212065_417058.html)

-**HÖJJE**, Katarina (2015) *Le grand détour des syriens dans le sahel*. Irin News. GAO. Mis en ligne le 11 novembre 2015. Consulté le 12 novembre. URL :

<http://newirin.irinnews.org/divers/2015/11/11/le-grand-dtour-les-syriens-dans-le-sahel>

-**IRIN News** (2015 le 10 août) *Maroc : loin des regards, la ligne de front de la crise des migrants*. Consulté le 13 Novembre 2015

<http://www.irinnews.org/fr/report/101842/maroc-loin-des-regards-la-ligne-de-front-de-la-crise-des-migrants>

-**JESC** (2015) *Migration trends across the western rote of the Mediterranean. Vision and values for Europe*, is en ligne le 19 Octobre 2015. Consulté le 13 Novembre 2015.

<http://jesc.eu/migration-trends-across-the-western-route-of-the-mediterranean>

-**KULLAB**, Samya (2015) *Lebanese law fores Syrian refugees underground*, mis en ligne le 2 Novembre, consulté le 13 Novembre. URL :

<http://www.irinnews.org/report/102181/lebanese-law-forces-syrian-refugees-underground>

-**PORTILLO**, Fernando (2014) *¿A dónde van los inmigrantes que entran en Melilla?. ¿Hay derecho? El blog sobre la actualidad jurídica y política*, consulté le 20 septembre, 2015. URL:

<http://hayderecho.com/2014/03/24/a-donde-van-los-inmigrantes-que-entran-en-melilla/>

-**TORREBLANCA**, José Ignacio (2015, le 29 Julliet) *Tu muro, mi valla*, El País. URL:

[file:///C:/Users/USUARIO/Desktop/Inmigraci%F3n%20irregular\\_%20Tu%20muro,%20mi%20valla%20%20Opini%F3n%20%20EL%20PA%CDS.html](file:///C:/Users/USUARIO/Desktop/Inmigraci%F3n%20irregular_%20Tu%20muro,%20mi%20valla%20%20Opini%F3n%20%20EL%20PA%CDS.html)

## FILMOGRAPHIE

-**OLIVARES**, Gerardo (2007) « 14 Kilómetros »

## Reportage photographique

- CAMPEMENT DE MIGRANT.E.S SUBSAHARIEN.NE.S À BOLINGO



*Vue des « bunkers », nom qui donnent les habitants du campement aux maisonnettes où ils habitent.*



*Super, le chef et un des habitant du campement pose dans son « bunker ».*



*Des ustensiles de cuisine de Julie, une des femmes du campement.*



Entrée d'un des « bunkers »



Julie en train de cuisiner une omelette aux légumes



Un migrant montre une des zones du campement incendiée par les *mkheznis*, la police marocaine.



*Quelques enfants du campement jouent au fond tandis que leur mère cuisine.*

- VILLE DE MELILLA



*Entrée du CETI (Centro de Estancia Temporal de Inmigrantes).*

*La « valla »*



*Ouafe, une fille marocaine, et son copain syrien, Mohamed, inventent un hameçon avec l'épingle de son voile et une chaîne pour passer le temps à pêcher à la plage de Melilla.*



*Un véhicule de l'Armada Española (l'Armée espagnole) circule à côté de la « valla ».*



*Vue de la « valla ».*



*Des travailleurs transfrontaliers rentrent au Maroc après une journée de travail à Melilla*



*« Tarjeta roja » d'un migrant du CETI, document qui lui permet de rester à Melilla, mais pas de partir.*



*Mohamed et Abdil dans « La Casa del Pueblo », nom qu'ils ont donné à leur maisonnette, construite suite à leur expulsion du CETI (Melilla)*

Captures d'écran de deux des groupes de Facebook où les réfugiés syriens

et les passeurs se mettent en contact

اللاجئين السوريين

 اللاجئين السوريين في النمسا  
Páxina · Vienna, Austria · Político/a · A Šultañ Ā...

 اللاجئين السوريين  
Páxina · Amman · Organización sen ánimo de l...

 اللاجئين السوريين في هولندا و أوروبا  
Páxina · Novas personalizadas · A Šultañ Ātraj...

 اللاجئين السوريين في مليية الإسبانية  
Páxina · Comunidade · A احمد ام e 720 máis gúst...

 اللاجئين السوريين في مملكة الدنمارك  
Páxina · Comunidade · A Šultañ Ātrajāb e 5.364...

 صفحة اللاجئين السوريين في لبنان - المستقلة 2  
Páxina · Comunidade · A احمد ام e 3.638 máis gú...

 اللاجئين السوريين في بلغايا  
Páxina · Novas personalizadas · A 9 gústalles i...

 ( اللاجئين السوريين في هولندا ) أخلاقنا سر تميزنا  
grupo · 15.709 membros

اللاجئين السوريين في إسطنبول

(« Les réfugiés syriens »)



  
بيت السوريين في إسطنبول  
Grupo pechado

[Unirse ó grupo](#)

 Grupo pechado  
Calquera pode atopar o grupo e ver quen está nel.  
Só os membros poden ver as publicacións.

Acerca de

تمت انشاء هذه المجموعة بغرض وضع اي اعلان مفيد للجالية السورية في مدينة اسطنبول فقط من فرص عمل او بيوت للاجار الخ

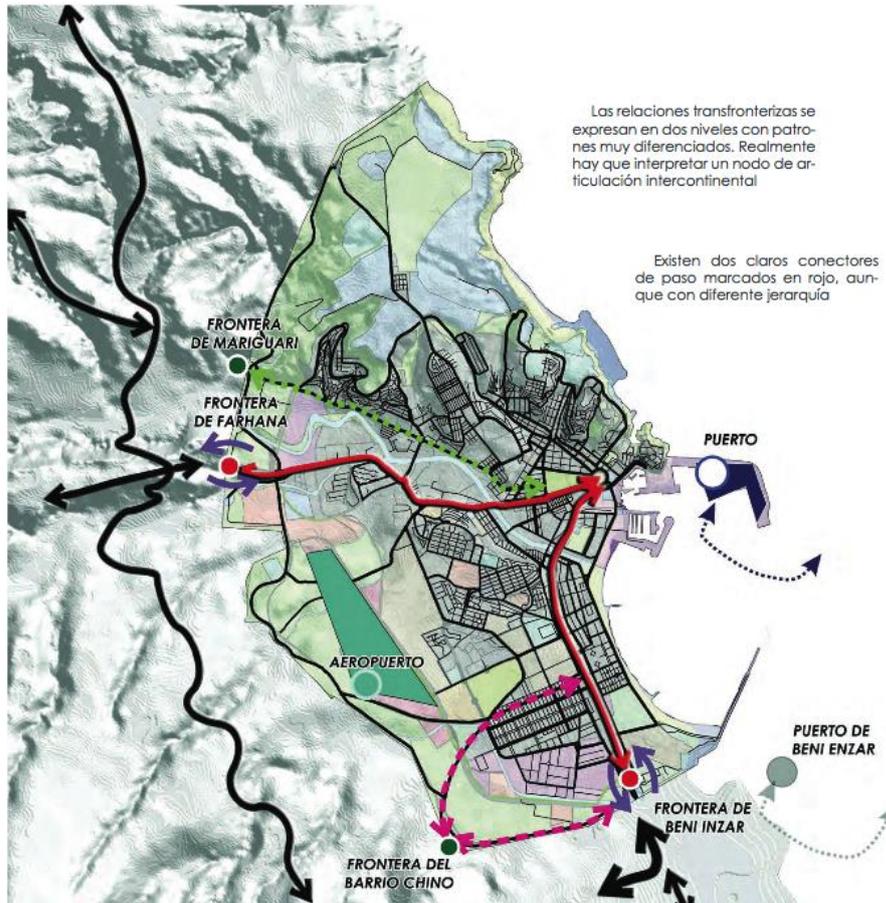
اسطنبول في السوريين بيت

(« La maison des Syriens à Istanbul »)



## Annexes

### Annexe 1 : Les quatre points de passage frontaliers terrestres pour accéder à Melilla



Source: Consejería de Seguridad Ciudadana de Melilla

## Annexe 2: Dossier d'activités à réaliser avec la population migrante du CETI, proposé à l'ONG ACEM

### PROPUESTA DE ACTIVIDADES PARA LA POBLACIÓN DEL CETI

Alba Otero García,  
estudiante del Máster *Migrations Internationales*  
(Universidad de Poitiers –Francia)

#### Actividad 1

#### TALLER DE “FOTOGRAFÍA EN LA CIUDAD”

##### Descripción y metodología

El taller está dedicado a la fotografía. Durante la primera jornada, recopilaremos fotografías que los propios inmigrantes posean, bien impresas, bien en dispositivos (móviles, por ejemplo). A continuación, cada persona tendrá que explicar por qué ha elegido la o las fotografías, dónde y cuándo han sido tomadas, quién aparece en la imagen, cómo es la imagen, qué significa etc. Lo importante es que cada persona parta de una imagen, que por alguna razón es importante, y que intente expresar lo que significa para ella en español. La segunda jornada tendrá lugar en las afueras del CETI. En grupo, haremos un recorrido por la ciudad. Durante este recorrido, cada persona sacará fotos de lugares u objetos (zonas, establecimientos, monumentos...) que les guste, le inspiren algún tipo de sensación... Para ello, cada uno llevará consigo una cámara, que podrá ser su propio móvil. En el caso de que alguien no posea ningún aparato fotográfico, se le prestará una cámara de fotos desechable. En una tercera jornada, se recopilarán y, si es posible, se proyectarán las fotografías que cada persona ha sacado. Durante su visualización, cada uno tendrá que explicar y describir a su/s compañero/s las imágenes que ha tomado. La idea es que durante la exposición de cada fotografía participe todo el grupo, no solo la persona que la ha tomado. En una cuarta jornada, podrían imprimirse todas las fotografías, ponerles título y realizar una pequeña exposición con ellas.

##### Objetivos

Facilitar una participación activa y favorecer la socialización de los integrantes del grupo. practicar la expresión en español y la soltura en esta lengua, permitiendo una mayor confianza en sí mismos.

##### Duración

4 clases cuya duración será de una hora a una hora y media.

##### Grupo

Jóvenes sirios, hombres y mujeres, de entre 15 y 25 años. El taller podrá repetirse con otros grupos.

##### Lengua

Español como lengua vehicular e inglés y árabe si fuera necesario

##### Material requerido

Un ordenador y cámaras desechables en el caso de que fuesen necesarias.

#### Actividad 2

#### TALLER DE RISOTERAPIA

##### Descripción y metodología

El taller está dedicado a realizar actividades y ejercicios de risoterapia. Comenzaremos las primeras sesiones con una ronda de presentación en la que cada persona dirá su nombre y dará a conocer algo que le guste (un animal, un color, un objeto) que comience con la misma inicial. Cada persona deberá presentarse a sí misma y recordar el nombre y el objeto mencionados por las otras personas. Esto permitirá crear un ambiente de confianza y primera toma de contacto. A continuación, todo el grupo se pondrá de pie y en círculo para realizar diferentes juegos y actividades. Esto permitirá generar un clima de confianza, desenfado y humor. Los ejercicios con música serán esenciales para favorecer la expresión corporal y

	socialización de los integrantes a través del baile. Realizaremos otros juegos como el baile de la escoba o bailes en círculo cantando canciones en español con pasos de coreografía simples y graciosos.
<b>Objetivos</b>	Incitar a la participación de las integrantes del grupo y la integración. Favorecer la autoestima y la socialización. Mejorar la expresión en la lengua española.
<b>Duración</b>	Un total de 4 clases con una duración de una hora, que podrán impartirse una o dos veces por semana.
<b>Grupo</b>	Mujeres sirias en edad adulta. Podrían hacerse más grupos con otra población del CETI (jóvenes, grupos mixtos...)
<b>Lengua</b>	Español como lengua vehicular e inglés y árabe si fuera necesario
<b>Necesidades material</b>	y Eventualmente globos y/o lápices. Un reproductor de música.

### Actividad 3

### TALLER DE POSTALES

<b>Descripción metodológica</b>	y El taller consistirá en la realización de postales personalizadas. Cada persona tendrá que elaborar una postal sobre algo que le guste: un paisaje, una persona un objeto...Para ello, se utilizarán recortes de revistas, de periódicos, cartulinas...y todo tipo de material de dibujo. Cada persona explicará al grupo en qué consiste su postal, cómo la ha diseñado, qué significa para ella y quién es el destinatario...Al final del taller se expondrán todas las postales. Durante la realización de los talleres se podrán hacer vídeos que recojan todo el proceso y realizar un reportaje final.
<b>Objetivos</b>	Favorecer la creatividad y la expresión artística y lingüística, mejorar la confianza en si mismo y la autoestima.
<b>Duración</b>	Cada taller de postales tendrá una duración de dos horas, pudiéndose hacer varios grupos.
<b>Grupo</b>	Podrán hacerse distintos grupos con la población del CETI: hombres adultos, mujeres adultas, adolescentes, jóvenes...
<b>Lengua</b>	Español como lengua vehicular e inglés y árabe si fuera necesario
<b>Necesidades</b>	Material: cartulinas, tijeras, lápices de colores, pegamento...

### Actividad 4

### TALLER DE RELAJACIÓN

<b>Descripción metodológica</b>	y El taller de relajación estará dedicado a realizar ejercicios de yoga y quigong. Se practicará la expresión corporal y la relajación a través de ejercicios simples y fáciles de realizar. La música será un elemento importante para su realización, alternada con partes de silencio y concentración. Se realizarán también ejercicios de auto-masaje facial y muscular.
<b>Objetivos</b>	Mejorar el bien estar y el autoestima de las participantes, así como la fomentar la participación.
<b>Duración</b>	Dos o tres sesiones de 45 minutos.
<b>Grupo</b>	Mujeres sirias del CETI de más de 16 años. Podrá repetirse con otros grupos.

<b>Lengua</b>	Español como lengua vehicular e inglés y árabe si fuera necesario
<b>Necesidades</b>	Un espacio dónde los miembros del grupo puedan sentarse en el suelo. Esterillas y un reproductor de música.
<b>Actividad 5</b>	<b><u>TALLER DE CANCIONES Y POESÍA</u></b>
<b>Descripción y metodología</b>	El taller consistirá en el aprendizaje de la lengua por medio de canciones. Para ello, se realizarán ejercicios con música. Los participantes elegirán una canción en español de las propuestas. Cada participante tendrá una hoja con parte de la letra y tendrá que completar los huecos con las palabras que falten. Una vez completada, todo el grupo tratará de traducir la letra de la canción para favorecer al aprendizaje del vocabulario. Finalmente los participantes cantarán la canción. Otra de las actividades posibles consistirá en la traducción al español de una canción que el grupo conozca, bien en árabe, bien en otra lengua. La misma actividad podrá realizarse con poemas.
<b>Objetivos</b>	Fomentar la participación y el intercambio. Mejorar el conocimiento del español y la expresión en esta lengua.
<b>Duración</b>	Dos o tres sesiones de 45 minutos, con grupos reducidos.
<b>Grupo</b>	Población siria de todas las edades.
<b>Lengua</b>	Español como lengua vehicular e inglés y árabe si fuera necesario
<b>Necesidades</b>	Bolígrafos, lápices, folios y un reproductor de música o un ordenador.

**Annexe 3:Ensemble d'entretiens**

NOM	JOUR	LIEU	DURÉE	LANGUE	RETRANSCRIPTEUR	TYPE D'ENTRETIEN
<b>Associations/ONG/Journalistes</b>						
<b>ACCEM</b>	05/04/2016	Melilla	1h 30	Espagnol	Alba	Entretien formel
<b>CEAR</b>	<i>Entretien pas accepté</i>					
<b>Croix Rouge</b>	30/05/2016	Melilla	45 min (aprox)	Espagnol	Alba	Entretien informel lors de la visite du CETI
<b>Melilla Acoge</b>	Plusieurs entretiens	Melilla	-----	Espagnol	Alba	Entretiens informels
<b>Delegación de migraciones-Nador</b>	12/05/2016	Nador	30 min (aprox)	Espagnol	Alba	Entretien informel
<b>ASTICUDE</b>	22/04/2016	Nador	1h 30	Espagnol	Alba	Entretien formel
<b>PRÓDEIM</b>	09/03/2016	Melilla	1 h (aprox)	Espagnol	Alba	Entretien formel
<b>José Palazón</b>	09/03/2016	Melilla	1 h (aprox)	Espagnol	Alba	Entretien formel
<b>Jesús Blasco de Avellaneda</b>	22/03/2016	Melilla	1h30min (aprox)	Espagnol	Alba	Entretien formel
<b>Forces de sécurité et institutions</b>						
<b>Directeur CETI</b>	23/05/2016		1h 30 (aprox)	Espagnol	Alba	Entretien formel
<b>Policía Nacional- Chef de presse</b>	28/04/2016	Melilla	2h(aprox)	Espagnol	Alba	Entretien formel
<b>Policía Nacional- Responsable de extranjería</b>	Plusiers entretiens	Melilla	1h -1h 30 (aprox)	Espagnol	Alba	Entretien formel
<b>Guardia Civil – Responsable de presse</b>	16/03/2016	Melilla	1h(aprox)	Espagnol	Alba	Entretien formel
<b>Guardia Civil- frontière</b>	16/03/2016	Melilla	1h (aprox)	Espagnol	Alba	Entretien formel
<b>Subdelegación del Gobierno-</b>	15/03/2016	Melilla	30 min (aprox)	Espagnol	Alba	Entretien formel

<b>Responsable de presse</b>						
<b>Marítima Pregar S.A.</b>	11/05/2016	Melilla	15min	Espagnol	Alba	Entretien informel
<b>Migrant.e.s enquêté.e.s<sup>62</sup></b>						
					<b>Retranscripteur/Interprete</b>	
<b>Anas</b>	18/03/2016	Melilla	40 min	Anglais	Alba	Entretien formel
<b>Marwan</b>	09/03/2016	Melilla	1h 15	Arabe	Gracia/Mohamed	Entretien formel
<b>Rasha et Maya</b>	26/03/2016	Melilla	1h	Arabe	Haytham/Mohamed	Entretien formel
<b>Sami</b>	21/03/2016	Melilla	30 min	Arabe	Alba/Mohamed	Entretien formel
<b>Houman</b>	22/03/2016	Melilla	40 min	Arabe	Alba/Mohamed	Entretien formel
<b>Nasser</b>	25/03/2016	Melilla	Plusieurs jours	Arabe	Gracia/Mohamed	Entretien formel
<b>Ghaith</b>	17/03/2016	Melilla	30 min	Arabe	Haytham/ Mohamed/Abdellatif	Entretien formel
<b>Halil</b>	01/04/2016	Melilla	40 min	Arabe	Haytham/Mohamed	Entretien formel
<b>Bassel</b>	05/04/2016	Melilla	50 min	Arabe	Alba/Ouafe	Entretien formel
<b>Adnan</b>	23/04/2016	Melilla	1h 30	Arabe	Haytham/Mohamed	Entretien formel
<b>Mustapha</b>	09/03/2016	Melilla	Plusieurs jours	Espagnol/Français	Alba	Entretien formel
<b>Aboubacar</b>	12/04/2016	Melilla	35 min	Français	Alba	Entretien formel
<b>Amadou</b>	24/04/2016	Melilla	1h 15	Français	Alba	Entretien formel
<b>Alpha</b>	01/05/2016	Melilla	35 min	Français	Alba	Entretien formel
<b>Diallo</b>	01/05/2016	Melilla	1h	Français	Alba	Entretien formel
<b>Ibrahim</b>	21/04/2016	Melilla	45 min	Français	Alba	Entretien formel
<b>Amina</b>	09/03/2016	Melilla	20 min	Arabe	Alba/Mohamed	Entretien formel
<b>Yasmine et Asma</b>	09/03/2016	Melilla	35 min	Français	Alba	Entretien formel
<b>Karim</b>	30/05/2016	Melilla	50 min	Anglais	Alba	Entretien formel
<b>Hassan</b>	08/04/2016	Melilla	40 min	Arabe	Alba/Abdellatif et Mohamed	Entretien formel
<b>Salma</b>	04/05/2016	Melilla	45 min	Anglais/Français	Alba	Entretien formel
<b>Hamza</b>	27/04/2016	Melilla	45 min	Français	Alba	Entretien formel
<b>Nada</b>	Plusieurs jours	Melilla	Plusieurs jours	Anglais	Alba	Entretien formel
<b>Zakaria</b>	20/04/2016	Melilla	35 min	Arabe	Alba/Abdellatif	Entretien formel

<sup>62</sup> Les noms des migrants sont fictifs, afin de protéger leur anonymat

**Annexe 4: Migrants et migrantes enquêtés.e.s**

Nom fictif	Pays de naissance	Âge	Sexe	Temps à Melilla au moment de l'entretien	Au moment de rédiger notre mémoire (Juin-Juillet), ils sont encore à Melilla ?	Formation
<b>Anas</b>	Homs, Syrie	37 ans	Homme	20 jours	Non	Administrateur comptable
<b>Marwan</b>	Région d'Alep, Syrie	36 ans	Homme	15 jours	Non	Avocat
<b>Rasha et Maya</b>	Homs, Syrie	19 ans et 42 ans	Femmes	1 semaine	Non	Étudiante en Droit et femme de ménage
<b>Sami</b>	Kurdistan syrien	18 ans	Homme	2 mois	Non	Serveur
<b>Houman</b>	Syrie	-----	Homme	4 mois	Non	Puisatier
<b>Nasser</b>	Latakia, Syrie	20-30 ans	Homme		Non	Étudiant
<b>Ghaith</b>	Syrie	17 ans	Homme	2 mois	Non	Étudiant
<b>Halil</b>	Damascus, Syrie	18 ans	Homme	7 mois	Je ne sais pas	Étudiant
<b>Bassel</b>	Tartous, Syrie	15 ans/19 ans*	Homme	1 mois*	Oui	Serveur
<b>Adnan</b>	Syrie	43 ans	Homme	3 mois	Je ne sais pas	Puisatier
<b>Mustapha</b>	Douala, Cameroun	30 ans	Homme	41 jours et 4 mois	Oui	Boucher
<b>Aboubacar</b>	Guinée Conakry	26 ans	Homme	2 mois	Non	Licence en art moderne Travailleur dans un magasin de téléphonie
<b>Amadou</b>	Côte d'Ivoire	24 ans	Homme	-----	Non	Musicien
<b>Alpha</b>	Guinée Conakry	28 ans	Homme	-----	Non	Etudiant
<b>Diallo</b>	Guinée Conakry	22 ans	Homme	3 semaines	Oui	Étudiant en Journalisme
<b>Ibrahim</b>	Conakry, Guinée Conakry	24 ans	Homme	1 mois	Oui	Coiffeur
<b>Amina</b>	Ghamine, Algérie	20 ans	Femme	20 jours	Oui	Étudiante en coiffure
<b>Yasmine et Asma</b>	Oran, Algérie	16 et 40ans ans	Femmes	5 mois	Oui	Étudiante et coiffeuse
<b>Karim</b>	Proche de la frontière tunisienne et libyenne, Algérie	25 ans	Homme	7 mois	Non	Avocat
<b>Hassan</b>	Oujda, Maroc	19 ans	Homme	7 mois	Oui/Non	Tailleur
<b>Salma</b>	Nador, Maroc	24 ans	Femme	6 mois	Oui	Travailleuse de marketing
<b>Hamza</b>	Fès, Maroc	27 ans	Homme	2 mois	Oui	Économiste et diplômé en construction de bâtiments
<b>Nada</b>	Rabat, Maroc	22 ans	Femme	6 mois	Oui	Étudiante en langue anglaise
<b>Zakaria</b>	Fès, Maroc	32 ans	Homme	-----	Oui	Artisan

## Annexe 5 : Trois exemples d'entretiens transcrits

- **Karim, 25 ans. Algérie.**

*(Suite à une conversation informelle sur son séjour à Melilla)*

A.: Karim, when did you arrive to Melilla?

K.: I arrived here in November and from October nobody of Algerians got "salida". Just some families with children. They are trying to do some tricks with us like me and asylum. As Algerian have a special laws, they want us to stay here and then they give us no answer. If asylum is ok or no. If you get "no" you will get out from asylum situation to illegal immigrate situation. If I'm immigrant illegal in Melilla the "policía" is coming and take me to Murcia, and Murcia to Algelia. So, they are smart, they don't want to take us to Spain, before we have "yes" or "no" because they know that the most part of us well go to France or Germany...

A.: For others is easier?

K.: Yes, for example for Syrians. When they get red card, "tarjeta roja" they have "salida", next week "salida". For us, I came here, I stayed a month to get interview in "comisaría". Then, from there they gave me another month, to say "yes" or "no", after two months and a week, they gave me the result. Syrians no, one week and they get everything.

A.: Where did you live in Algeria?

K.: In Southside desert, near to Libya border and Tunisian border. Look, I tried to ask for visa for Spain, for France for Turkey and I got refuse, so three times, then I was thinking about going to Libya, and take a boat to Italy, but I guessed it would be too dangerous. So Melilla is the last solution for Algerians.

A.: When you lived in Algeria you had heard about Melilla?

K.: No, Melilla is only famous in the west side of Algeria, its mean west side near to Morocco. Like Mustaganan, Oran, kilinsan, Maghnia, these cities are close to Morocco, so they know a lot about Melilla and Ceuta. But me I told you I lived Orán and Mustaganan is 1.000 kilometres from me. Its more than 1 thousand of kilometres from my city, you know Algeria is the largest country in Africa, so...

A.: Why you decided to leave Algeria?

K.: I'll give you the truth. I studied four years in Algeria, in the University. I studied law, I have a licence in law, and I studied English. But in Algeria if you want to look for a job you have to live in the capital, Alger. I live in the South so we don't have anything. So I try to look for a new life, going to another country to start a new life, to have a family, children, find...I don't want to be like a director or...I just wanna have a work and with this work I can eat, I can maybe have a car, my children will be safe...In Algeria we don't have this opportunity. It's not easy. Look, you can eat and you can stay in Algeria but something else is too hard. So the day I got refused my visa to Turkey, I was thinking because right now is a risk, it's not sure, it's not secure...

A.: In Algeria?

K.: Not, in Melilla. It means one foot in Africa, one foot in Europe. Because maybe you go back to Algeria and you know you have to pay, I came by plane from Alger to Casablanca, I didn't cross the border. Without visa, before they asked us the visa but now just you pay the ticket.

A.: And there, in Casablanca, you heard about Melilla?

K.: No, no...In Algeria I heard about

A.: How?

K.: My dad is from the south side, my mum from Alger, the capital, so I used to go to Alger. My cousin, my friends are there...They told me about Melilla. But they told me others things...They told me "it's too easy, just one month in CETI and you get "salida" ... And then when I came I'm here from seven months and it's not sure...Maybe they take me to Algeria

A.: And you never thought about coming here by walk?

K.: Yes, yes, yes. Most of my friends came by the border. But (he designs on the soil of the ground): This is Oran, this is Maghnia, this is Mustaganan, this is Sitlinsan, this is Melilla and this is Oujda. So west side of Algeria is easy for them. For example, they have relationships, they have family, friends...you know, it's easier to them to cross the border. And it's cost 50 euros...not too much.

A.: By plane it's more expensive?

K.: I think a hundred and fifty euros. I arrived to Casablanca, and I went to a hotel. Then I got the train to Nador. Ten days in Nador, I was trying to enter to Melilla. I couldn't so I had to buy a passport, a Moroccan passport of someone than looked like me. And I entered by Barrio Chino.

A.: So first at all you tried to come as a *harraga*?

K.: Yes.

A.: And what was wrong? But the police recognised you?

K.: No, I'll tell you. Morocco is too hard because you don't know who is a civil person or who is like a police. So in Beni Ensar in the border, you find people sitting in the coffee: "Oh you're Algerian? Oh nice to meet you... Do you want something?" And then they call the police: "He's Algerian with the back jacket and the jeans..." You know...So it was too hard to me.

A.: And how many times you tried?

K.: 10 times...once on the day. Because after once you tried they recognise your face and they say: go away, go away...And me I'm lucky because I entered legal to Morocco, but my friends they took the jail in Morocco. And then he came back to Algeria.

A.: So, at the end you knew someone to come in?

K.: Yes

A.: How?

K.: In my hotel, in Nador, where I used to sleep, there is someone who works there. Two people, one worked during the day and other young like me at night, in the reception. So I told him: I'm Algerian, and I want to go to Melilla and he told me: have friends who can give you passport, they can buy you a passport. After two days he told me: I want your picture by WhatsApp, so I send my picture then tomorrow he came to me and I met him in a coffee to have me details: How much I had to give him etc...So I gave him 2 hundred euros, and he said to me: No, I want just to speak about money. I said: when I enter Melilla I'll give you the money and he said "ok". So he came to me at four am in the morning, with the car. He took me from the hotel, to Barrio Chino, and he send others guys with me. He said: you will be the first, you...pam pam pam...So we crossed the Moroccan, we came to Spanish Guardia Civil. They didn't even look my face: "pasa, pasa" without looking the passport. He just like: One, two, three, four...Uno, passport, one two, three, four. Passport. So they control one (passport ) and three people go.

A.: So, you didn't pass like an Algerian?

K.: No, like a worker. A Moroccan worker. Like a Moroccan worker who came here to work. And they didn't look my passport. They stopped the first one and then "two, three, four" and I was one of these three that they don't look. And I was like "OMG, Why I paid for the passport??It's too easy, OMG..." (laughing) Because at the beginning you see the wall, Guardia Civil and you feel like "impossible" and when I pass: Ooooh it's too easy! I thought: give me back my money, give ... (laughing)

A.: By the way, when did you give him the money?

K.: when I entered. I gave like a work...because if not I would be so shame. But it was like: grm grm... (grunts, laughing)

A.: And where did you pay? Once here, in Melilla?

K.: Yes, next to the CETI because when we entered he stopped the car for me.

A.: But you entered by walk?

K.: Yes, yes.

A.: And you know if he came back to Morocco?

K.: I don't know but I didn't see him again, after that.

A.: And...When you left Algeria....Did your family know about your plans ?

K.: No, just when I came to Melilla I phoned my mother.

A.: And why in Melilla and not before, in Casablanca for example?

K.: No, she knew I was in Casablanca but I told her another thing. I told her: "I'll go to watch a football match". But she had doubts, because she knew I wanted to go to Europe, and I had asked for visa few times and I got refused. So she came to me: are you sure? Don't make something stupid! I answered: don't worry...But...I'm the only boy, I have just sister, I'm the only man...

A.: You are the littlest one?

K.: No, in the middle...

A.: When you phoned your mother what did she say?

K.: She was crying, because She suffered because she knows anyone, I don't have enough money...

A.: And when you applied for the visa for the first time, why you chose Spain?

K.: Because we have the mentality: Spain, France...they give you visa....you have opportunities, like 70% to have visa. If you ask for England, it's impossible, forget about it. Or Germany, it's too hard...Spain and France is a little bit easier.

A.: So you tried Spain and then France...And why they refused your visa?

K.: They don't give you exact reasons, you know, they just say: oh you get paid 200 euros it's not enough. Why are you going? Because they have programs, if you are under 25 years old they will check your documents exactly, but if you are older like 40, they give you visa...

A.: And then you tried with Turkey...Why?

K.: Because I wanted...I was with my friend, he's in France now. We asked for visa together the same day. He got it and I got refuse. Because I wanted to go with Syrians like Turkey, Greece, Macedonia, Austria...

A.: Like a Syrian?

K.: No, no, like an Algerian. And then when I would arrive to France or France, ask for asylum.

A.: And then you heard about Melilla?

K.: Yes, but Melilla was in my mind but the last solution. My friend tried from Turkey and now he's in Paris.

A.: And now here, they told you something about "salida"?

Yes, it's just for families or single women. They all will get "salida". Families who have "niños" or babies. They will get "salida" in two cases: if you get yes for asylum or if you are a family. For us, if we get yes of course we will have "salida", if not I don't know. Maybe they take us to Murcia or...I don't know...I got red card, the first one, three months, and now I'm waiting the second one, other three months.

A.: And what it's the reason of your asylum petition?

K.: I said Islamic radical people. Because you know I live in the dessert near to the border. In my city we have dates, you know, there is a big company. So they come to us and ask s money. And now I can speak English because I then I studied in the government university and its forbidden for them. They don't like it...They wanted me to go to work with them an I don't wanna go with them. They are from Libya, Algeria, Tunisia even from Mali. Sometimes they have guns...

A.: I see...And what about your family? They think about coming to Europe?

K.: Yes, but not my sister. She wants to go to Alger, because my oldest sister is teacher at the school, she teaches in a school History and Geography and my youngest sister is studying in the university yet. So in my home just my mum and my father. If I go to Europe and I get a job and a home maybe I will ask them to come with me.

A.: And did you have any friend living in Morocco before coming?

K.: Yes,

A.: And they helped you?

K.: No, I have friends but they live in Agadir, and in Casa and I just know them by Facebook, like not strong relationship. The money to pay the plane was mine because I used to work and study. I used to study on the morning and I started to work at 6pm until middle night in a snack, fast food and...

A.: What do you think about Melilla?

K.: You know there two "Melillas" in my mind. There is Melilla and the ceti, like you suffer bad food, bad place to sleep and other Melilla: "playa", "centro"...If I had regular papers I would stay here, yes, it's beautiful, and I'm getting use it to be here. I have friends, I've started to learn a "poquito" Spanish...No, it's beautiful, small city like if you live here you don't have to pay too much...There is playa...

A.: I understand...By the way, I would like to ask you about your job...

K.: Yes, limpiacoches

A.: How did you get your job?

K.: When I came I was new here, when I was new here, I had some money. But when the money ended I was trying to find something to give me money. So I started to ask people, I went to Plaza España...I found people and the most of them "Argelinos". So I started to ask, can I work, and choosing the place...and take the things...then I went to the playa and it was empty because it was February, so nobody went to the playa. But I knew in summer it would be....So I started in this place, with a Moroccan friend. He was older than me in that place. He had being here for a year and a half.

A.: How did you meet him?

K.: I knew him before because he used to go to the CETI. I don't know why maybe to have food or to see his friends...He's from Beni Ensar.

A.: And how you chose the place?

K.: It was in winter. "Playa" is empty. I use to clean a car per weak. Bu t I was patient, I knew that in summer I would get 20 euros per day. So, I stayed there.

A.: And which days you work there?

K.: I go the whole day, except Mondays, But Saturday and Sunday are the best. My place is next to Mesón de España.

A.: And nobody is your boss?

K.: No, no. It's just. I wanna work, I ask and i help you. Sometimes and I find someone so I say: come on this is my place, I'm here since 6 months. I'm sorry and he goes to look for other place...The person who is in the place has the right.

A.: And this money helps you to pay...

K.: My clothes...and food for my girlfriend. I met her here in the CETI, she is "marroquí".

A.: You can't get marry to be a family?

K.: You know we have to pay a lower, as we are not in a regular situation...maybe for gays is easier, I don't know...For us like normal human being is too hard.

(...)

K.: If you try to cross the border by yourself you will find people who control the border. They are there: what are you fucking here? Give me money. Ah, you want to cross by yourself, you think you are smart? Give me your money, give me your mobile phone...Go back! They are in Algerian and Moroccan border and they work with the government, with the police and police frontera like Guardia. Most of Algerian come in groups, 3 or 4 .But i live far away from there...I came by myself.

A.: How do you feel here in CETI?

K.: Here I feel like in jail.

A.: But you can go out...

K.: Yes, but the problem is not come out or not. If you are in jail they give you like: look, after one year you will get freedom but here no, you never know. If you gonna stay one year, if you gonna stay ten days...If you go back to Algeria. So you are always confused. If they told to me: "you are not to get Europe". I would try to find the way to go, go to the Puerto...because the most of Algerians go "salida" by the Puerto, "chatarra". I have already tried two or three times. One time on the Puerto and other here in la Cañada.I decided to go there when they told you there is no "salida".

A.: Yeah, I see...

K.: Yes, because they don't give you a answer, yes or not. They say: "no, no everything is from Madrid, everything is from "policia", everything is from...". So you get mad...If Im alone I would try again...but I'm with my girlfriend and I don't want to leave her alone, she's pregnant. So, I don't wanna her to stay here.

A.: And what about the other times you tried?

K.: The first time they caught me and the second they gave me coffee, "leche"...Because there are two groups: the good groups and the bad groups...It the bad group catch you...because they don't like immigrants...they said: get out mother fucker dirty Arab...In Spanish: "hijo de puta!" ...

(...)

K.: Here, where is my room, where is my clothes...but we thank CETI because we can eat, we can have a shower...Living in the street is worse...Maroroquis they had "salida" before, but from January they stopped. Noone ...well, just one person he's name is Halib. He knew some women here. He knows people in the peninsula and they helped him to get "salida". Algerian stay more time than other. Then Maroccon and some Africans. But you re from Guinea Conakry one month and you go, But from cameroun you stay for more time. Asn Syrians are the first, one week or two "salida". But if your wife is "marroquí" more time, one month and a half. Maybe for the Syrians they have priorities because there is a war, a real war...but not for Algerians or Moroccans...

A.: Yes, I see...

K.: Each time they tell you something different, for example, in January: oh, n march you'll get "salida", the lawyer,----- . In March she told in may all Algerian will have "salida". Now we are almost in June, so every month new speech, new things. So you lose the hope.

A.: And If by any chance, you had to come back to Algeria...?

K.: Even if they come back to Algeria I will come back here. I will be my family, get a bit of money and I'll come back here...I studied law in Algeria. So if there is a new law and I arrived before I continued with the first law...but the others who arrive after...

(...)

K.: In Nador you found a lot of people who asked you what are you doing here?In Morocco if I go to a coffee and I say: "Slam maleikun, a coffee", they recognise my accent. "Ahhh, my brother, I have been in Algeria, ohh beautiful country! You want to go to Melilla?" They are smart you know...The first time they thought I was Syrian. Because the first time there were a lot of Syrians, families...Then I tried and they stopped me and ask the passport so they told: "go out"...After three days they knew my face...so...

A.: They recognised you...

K.: Yes, you know like you..You can discover a Spanish face. If I'm for example from Germany you can discover my face: you face looks like German or Sweden...It's the same for us: from me I can discover

Arabic face: with "maroquinos" or "argelinos" just from the face...Syrians have too much hair...long hair...you know...

- **Marwan, 36 ans. Région d'Alep**

A.: Je voudrais savoir d'où tu viens, en Syrie ?

M.: Je viens de la Syrie, de la région d'Alep, de la campagne du Nord de cette région...

A.: Je vois...Et c'est quand que tu es parti ?

M.: Il y a eu chez nous une guerre entre le Système et la Révolution, ensuite, d'autres groupes Islamistes sont entrées (Daech, Front al Nosra...). Et pleins de choses sont passées chez nous, et on ne pouvait plus vivre. LE Système nous tue. Daech nous tue. On ne pouvait plus vivre, donc on s'est tourné vers la Turquie. Parce que la Turquie est la seule zone frontalière du côté de la ville d'Alep. On est rentrée en Turquie, et on a demandé l'asile... euhh... On n'a pas demandé l'asile là-bas. Ils ne nous ont pas donné le statut de réfugié. Ils nous ont considérés comme des immigrés. Comme si nous ne sommes pas des réfugiés... Le pays voisin a reçu les syriens. Nous sommes alors restés dans les camps turcs.

A.: Et vous étiez combien ?

M.: Je suis père de 7 enfants. Et j'ai une femme, al hamdoulillah. La situation de la vie est difficile en Turquie parce qu'il y a eu une pression sur le gouvernement turque à cause de 4 millions de réfugiés syriens qui sont entrés en Turquie. Cette pression qui s'est passée sur le gouvernement Turque, à mis la Turquie dans un besoin d'aide. C'est un gros poids sur la Turquie. Surtout que la Turquie est un grand pays. Donc le gouvernement turc n'a pas pu nous offrir les moyens nécessaires pour vivre. Donc j'ai décidé de sortir et de venir en Europe.

A.: Et tu es partie dans quel pays ?

M.: Bon, les frais pour sortir de la Turquie vers la Grèce vers l'Allemagne, ou tout autre pays européens étaient une grande somme qui peut atteindre 2500 dollars. Et je n'ai pas cette somme. Donc j'ai fait une demande de Visa pour l'Algérie et je suis entrée dans l'Algérie. De l'Algérie je suis rentrée au Maroc, du Maroc en Espagne. Le gouvernement et la police espagnole nous ont reçus dans la ville de Melilla. On a beaucoup souffert. J'ai passé autour de 3 à 4 mois pour arriver à la ville de Melilla, parce que je n'avais pas d'argent. Il fallait que je trouve un travail dans chaque ville où je passais sur ma route, afin de toucher de l'argent pour mes dépenses et les frais de la route, parce que tout avait besoin d'argent. Donc je passais 3 mois dans chaque ville sur la route, jusqu'à arriver à la ville de Melilla. Ensuite ils nous ont reçus, et ils nous ont donné l'asile. Et aujourd'hui, inchallah, j'ai « salida » en direction vers l'Espagne, en espérant...

A.: Et lorsque tu as quitté la Turquie tu pensais aller déjà en Europe ?

M.: Venir en Europe n'est pas dans le but de trouver mon propre intérêt, mais j'ai 7 enfants qui ont le droit à une éducation, à vivre en sécurité, à bien s'habiller, à boire, à manger, à vivre une vie, à jouer... Chacun a ses idées, il a le droit de les développer et les nourrir, le droit de faire partie de la société européenne et mondiale. Je veux dire: nous sommes des Arabes, musulmans, et on doit vivre avec toutes les religions, et connaître le mode de vie des autres et se mélanger avec la société européenne que ça soit par la langue ou la religion ou toute autre chose. C'est pour cela que j'ai décidé de venir en Europe et de faire une demande d'asile. Ils ont accepté ma demande, et maintenant j'attends qu'ils m'envoient les papiers qui sont le passeport et la résidence de 5 ans, afin de pouvoir faire venir ma famille et les sauver de l'enfer qu'ils sont en train de vivre à l'étranger. Donc on demande à dieu de réaliser nos rêves et voir nos enfants devenir des ingénieurs, des médecins, ou chacun dans le domaine qu'il préfère, en Europe qui est le pays des libertés, la liberté de l'opinion, la liberté d'expression, le pays qui respecte l'homme sans voir la race ou la religion, il respecte l'homme en tant qu'homme, pas de différence entre noir ou rouge ou blanc ou blond. Donc, hamdoulillah, je suis venu ici pas pour moi ni pour ma femme, mais pour mes enfants, mes 7 enfants qui sont les plus importants dans ma vie. Donc inchallah, dieu va me permettre de leur fournir tout ça et réaliser mon rêve en eux, celui de les voir devenir des meilleures personnes.

A.: Je vois...Et c'est quand que tu as quitté la Turquie ? Dans quelle année/mois ?

M.: Je suis arrivé en 2014, début 2014, peut-être le 3ème ou le 4ème mois de l'année, je suis sortie de la Syrie pour aller en Turquie. Alep est à la frontière avec la Turquie, je suis allée dans la voiture puis j'ai passé les frontières à pieds avec mes enfants et ma femme. Elle est frontalière comme Melilla avec Ben Ensar. J'ai traversé jusqu'en Turquie avec mes enfants, ma femme, mon père, ma mère, mes frères et sœurs.

A.: Et pour aller en Turquie, tu as dû payer ? (le interprète traduit mal, donc le syrien ne répond pas à la question).

M.: non non, on n'a rien payé, le gouvernement turque était très accueillant et à l'écoute. La Turquie avait ouvert ses portes pour les réfugiés syriens.

A.: Et c'est quand que tu es arrivé en Algérie ?

M.: Je suis arrivée en Algérie en 2015, le 10ème mois. En avion. Oui, tout seul parce qu'ils n'ont pas donné le visa à ma fille. J'ai eu mon visa d'une manière illégale pour pouvoir entrer en Algérie. Donc on n'a payé pour avoir ce visa illégalement. Je suis arrivé tout seul en Algérie, sans ma famille, ma famille est en Turquie dans un camp, dans la ville de Kilis. Donc, je suis resté à peu près 3 ou 4 mois en Algérie. Je travaillais pour toucher l'argent pour mes dépenses, et les frais pour venir au Maroc.

A.: Et qu'est-ce que tu faisais comme travail en Algérie (L'interprète traduit mal).

M.: En Syrie? Je suis diplômé de l'école de droit d'Alep. Et je travaillais comme avocat.

A.: Et en Algérie?

M.: En Algérie, je travaillais tout: maçonnerie, chantier, agriculture... L'important c'était de faire de l'argent pour pouvoir voyager.

A.: Il pensait venir à Melilla quand il est partie de la Turquie (l'interprète traduit mal encore en demandant s'il est venu déjà en Europe dans sa vie).

M.: Non, je n'étais jamais en Europe avant.

A.: Et il ne se sentait pas bien en Turquie pour rester là-bas?

M.: Il y a beaucoup de Syriens en Turquie, et il n'y a pas d'avenir. On ne peut pas inscrire nos enfants dans les écoles, il n'y a pas d'éducation... Ce qui m'intéresse c'est mes enfants. Donc en Turquie, il n'y a pas un environnement confortable. Ils n'ont pas d'avenir en Turquie.

A.: Et il voulait rester en Algérie?

M.: non, je suis venu en Algérie pour aller en Europe.

A.: Et il n'a jamais pensé à venir par la Turquie?

M.: parce que c'est cher... 3000 euros

A.: Et comment il est arrivé au Maroc.

M.: je suis venu illégalement, je suis arrivé à la ville de Maghnia en Algérie, j'ai rencontré un trafiquant, je lui ai payé 250 dollars et il m'a fait rentrer au Maroc.

A.: comment il a rencontré la mafia?

M.: Ils ont tous des pages sur Facebook.

A.: Est-ce que je peux savoir le nom de la page?

M.: ils n'ont pas des noms spécifiques, un s'appelle Fouad, un autre s'appelle Al Hajj, un autre s'appelle "le Fantôme". Wallah, ce sont ça leurs noms...J'ai trouvé des publications comme quoi tu peux écrire sur Facebook "partir illégalement de l'Algérie" et tu trouveras... Ils changeaient très souvent leurs pages. Dis-lui qu'une fois une personne arrive à Maghnia, elle peut demander n'importe qui "où je peux trouver un trafiquant?". Tout le monde va l'aider à trouver des contacts.

A.: il est arrivé au Maroc par quelle ville? (l'interprète traduit mal)

M.: Syrien: je suis arrivé au Maroc par une voiture qu'on nous la met à disposition à la frontière. On monte dans la voiture et on nous emmène à la ville de Oujda, de Oujda je suis venu à Nador et de Nador je suis entré en Espagne. Je n'ai pas rencontré des trafiquants au Maroc, je ne connais aucun trafiquant au Maroc. Je suis venu direct à Melilla.

A.: c'est quand la première fois il a entendu de Melilla?

M.: on a entendu depuis un an ou deux ans que beaucoup de syriens sont entrés en Espagne par Melilla. Tout ça on l'a su par Facebook; on rejoint des pages "Syrien en Allemagne", "Syriens en Europe"... et on demande "où se trouve une bone route pour aller en Europe?", les gens répondent "va à Melilla", "va à Sabta" (((je ne sais pas c'est quoi))).

A.: il était en Turquie la première fois il a entendu parler?

M.: oui

A.: Et après tu es arrivé à Nador?

M.: Oui, je n'avais pas d'argent pour dormir à Nador, donc j'ai passé deux nuits à dormir dans la rue parce que c'était un Samedi.. Samedi dimanche tout est fermé, j'ai attendu Lundi alors pour bouger. Je n'avais même pas un centime. Même maintenant je n'ai rien.

(...)

M.: Lundi le matin j'ai essayé d'entrer, un policier m'arrête, du coup je vais changer mes vêtements puis essayer de rentrer. Je n'ai rien payé, je n'ai plus d'argent.

A.: il n'a pas utilisé l'argent?

M.: ils voulaient de l'argent, et je n'en avais pas, du coup je n'ai contacté aucun trafiquant. Je suis entré tout seul. Il y avait énormément de monde, les policiers faisaient entrer les marocains, donc j'ai porté un

costume marocain et je suis entré, donc ils n'ont rien senti. S'ils avaient vu quelque chose, ils m'auront arrêté.

(...)

M.: tous les trafiquants sont Algériens, il n'y a pas de Syriens.

A.: tu étais seul?

M.: il y avait une famille qui m'accompagnait: 4 enfants et leur mère.

A.: Et le passeport que tu as utilisé était de quel pays?

Syrien: le passeport n'était pas faux, c'est mon passeport Syrien. J'ai juste payé le visa illégalement. Mon passeport est légal.

A.: Et il a payé à qui pour le visa?

M.: J'ai contacté des mecs algériens, ils m'ont préparé des papiers ici en Algérie

A.: comment il les a connus?

M.: il y a un endroit à Bayazid (?) à Istanbul où il y a beaucoup d'Algériens et grâce à eux j'ai rencontré quelqu'un. Je lui ai payé presque 1000 dollars, en total presque 1200 euro, le billet de l'avion inclut dans le prix

A.: et maintenant ça fait combien de temps qu'il est dans le (???)?

M.: 15 jours

A.: alors il va sortir plus vite que beaucoup de Syriens

M.: non non, tous les syriens partent très vite... tous les syriens, les palestiniens, les irakiens, ils partent très vite. Nous sommes 50 personnes, et tous le monde part vite. Les syriens mariés à une algérienne ou une marocaine et qui habitent ici depuis 10 ou 11 ans, eux ils tardent pour partir (((((je n'ai vraiment pas compris pourquoi il raconte ça, mais bon))))))

A.: il a des amis qui ont déjà fait cette route?

M.: tous les syriens ici ont fait le même route que moi

A.: mais des amis à lui? (l'interprète traduit faux)

M.: mon frère est en Allemagne

A.: Et il a fait le même chemin que toi ?

M.: non de la Grèce. Turquie, Grèce, Bulgarie, Hongrie

A.: pour sa femme n'est pas venu?

M.: j'ai 7 enfants. Pour moi uniquement j'ai payé 1200 euros, donc fais le calcul! j'aurais besoin d'au moins 15000 euros et je n'ai pas cette somme.

A.: quel âge ils ont?

M.: ma fille la plus jeune a 2 ans, puis ajoute deux ans en montant, donc ma fille la plus âgée a 17 ans

Alba: et toi?

M.: j'ai 36 ans, je me suis marié à 17 ans, dis-lui qu'en Syrie on se marie tôt

(...)

A.: comment la vie en Syrie? Avant et après?

Syrien: avant la guerre, on vivait sous Bachar, son système est dur, c'est un système d'une dictature. On avait pas le droit de voyager vers l'Europe, on avait pas le droit de sortir de la Syrie, mais tout le monde avait le droit d'entrer en Syrie. Le gouvernement ne nous donnait pas de subventions, pas de logement, pas rien du tout. Si tu travailles tu peux manger.

A.: ça suffisait pour vivre ?

M.: J'ai hérité des terrains de mes grands-parents, je faisais l'agriculture pour vivre. C'était ma première source d'argent et la plus grande source. Mais il faut que la personne soit éduquée, donc c'est pour cela que je travaillais comme avocat parce que l'éducation est importante pour moi. Mon salaire d'avocat ne fait à peine 200 euros, ça suffit pour une semaine presque, c'est très peu. Si tu es fonctionnaire et tu acceptes un "pot-de-vin" (quand le fonctionnaire n'accepte de faire son job basic que si le client lui paye personnellement beaucoup plus) c'est possible de vivre, sinon, si tu as des valeurs et tu ne fais pas ça, tu ne peux pas vivre.

A.: Et dans quel moment il a décidé de quitter la Syrie ? Dans un moment concret ?

M.: l'Europe avait mis des conditions: être employé avec un large compte bancaire, bla bla, je n'avais pas ces conditions.

A.: et la famille?

M.: en Turquie, avec mon père, ma mère, mes sœurs et frères avec leurs femmes et leurs maris et leurs enfants.

A.: Et son frère en Allemagne, ce n'est pas?

M. : oui, il est seul en Allemagne et il prépare ses papiers pour faire venir sa femme. Et j'ai 4 frères en Turquie

A.: et lui il veut aller où?

M.: moi je veux l'Espagne parce que les papiers c'est beaucoup plus rapide, et il n'ont pas beaucoup de réfugiés syriens. et comme ça je peux ramener mes enfants, la vie en Espagne et beaucoup moins chère que l'Allemagne et les autres pays européens.

A.: pourquoi pas en Allemagne?

M.: parce que les papiers prennent un an ou un an et demi, c'est long. Ici c'est 6 mois.

A.: il connaît quelqu'un en Espagne?

M.: non

A.: et il va aller où?

M.: c'est eux qui décident

A.: il pense amener la famille en Espagne?

M.: oui

(...)

M: super, parfait. Ecoute, quand tu es poli, tout le monde va te respecter

A.: Et ici, qu'est-ce que tu fais pendant la journée?

M.: je reste ici, j'ai fait des amis, on discute, je lis des livres...

A.: Et de toute ta route, quel moment est le plus difficile?

M. : Algérie et Maroc. Les frontières, la vie, et tout. Les difficultés sur la route: manque d'argent, et dormir dans la rue.

(...)

A.: il parle souvent avec sa famille?

M.: oui, quand je suis arrivé, un monsieur ici m'a donné 10 euros, j'ai acheté une carte SIM Vodafone et grâce à ça je parle avec ma famille. Il m'a donné aussi un téléphone, il me l'a prêté.

(...)

M.: si mes enfants seront contents ici en Espagne, je reviendrai plus en Syrie. parce qu'on a toujours vécu dans des terribles conditions. Mais si j'arrive pas à faire venir mes enfants ici, je retournerai moi même chez eux. Quand je vais avoir le droit de faire venir mes enfants, j'irai à l'ambassade turque en Espagne, puis je ferai une demande de "regroupement familial" et je les fais venir. Tout ça grâce à mes papiers (une fois je vais les recevoir)

A.: il a changé son avis sur le pays?

M.: non je voulais venir en Espagne. J'aime l'Espagne.

A.: Ah, bon ?

M. : Le peuple espagnol est bon, et il n'est pas raciste. Le climat est bien, il y a 4 saisons. La vie est facile. La nourriture n'est pas chère. Son peuple est gentil. Le gouvernement est gentil aussi.

- **Salma, 24 ans. Nador.**

*(Suite à une conversation sur son enfance et le Maroc)*

A.: Comment tu as décidé de partir ?

S. : D'un seul coup j'ai décidé de venir. Un samedi et je suis arrivé ici le jeudi. J'ai perdu tout au Maroc à cause de mon homosexualité. Ma mère ne savait pas que je suis pas homosexuelle, elle m'a toujours demandé pourquoi je ne sors pas avec les mecs, pourquoi je parle pas au téléphone en cachette. Et donc je disais : fais-moi confiance...je suis pas du genre qui porte d'une manière sexy pour attirer les hommes, fais-moi confiance...En revenant à mon enfance, j'ai constaté que je suis lesbienne depuis j'avais cinq ans. J'étais en couple avec ma voisine, Ça a duré 13 ans. Alors en 2003 mon père m'a violé et là ça commence la haine vers les hommes et je peux plus faire confiance aux hommes...

A. : Je vois...et vu que tu viens de Nador alors peut-être tu connais Melilla depuis tu étais petite ?

S.: Depuis 2013, alors j'ai eu mon passeport en 2013 et je viens chaque fois, chaque été et honnêtement j'avais ma copine à Nador, l'année dernière en 2014-2015 on a passé l'été ici donc à la playa car comme tu sais très bien je peux pas être à l'aise avec ma copine à Nador. Donc on a quitté toujours la région de Nador pour se sentir en sécurité comme quoi il n'y a pas de gens qui nous regardent comme quoi on est des lesbiennes, on est ensemble. Mes amies de Nador ils viennent pour faire du shopping, pour être avec leur mec, par exemple pour vivre l'amour en cachette, mais pas pour mon cas. Il y a avait trois ou quatre cas comme le mien.

A. : Alors lorsque tu as décidé de demander l'asile tu pensais déjà à Melilla ?

S. : Moi ce que je savais au début était : on va venir ici, j'ai cru qu'ils vont nous faire des analyses et j'étais vraiment heureuses car comme ÇA ils allaient savoir que j'ai des hormones masculines, comme qui ça m'aidait. Masi ce qui arrive ici...est qu'il y a des gens qui mentent ses fondamentaires pour avoir des papiers comme vous savez. Donc ça dure un petit peu...Mais il ny apas de problème...Ils ont déjà fait des analyses et ils ont preuve que les hormones masculines sont très hautes par rapport aux hormones féminines alors ils m'ont dit de répéter les analyses. Donc je savais pas que ça va durer 6 mois mais bon là je suis à l'aise.

A. : Alors les six mois est à cause des analyses ?

S. : Non, c'est à cause des personnes qui créent des mensonges pour venir ici.

A. : Et ces personnes quand tu parles de ces personnes qui disent des mensonges sont qui ?

S. : Ce sont les marocains qui disent que sont des gays. Mais portant ils ont jamais couché avec un mec.

A. : Et tu penses qu'il y a des nationalités qui restent plus des temps que les autres ?

S. : Oui, les Algériens. Il y a même qui est resté un an, même deux ans. Il y a même une Sénégalaise qui est là depuis 5 ans.

A. : Et pourquoi tu penses ?

S. : Je sais pas, j'ai aucune idée je m'occupe de mon cas je cherche pas à connaître la vie des autres.

A. : Et avant de venir à Melilla est-ce que tu as pensé par exemple d'aller directement à la Péninsule, en Espagne ou... ?

S. : Non, moi quand je suis venue on m'a dit de donner le passeport au commissariat, et ils vont avoir le processus donc c'est eux qui vont arranger tout ils vont te donner une place où tu vas dormir, manger, et vivre donc Être propre et être protégée. Le cinquième mot est ce qui m'a laissé supporter tout ça.

A. : Et pour arriver ici, ça a été facile car tu avais le passeport de Nador, non ?

S. : Exactement. Et tu sais, une fois que tu arrives au contrôle espagnol, tu sais il y a deux queue : celle des marocains et celle des espagnols ou demandeurs comme les Syriens...

A. : Tu es entrée par laquelle ?

S. : Moi je suis entrée comme d'habitude. Et puis je suis partie à la Jefatura, j'ai parlé avec eux en Anglais, car je comprenais pas l'espagnol au début, donc ils m'ont dit de patienter, j'ai patienté pendant une heure peut être. Après il y a le...translator ..

A. : Le traducteur ?

S. : Oui, le traducteur (rit). Voilà il m'a tout expliqué, ils ont pris mon nom le nom de ma mère, tout et ils m'ont donné une feuille et ils m'ont dit : voilà vous partez au CETI jusqu'à on vous appelle. Après je suis restée ici un mois, après j'ai passé mon interview qui a duré 40 minutes.

A. : 40 minutes ?

S. : Ouais. Pour eux c'était bizarre car ils ont dit que « on arrive pas à supporter ce que tu as supporté toi-même ». Donc, c'était la durée la plus...précise...donc normalement les gens prennent deux heures, 1 heures et demi...et moi 40 minutes...Et après c'était passé le 11 décembre. Et après le 28 janvier j'ai pris « tarjeta roja ».

A. : Et là, quand tu es passé la frontière il y avait le control de la police espagnole.

S. : Oui, ouais.

A. : Et est-ce que tu as dit : je veux demander l'asile ?

S. : Non

A. : Tu as passé directement ?

S. : Oui

A. : Et tu es allée au commissariat ?

S. : Oui, car en 2015 il y avait deux cas : soit tu demandes l'asile à la frontière, soit tu pars à Là, au commissariat. Les gens qui ont demandé l'asile à la frontière sont déjà en Espagne. Ils ont duré ici 25 jours et ils sont partis. Mais nous non, car j'avais demandé l'asile à la frontière.

A. : Et toi, pour quelle raison tu as demandé l'asile à la commissariat et pas à la frontière ?

S. : Car je savais pas qu'il y a de police qui accepte l'asile à la frontière

A. : D'accord, et ceux qui sont déjà partis car ils ont demandé à la frontière, ils sont aussi des Marocains ou des Syriens ?

S. : Non, des Marocains aussi.

A. : Je te pose la question car il y a quelqu'un qui m'a dit que lorsqu'ils ont demandé l'asile à frontière, ils disent « je suis marocain et je veux demander l'asile » la police a dit : non, vous pouvez pas demander l'asile en tant que marocain.

S.: Moi j'ai jamais entendu ça. J'ai jamais entendu ça, parce qu'au début, donc au début, quand je suis entrée j'ai demandé : comment tu as passé toi, la frontière ? Alors comment ça se fait ? Il n'y a pas un endroit où tu peux demander ? On m'a dit : oui, tu vas au commissariat...et ils m'ont dit...Alors, j'ai jamais entendu ça. Peut-être c'est une rumeur.

A. : Et tu me disais que depuis 2013 tu as le passeport de Nador et...

S. : Oui, le 17 mai 2013

A.: Oh là là quelle mémoire !

S. : Ouais (rires)

A.: Alors, avant le 17 Mai 2013 (rires) tu étais jamais venue à Melilla ?

S. : Non, avant non.. J'étais petite, toute petite, quand je venais avec ma mère...mais après la mort de ma mère non, je me suis concentrée sur mes études...Et quand c'était presque l'été j'ai pensé c'est le moment de faire un passeport pour m'amuser un petit peu (rires)

A.: Et tu as fait tes études à Nador ?

S. : Oui

A.: Et est-ce que tu as habité dans une autre ville à part Nador ?

S. : Oui, à Settât, tu connais ?

A.: Oui, je suis jamais allée, mais je vois où c'est...

S. : Alors, à côté de Casa...Une année. Ma première année première la bas. Et, les autres...c'était que l'été, donc l'été je passais l'été à Fès, Meknes, Kenitra, casa...Donc c'est pour passer l'été mais pour vivre vivre non...

A.: Et est-ce que tu as eu des amis qui ont passé par Melilla pour aller en Europe ?

S. : Non, je connaissais personne...

A.: Et tu voudrais rester en Espagne ou aller ailleurs ?

S. : Au début je disais c'est bon je veux partir en Espagne, je veux rester la bas 2 ans et je veux partir puisque mes études étaient déjà en français, donc je voudrais finir mes études et je voudrais peut-être après un master dans le domaine export-import, et après pourquoi pas une scholarship..je sais pas en français, mais tu comprends..

A.: Oui, une bourse...

S. : Voilà, une bourse pour partir en Grand Bretagne et travailler plutôt l'export-import. Voilà alors je disais c'était mon rêve je dois le réaliser. Mais après quand je me suis rendue compte que Melilla m'a accepté, Espagne m'a acceptée alors pourquoi pas comme je suis pourquoi pas donner le maximum à l'Espagne pourtant que partir dans un autre pays. Donc la première chose que je veux faire est d'étudier l'espagnol comme il faut, et avoir des textes je sais pas en anglais ou français sur mon domaine et après travailler dans une entreprise espagnole qui fasse l'export-import...

A.: Et tu voudrais être en contact avec le Maroc ?

S. : Franchement non...J'ai perdue tout au Maroc...Donc ma mère, ma vie...ma stabilité éme la confiance en soi et...Je déteste la personne qui m'a détruit la vie, mon père donc je veux pas revenir au Maroc, j'ai rien à faire la bas...

A.: Je comprends...

S. : Il y a des gens ici qui ont mon cas, mais ils ont pas souffert le souffrance que j'ai eue dans ma vie alors à un certain période ils disent : allez on va revenir au Maroc, on a la famille, on a...Mai moi je dis : si seulement j'aurais une raison pour laquelle je reviens au Maroc je pourrais partir au Maroc sans trop penser...mais vous vous avez des raison pour revenir mais moi j'en ai pas, donc si je pars en Espagne je vais jamais revenir. Si je pars au Maroc ça serait pour...pour...en anglais « graveyard »

A.: Oui, le cimetière.

S. : Voilà ! Bon, juste pour te dire un autre mot. En 2000...le 5 Septembre 2014, donc j'ai rencontré une belle fille

A.: A Melilla?

S. : Non, à Nador une très belle fille, une charmante fille marocaine et je suis tombée amoureuse d'elle on était en train de travailler ensemble

A.: Dans la même entreprise ?

S. : Oui, alors malheureusement on a eu des problèmes...Tous les gens qui travaillaient avec nous disaient : voilà ils sont en couple, elles sont en train de faire de bêtises..toujours de paroles au point que j'ai décidé n autre travail. Plutôt j'avais une autre offre alors je suis partie directement à l'autre travaille, alors j'ai demandé à mn boss d'avoir une autre place pour elle. Et là même ma rentabilité est augmentée. Et en fin de comptes, le boss est tombé amoureux d'elle. Et pour cela j'ai décidé de venir ici...

A.: Je vois..., et maintenant elle est encore au Maroc ?

S. : Ouais...Bon mais maintenant tu as une autre copine...Bon ce n'est pas une nouvelle copine, c'est un nouveau amour donc...C'est quelque chose grave, j'arrive pas à préciser je te jure...si je trouve un moyen par lequel ils vont me faire les papiers ici, travailler ici, avoir une vie ici, je quitterais jamais Melilla mais bon (rires)...

A.: Alors tu voudrais rester à Melilla à cause ou plutôt grâce à...

S. : Oui, grâce à elle...

A.: Et comment tu l'as rencontré à Melilla...

S. : (Elle réfléchit)

A.: Bon juste si tu veux me répondre, parfois je pose des questions un peu directes et...

S. : Non, non il n'y a pas de souci, tu le sais...Donc, ça a été amour...coup de foudre ! Mais elle est mariée...elle est hétéro normale...donc je sais pas si elle est devenue bien ou...(risas) j'ai pas encore eu le courage d'en parler avec elle...

A.: Je comprends...

(...)

S. : En février j'ai eu une dépression...les gens ne s'arrêtent pas de parler ici, ils disent pourquoi elle est comme un homme ?

A.: Les autres migrants ?

S. : Oui, l'environnement des algériens, des syriens...pas les autres qui travaillent ici ils sont très gentilles...j'ai pas de mot pour eux, ça suffit qu'ils nous protègent, donc on peut faire ce qu'on veut on a la liberté...Il y a des marocains qui disent on est là depuis un an, ils veulent pas nous donner « salida »...blablabla...Est-ce que vous voulez la protection ou « salida » ? Tu vois ? Bon en revenant à notre sujet...

A.: Juste une petite question : depuis tu es à Melilla, tu t'es jamais enfermée, tu peux pas aller au Maroc, ou à la Péninsule...

S. : Non, car chaque jour je fais des activités donc je me sens...Parfois je me dis : les 24 heures sont terminées et j'ai encore des choses à faire... Bon alors, en février, j'allais pas bien, je prenais Fluxetina, donc une dépression méridionale...j'ai même essayé de me suicider...avec des pilules de Fluxetina...

A.: Ils t'ont donné ici la Fluxetina ?

S. : Non, je le prenais déjà au Maroc...J'étais partie voir le psychiatre...et ils m'avaient donné...Bon en mars, j'ai vu la mort je te jure...bon alors j'ai pensé : c'est le moment de commencer une nouvelle vie...Je commençais à faire des activités comme la zumbá, je coupe les cheveux (...) au point que je n'ai plus des cheveux (risas)

A.: Bon et au Maroc, j' imagine que tu n'as plus de relation avec ton père, mais avec le reste de la famille ?

S. : Bon du côté maternelle, ils m'ont...tu connais le roman « le dernier jour d'un commandé ? ». Bon ils m'ont vraiment condamné quoi...ils m'ont traité d'une manière méridionale, dégoûtante...

A.: A cause du fait d'être lesbienne ?

S. : Non, bon comme tu sais l'islam vous devez un papier qui précise que votre mère et votre père sont mariés. Donc ça a été la faute de mon père ou de ma mère je sais pas mais...Oui, alors fille de rue...ce mot je l'entends trois fois par jour, donc...toute l'énergie négative je l'ai fait exploiter en faisant les exercices, en étudiant, en apprenant des nouvelles langues, chansons et tout...mais après j'ai décidé de quitter la maison et vivre toute seule quand j'ai commencé à avoir un salaire...

A.: A quel âge ?

S. : 17 ans, je travaillais au marketing...j'étudiais le matin et je travaillais le soir, j'étudiais le matin et je travaillais le soir...

(...)

S. : Et puis la famille de ma mère, j'avais 14 ans et je suis partie chez ma tante...Et je lui ai dit : voilà ont frère ce qu'il a fait, ce qu'il a fait...Elle n'était pas choquée et elle m'a dit : tu prends bien et tu fermes la gueule. Donc là j'ai commencé à avoir la haine vers ma famille, et après la mort de ma mère j'ai commencé à avoir la haine vers la famille de ma mère, et du coup là je suis seule (elle rit). Mais bon être seule ça me donne le courage, car j'ai toujours pensé : quand j'aurai un bon salaire, un bon travail...j'aurai les moyens par lesquels je peux supporter la famille, ceux eux qui vont venir chez moi, pas moi qui vais partir chez eux, car entre parenthèse ma famille est matérialiste...

A.: Alors, ma question c'était pour te demander si lorsque tu as décidé de venir à Melilla tu avais eu du soutien économique de ta famille ?

S. : Bon je travaillais donc j'avais un salaire et j'ai pu épargner un peu...et après ici j'ai signé au mois de janvier alors j'ai commencé à travailler ici à Melilla...Pas un travail...par exemple : j'achète les produits de dehors et après je viens ici et je les vends, ou bien car j'ai étudié le stétique pour neuf mois,

bon j'ai pas eu le diplôme mais bon je fais la stétique...tout ce qui est nettoyage de visage...ça m'aide le jour de salida...Sinon, ce jour là non (risas) je sis à zero dirhams)

A.: Et je pense que c'était avant-hier tu m'as dit : lundi je dois aller à la frontière..

S. : Oui

A.: C'était pour acheter des choses ?

S. : Oui..

A.: Et quel type des produits : des vêtements ...?

S. : Des fois des vêtements, de fois de maquillage, de fois de jouets de bebés...ça dépend du budget...de maquillage c'est qui est : mascara...

A.: Et tu les vends aux gens du ceti ou aussi de dehors ?

S. : Non, seulement du CETI...

A.: Et comment ça se passe ?

S. : Bon comme je te dis le jour de salida c'est extra. J'ai toujours le planning plein. Pour les mercredi. Et pour chacune Ça prend une heure entre nettoyage, epil...donc je le fais avec le fil alors ça prend plus...ce n'est pas comme la cire...

A.: Et ce sont toujours des femmes ?

S. : Ou bien des gays, cela dépend...J'ai commencé avec une association aussi donc je suis toujours indisponible : je me réveille le matin, je bois un café, je fume j'arrange ma chambre, je prends la douche, si j'ai de linge je le fais...donc je termine, je mets un peu de parfum et je pars à l'école...je les aide pour traduire du syriens au français ou anglais soit...je reste avec les bébés les enfants, car je les adore (...) du coup je reste avec eux. Sinon je fais de la danse, la zumba, après je prends la douche, je dois faire une petite sieste, je reviens au travail volontaire bien sur...jusqu'à 19h.là je reste un peu avec mes amies...et après je reviens pour commencer n peu avec WhatsApp...

A.: Et pour ces choses de maquillage et machand que tu fais les mercredi. Tu as des tarifs ou cela dépend de la personne ?

S. : Si la personne a d'argent la tarif normalement c'est 5 euros.

A.: 5 euros?

S. : Oui, nettoyage de visage, avec de dépil avec soin...donc 5 euros c'est tout...c'est moins cher par rapport au marché...mais quand même on n'a pas les moyens d'une esthéticienne. Mais pour les Sud-africaines je sais quelles ont pas donc c'est 2euros et demi, trois euros...

A.: D'accord...et le reste des jours, à part le jour que tu vas acheter les produits, tu vas au centre vile souvent ?

(...)

S. : Bon moi quand je suis énervée, et même si la météo n'est pas comme ça, s'il a la neige, je te jure je pars à la plage pour nager...

A.: Tous les jours?

S. : Oui, je vais te montrer des photos...du moins de janvier ! Donc j'aime bien rester toute seule et penser : ce que je suis en train de faire est-ce que c'est le bon chemin ?ou bien je change quelque chose ? Par exemple a début e travaillais et tout donc j'étais pas trop *addicted* à l'école...donc je restais beaucoup des gens : des algériens, des marocains, des syriens...et donc il y a avait toujours beaucoup de bablabla...mais dernièrement je me suis éloignée de bcp de gens, je m'en fou de leur vie...ce qui m'intéresse est on s'assoit pour quart d'heure, on s'amuse, on rigole...et chacun pour soi... donc voilà c'est pas la peine de venir chez moi : regarde ce qu'elle m'a dit..blablabla...Donc non, je veux pas avoir la haine vers quelqu'un. Ça suffit ma famille...Donc parfois on organise aussi des choses, on va à la plage, ou à Plaza de España, pour s'amuser, des fois quand il y a le basketball je pars avec eux...où s'il y a des expositions ou à la forêt je pars avec eux...c'est juste pour ne pas sentir que je suis dans un endroit fermé. Et bon ces derniers mois Ça a changé ma vie...et je sais que l'amour est une des causes...des raisons qui m'ont aidé à ouvrir mon esprit...

A.: Et tu m'as dit que parfois tu vas à Plaza España..Et tu sais que la bas il y a des gens, des algériens, des subsahariens qui font le nettoyage des voiture...

S. : Oui,

A.: Tu sais alors comment Ça se passe ? Ils demandent à quelqu'un...

S. : Je te jure je sais pas moi...car...je sais pas si le travail n'est pas...je sais pas...mais personnellement. Je suis pas orgueilleuse, mais je pourrais pas faire ça (travailler gratuitement) je sais pas les autres, mais je pourrais pas...

A.: Et toi, quand tu as commencé à vendre des vêtements tu avais connu déjà quelqueun que le faisait déjà ou non ?

S. : Non, bon...comme tu le sais le jours qu'il y a salida il y a toujours le gens qui veulent partir chics et classe et avec des prix...c'est incroyable...100 euros, 200 euros...mais pourquoi tu achètes Ça ? tu vas le porter d'ici à Malaga et après tu vas changer ??Alors j'ai commencé à avoir l'idée...j'ai commencé avec les Sud-Africaines, je les ai dit : est-ce que cela vous intéresse d'avoir les habilles moins cher ?Ils m'ont dit : oui, oui bien sûr. Alors : 2 euros, trois euros, cela vous convient ? Oui, oui, cela nous convient. Alors j'ai dit : dites-moi votre taille ! Alors je vous ramène la 36, es fois 40...Ça dépend de la taille car comme tu sais elles ont ne belle taille, donc je ramène des couleurs un peu sexy...Et cela a commencé à élargir...Même il y a des cas où les marocains me demandent : pourquoi vous me remmenez pas...Et là j'ai commencé même à vendre pour les marocains...Mais là comme tu sais la frontière au début était très dynamique mais maintenant est fermée alors c'est compliquée...

A.: Et ces femmes qui achètent des choses ce sont toujours des femmes qui ont salida ou non ?

S. : Non, n'importe qui !avec les prix que je vends, n'importe qui ! (Rires)La loi de l'offre et la demande !

A.: Et les vêtements tu peux les garder au CETI ou comment tu fais ?

S. : Dès que je les ramène je les donne. Donc je ramène en plastic plein des habilles, je pars chez eux...voilà les habilles donc choisissez ce que vous voulez...elles commencent à faire sortir...Donc on fait des chantages. Donc je veux pas celle-ci...j'en prend deux au même prix...Donc s'il me restent des pièces grande je pars encore chez es grands...et voilà...

A.: Et avec cet argent tu achètes des fleurs (anecdote)

S. : (Rires) Oui.

(...)

A.: Et sinon tu achètes des choses pour toi?

S. : Oui, le parfum, le piercing, des colliers, des bracelets... je trouvais pas ma taille chez Zara, maintenant je la trouve wow !(rires) donc maintenant j'achète quelques choses...

A.: Bon alors tu gagnes quand meme un peu d'argent..

S. : Oui sinon les jackets, car je trouve pas ma taille à Zara ou chez Inside, donc je pars pour les usines marocaines...

A.: Et de la nourriture ?

S. : Bon...pour la nourriture depuis je suis devenue végétarienne je n'en achète pas beaucoup...Au débout quand j'avais beaucoup d'argent je partais au lydl j'acheté M&M, Nickers, même si je suis pas trop pour le chocolat, du fromage, du lait...touts que j'avais besoin...alors lorsque je me réveillais comme une princesse...le café, je m'assois...mais après...au comedor je pars pour une fruit, des choses comme ça...mais pas trop...

A.: Ils font du menu végétarien ?

S. : Oui, parfois ils font des soupes...mais il y a des choses que j'aime pas trop. Par exemple, j'aime pas les oignons, j'aime pas les tomates. Ce que j'aime est les concombres, les carottes, les pommes de terre...donc je dois avoir ces trois...et des fois ils font ...une soupe verte...j'ai oublié le nom...c'est délicieux mais la couleur...me fais penser. Bon voilà...

A.: Bon juste une dernière question et je te laisse...Es-tce que tu sais s'il y a d'autres gens au CETI qui vendent des choses...

S. : Oui il y a des syriens, mais pas les Marocains ils disent...les syriens il vendent du pain...du pain libanais plutôt...du thé, des cigarettes, des biscuits. Des chips...

A.: Et ce sont des syriens qui sont là qui sont là depuis longtemps, ou ceux qui viennent d'arriver ?

S. : Non, ce qui sont là depuis un ou deux mois...ce sont eux qui commencent à faire du business...car les autres maximum 10 jours, 15 jours salida...

A.: Et tu penses alors à continuer à vendre ?

S. : Oui, maintenant je pense aussi à acheter des cartes de recharge...mais je sais pas encore...si pour vendre o pour moi-même...

## **Résumé**

Localisée sur le continent africain, la ville espagnole de Melilla est pour beaucoup de migrants une porte d'entrée en Europe. Ce travail de recherche tente d'étudier les routes migratoires de ces personnes qui viennent d'Afrique subsaharienne, puis plus récemment d'Algérie, du Maroc et de Syrie et qui passent par cette enclave. L'accent sera mis sur les divers facteurs qui, à différents niveaux (macro, méso et micro), structurent leur parcours. Dans ce cadre, une attention particulière sera portée aux actes de *résistance* menés par les migrants.

## **Resumo**

Situada no continente africano, a vila de Melilla é, para moitos migrantes, unha porta de entrada a Europa. Este traballo de investigación pretende estudar as rutas migratorias desas persoas que, dende hai décadas, chegan desde África subsahariana, mais tamén as desoutras que o fan, nos últimos anos, desde Arxelia, Marrocos e Siria. Para iso, farase fincapé nos factores que, a diferentes niveis (macro, meso e micro), condicionan o seu percorrido, centrando especialmente o noso interese naqueles actos de *resistencia* levados a caso polos propios migrantes.

## **Resumen**

Ubicada en el continente africano, la ciudad de Melilla es, para muchos migrantes, una puerta de entrada a Europa. Este trabajo de investigación tiene por objetivo estudiar las rutas migratorias de esas personas de África Subshariana que, en las últimas décadas, llegan a este enclave, pero también las de aquellos migrantes que, en los últimos años, lo hacen desde Argelia, Marruecos y Siria. Para ello, nos centraremos en los factores que, a diferentes niveles (macro, meso y micro), condicionan estas rutas, dándole una especial importancia a aquellos actos de *resistencia* que los migrantes llevan a cabo.